This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

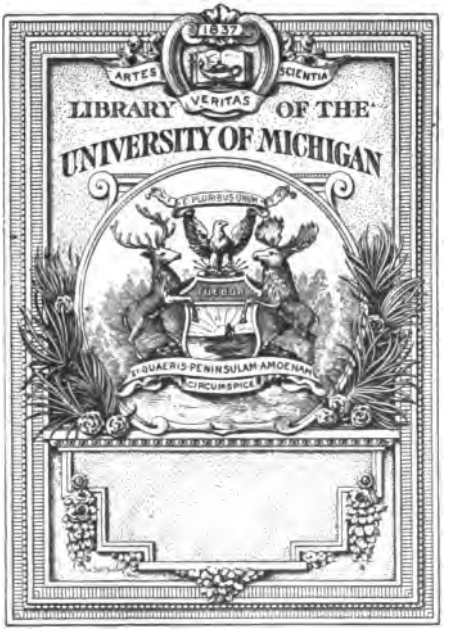
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

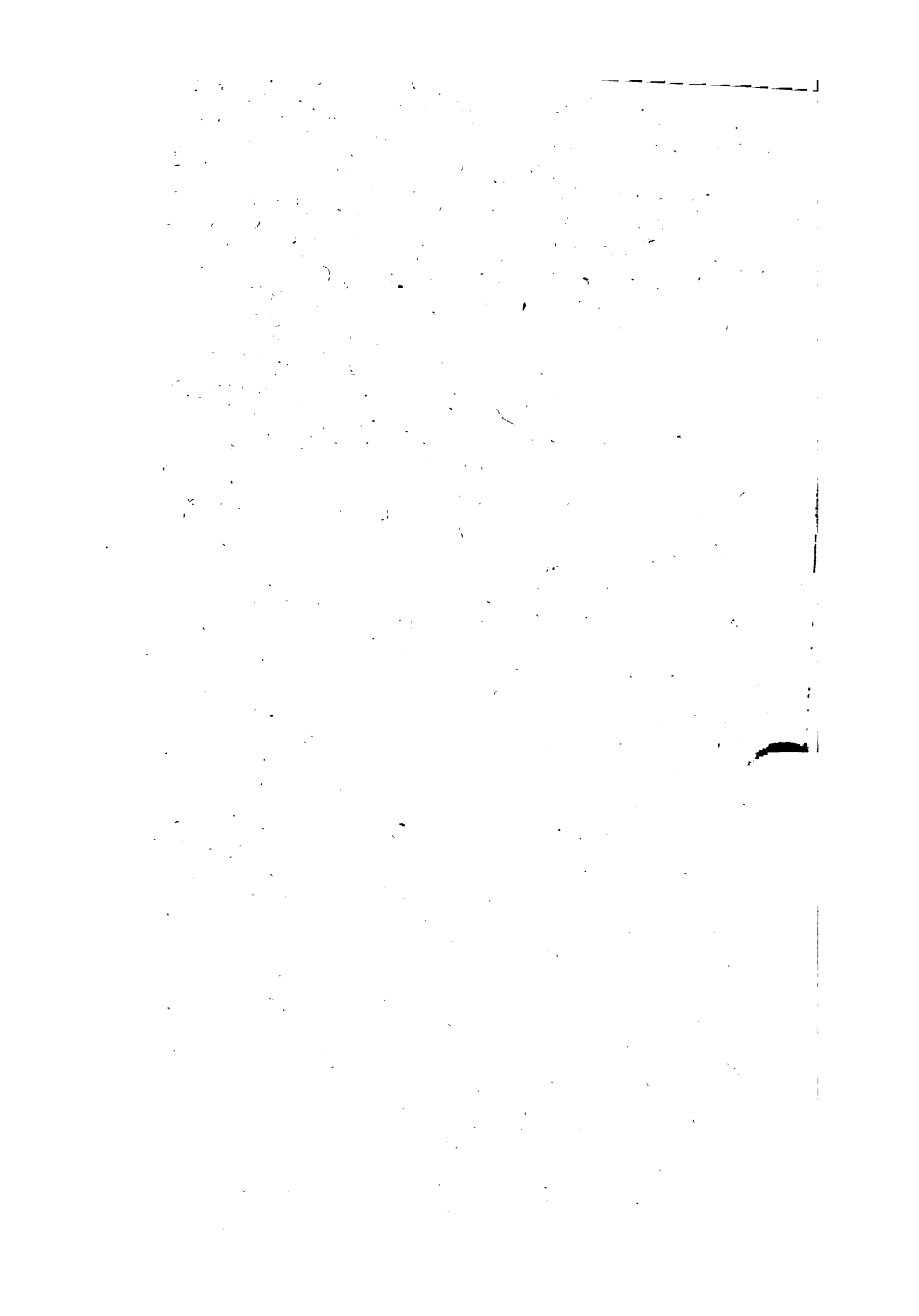
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A 931,813



THE GIFT OF
Prof. A. Ziwet

840.9
528



SAYNÈTES

ET

MONOLOGUES

QUATRIÈME SÉRIE

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

SAYNÈTES

ET

MONOLOGUES

PAR MM.

EUG. ADENIS, CHAUVIN, CHARLES CROS,
LÉON DUVAUCHEL, PAUL FERRIER, PIERRE GIFFARD,
ERN. HAMM, H. LAFONTAINE,
J. DE MARTHOLD, CH. MONSELET, CHÉRI-MONTIGNY,
PIROUETTE, PONTSEVREZ,
ARMAND SILVESTRE, CHARLES DE SIVRY,
NINA DE VILLARD.

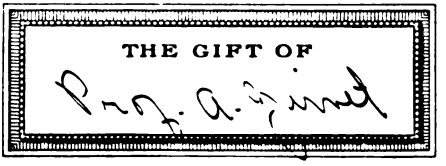
QUATRIÈME SÉRIE

PARIS
TRESSE, ÉDITEUR
GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS
PALAIS-ROYAL

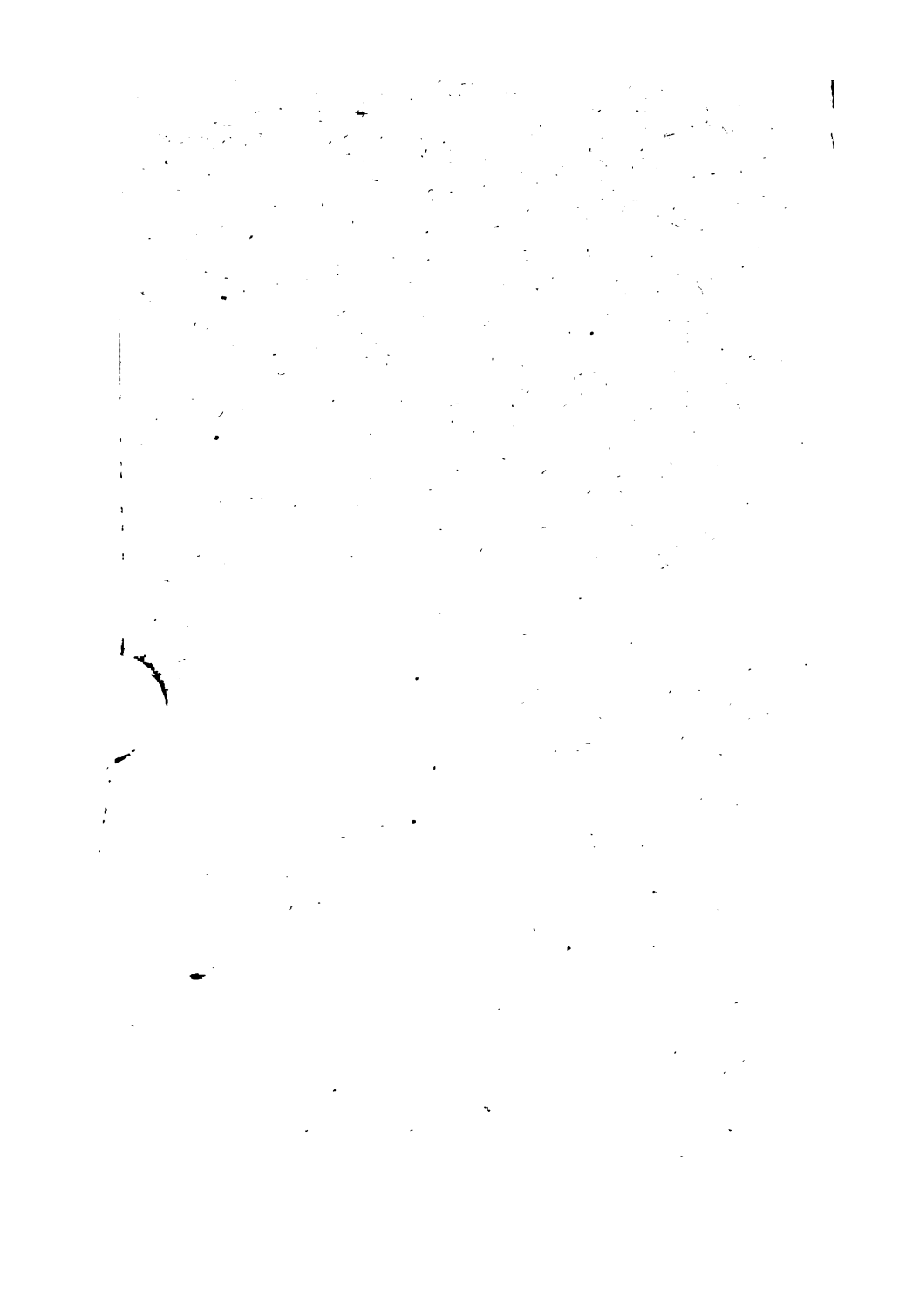
1881

Tous droits réservés

ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE


THE GIFT OF

840.8
528



SAYNÈTES

ET

MONOLOGUES

QUATRIÈME SÉRIE

époque; voilà tout. Un charlatan! Parlez-en avec plus d'attention, monsieur; ce n'est pas le premier venu; au contraire. Un charlatan! y avez-vous bien pensé? C'est la moitié de la guérison; son aspect seul est un étonnement, un éblouissement, une consolation, un espoir! Vous n'êtes pas un charlatan, monsieur, j'en suis fâché, car c'est un charlatan qu'il me faut, et rien qu'un charlatan. Un charlatan, entendez-vous, un vrai, un complet! Et qu'il ait une robe écarlate, avec des serpents noirs découpés, des croissants et des étoiles! Qu'il ait des babouches orientales et une baguette d'or à la main! Qu'il fasse bouillir dans une marmite des crapauds, un os de sorcière, un doigt de Juif, un pied d'enfant non baptisé, une vipère, et qu'il fasse du tout un breuvage que je boirai avec transport! Qu'il m'envoie à minuit, sur une montagne, au lever de la lune, cueillir des herbes bizarres en prononçant de mystérieuses paroles, — et je m'y traînerai avec enthousiasme!

Le médecin haussa légèrement les épaules. Je surpris ce mouvement et je continuai de la sorte :

— Eh bien! oui, je suis une âme faible; oui, je suis un esprit crédule; oui, je suis un gobeur! j'ai besoin d'illusion et de pis que d'illusion, de charlatanisme. Je ne crois qu'en cela. Si vous saviez comme j'exècre Molière alors qu'il se moque des médecins en chapeau pointu et en longues manches! Quel mal il a fait à l'humanité en conspirant contre le costume! Mais votre habit sec et court me donne froid! Mais vos paroles sensées et mesurées me désespèrent! Pourquoi ne crachez-vous pas du latin, rien qu'un peu? Le latin ne soulagerait peut-être. On ne sait pas. Tout petit, à douze ns, lorsque je souffrais du mal de dents, à qui supposez-ous que je suis allé tout de suite? A un charlatan, monsieur, à un charlatan de la rue et de la place publique. Ah! le beau et superbe charlatan! Je le vois encore, je le verrai toute ma vie. Il était monté sur une voiture; que dis-je? une voiture, une berline! Où y a-t-il des berlines aujourd'hui? Ce charlatan avait une forêt de cheveux noirs comme

vous n'en aurez jamais. Il commençait par jongler avec des boules d'or, puis avec des poignards, de vrais poignards, auxquels il faisait faire le tour de sa tête. Ensuite lorsqu'il avait réussi de la sorte à inspirer quelque confiance, — de la confiance, oui, monsieur, — il invitait le public à se faire arracher les dents. Je me suis fait arracher ma première dent avec un sabre, au bruit des cymbales et de la grosse caisse. Un sabre de cavalerie! Ce fut une sensation sans pareille. J'étais heureux et fier à la fois!

Rien ne saurait peindre l'effarement du médecin.

Quant à moi, j'étais lancé, je ne pouvais plus m'arrêter :

— Des charlatans! des empiriques! des *rebouteux!* Mais il n'y en a pas assez, on en manque, on en invoque à cor et à cri! Il faut me voir fouiller la quatrième page des journaux pour y chercher une panacée nouvelle. Quelle joie lorsque je découvre l'annonce d'*un prêtre qui a trouvé un remède contre la grippe* ou celle d'*un major qui guérit les cors aux pieds*. Un prêtre! Un major! Comprenez-vous, docteur? Des gens qui n'en font pas leur état! Voilà ce qu'il me faut. Vivent les charlatans!

Cette fois, le docteur ne put y tenir. Il me lança un regard foudroyant, et sortit en me considérant comme un homme perdu.

Cette secousse avait produit en moi un commencement de réaction salutaire.

Le lendemain, j'allais un peu mieux. Je continue à chercher le charlatan qui me guérira tout à fait.

Que voulez-vous? Je ne puis me traiter que par l'imagination.

FIN DU RHUMATISME

LE CODICILLE

COMÉDIE

PAR

M. PAUL FERRIER

LE CODICILLE

COMÉDIE

PAR

M. PAUL FERRIER

PERSONNAGES

GASTON DE MORIÈRES (30 ans)

MARIE DE CHANTENAY (26 ans).

La scène de nos jours, au château de Chantenay.

LE CODICILLE

La scène représente l'intérieur d'une serre attenante au salon du château de Chantenay. — Au fond, une large baie donnant sur le parc. — Portes latérales, celle de gauche conduisant dans le parc, celle de droite aux appartements. — Fleurs, feuillages, causeuses, chaises, fauteuils, une table avec ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE I

MARIE, seule, relisant la fin d'une lettre qu'elle vient d'écrire.

« Et voilà, ma toute belle, pourquoi je ne me marie point.
» Deux années de veuvage m'ont appris à mieux connaître
» le sexe peu charmant auquel j'ai dû M. de Chante-
» nay. Les expériences que je t'ai contées ont achevé de
» m'instruire, et je m'applaudis de la petite ruse innocente
» où mes prétendants sont venus se prendre comme à un
» traquenard, préférant mille fois la désillusion que j'y ai
» trouvée à l'imprudence que c'eût été de donner mon cœur
» et ma main à quelqu'un de ces monstres si parfaitement
» indignes d'un pareil présent.

» Voilà pourquoi, après t'avoir embrassée sur tes bonnes
» joues fraîches, je signe, aujourd'hui et toujours,

» MARIE DE CHANTENAY. »

Elle ferme sa lettre et écrit l'adresse en continuant

Marie de Chantenay, veuve à la manière du Malabar... pour cause de misanthropie!... Huit pages !... vous serez satisfaite, ma chère Clotilde, et ne direz plus qu'on vous néglige!... huit pages!... des faits... et des raisons!... Une narration avec déductions à l'appui... une nouvelle qu'on pourrait intituler : « Pourquoi je reste veuve ? » (Serrant sa lettre et se levant.) Pourquoi je reste veuve? Parce que les hommes sont personnels, égoïstes, intéressés, et que le mariage n'est rien autre chose pour eux qu'une spéculation! Parce que la beauté, l'esprit et le cœur ne tiennent pas, dans la balance, contre le poids d'une fortune, et qu'il n'en est pas un, je dis un seul, assez aimant, assez généreux, assez chevaleresque pour se vouloir embarrasser d'une femme sans dot.

Sans dot ! j'avais connu ça, jeune fille ! J'avais, faute de fortune, couru le risque de coiffer sainte Catherine. M. de Chantenay seul n'y regarda pas de si près. Il n'était pas de son siècle, lui!... oh ! non, il était d'avant 1800... ce qui me gâtait bien un peu le parti ! Mais n'ayant pas le choix, je craignis de faire comme le héron de la fable... je l'acceptai...

... Quand je me retrouvai veuve, parée de toute la fortune que M. de Chantenay laissa... ce fut autre chose. J'avais vu la règle ; je vis la preuve. Quelle contre-partie ! Cette fois, les épouseurs sortaient de dessous terre; je ne pouvais faire un pas sans me heurter à une demande en mariage. Mon écœurement me revint ! C'est alors que j'eus cette pensée, singulière mais bienfaisante, de mettre à l'épreuve mes faiseurs de serments. Ma fortune était l'œuvre de M. de Chantenay : un testament me l'avait donnée ; j'imaginai un codicille qui me l'ôterait...

« Vous m'aimez, monsieur, et je vous crois, et je suis as-
» surée que vous n'aimez que moi? — Que vous, madame,
» et quelle femme pourrait lutter contre tant de charmes,
» de grâces, de séductions?... — Je m'explique, ce que vous
» aimez en moi, c'est moi? — Vous, vous seule, les traits de

» votre visage, vos yeux, votre front, votre beauté, votre âme » qui se reflète... — Merci, je ne crains plus de vous faire une » révélation qui refroidirait peut-être une tendresse moins » passionnée! — Vous avez une révélation à me faire?... » Ici, la voix de l'adorateur tremblait un peu, sans que l'adoration fût pour rien dans le tremblement... — « Rassurez-vous, » cette révélation ne touche ni à ma foi, ni à mon honneur, » ni à rien de ce que vous aimez en moi. Elle n'a trait qu'à » de misérables détails de fortune... — Vous me rassurez, » madame, et ces misérables détails?... » — La physionomie de l'adorateur se rembrunissait, comme s'il fût moins rassuré qu'il ne voulait bien le dire. — « M. de Chantenay m'a » légué toute sa fortune par un testament en bonne forme. » — En bonne forme. La sérénité renaissait sur le front de l'adorateur. — « Mais un codicille était joint au testament. — » Un codicille?... qui disait?... » — Nouveau rembrunissement. « Dans le cas où madame de Chantenay contracterait » un second mariage, mon testament deviendrait nul et sans » effet, et l'universalité de mes biens retournerait à mes ne- » veux, mes héritiers naturels. » La physionomie de l'adorateur n'offrait plus que les symptômes les plus accentués d'un parfait hébétement. « Mais vous n'aimez que moi! moi » seule! ce que vous aimez en moi, c'est moi! Les traits de » mon visage!... mes yeux!... mon front!... »

Oh! qu'ils étaient drôles, tous! balbutiant, protestant, barbotant, et finalement battant en retraite... pour ne plus revenir ni les uns ni les autres! Le codicille avait glacé leurs ardeurs! J'eusse montré la tête de Méduse qu'ils ne fussent point partis si précipitamment. La joyeuse comédie!... les bonnes figures!... et les plaisants amoureux!...

Elle rit.

SCÈNE II

MARIE, GASTON.

GASTON, entrant de gauche.

Vous êtes gaie, voisine.

MARIE.

Monsieur de Morières !

GASTON.

Je venais par le parc, vous voir, et tandis que je cherchais un domestique qui m'annonçât, je vous ai entendue rire, ici, de si bon cœur que je suis entré... comptant, de l'humeur dont vous étiez, que vous seriez indulgente à cette faute d'étiquette.

MARIE.

Vous êtes toujours le bienvenu, asseyez-vous.

GASTON.

Vous ne riez plus ?

MARIE.

Non, c'est fini.

GASTON.

Tant pis ! Vous avez le rire frais, sonore, charmant !... je dirais argentin, si j'étais poëte, moins pour les besoins d'une rime que pour rendre hommage à la vérité.

MARIE.

Mais vous n'êtes pas poëte !

GASTON.

Les cieux m'ont refusé ce don... avec quelques autres !

MARIE.

Ce qui ne vous empêche pas de me tourner des madrigaux en prose.

GASTON.

Mais ce ne sont pas des madrigaux : j'adore le rire des femmes! Je dis : « des femmes » pour vous ôter le droit de m'interrompre.

MARIE.

C'est d'une manière générale que vous parlez?

GASTON.

Toujours, je ne fais pas de personnalité! Je n'oserais pas, vous le savez bien.

MARIE.

Vous n'oseriez pas... Oh! ceci va se gâter!

GASTON.

Quoi, se gâter?

MARIE.

Qu'est-ce que vous n'oseriez pas, d'abord?

GASTON.

Vous dire de ces choses qui forment le répertoire de la galanterie civile et honnête, et qui vous laisseraient entrevoir que je vous fais la cour. Et qu'est-ce qui se fût gâté?

MARIE.

Nos rapports, tout bonnement, si vous étiez sorti de votre sage réserve.

GASTON.

Ah! je n'ai pas toujours été sage, mais il paraît que cette fois...

MARIE.

Ecoutez donc! c'est le moins que je conserve un ami!

GASTON.

Très-bien !

MARIE.

Vous êtes mon voisin de campagne ! A la campagne, entre voisins, ou l'on plaide... et ce n'est pas l'occasion qui manque...

GASTON.

Il est certain que vous avez un satané fossé... mais nous ne plaiderons pas !

MARIE.

Je vous conseille de vous plaindre ! Vos murs de clôture s'éboulent journellement sur mes espaliers.

GASTON.

Je les ferai réparer !... Vous disiez qu'entre voisins, ou l'on plaidait...

MARIE.

Ce qui ne saurait être notre cas, ou l'on se liait d'amitié.

GASTON.

Seulement.

MARIE.

Seulement.

GASTON.

Vous ne voyez que ces deux alternatives ?

MARIE.

Mettez que je n'en veux pas voir d'autres.

GASTON.

Très-bien ! car, en fait de liens, le voisinage n'exclurait pas, que je sache, un attachement plus étroit que l'amitié.

MARIE.

Mon voisin !

GASTON.

Je ne fais pas de personnalité.

MARIE.

A la bonne heure! il m'en coûterait de rompre avec vous : je vous trouve très-aimable, et j'ai véritablement du plaisir à vous voir.

GASTON.

N'empêche que si je concluais du général au particulier, ce serait une rupture ?

MARIE.

Très-probablement.

GASTON.

Vous n'en êtes pas certaine ?

MARIE.

Parce que l'événement ne dépendrait pas que de moi.

GASTON.

Je ne comprends pas.

MARIE.

Il est inutile que vous compreniez.

GASTON.

Très-bien !... Remarquez que je suis d'une docilité peu commune. Je réponds à tout : Très-bien !

MARIE.

C'est une poignée de main que vous sollicitez ?

GASTON.

Dame !

Elle lui tend la main, qu'il va pour embrasser.

MARIE.

Mon voisin!

GASTON.

Ma voisine !

MARIE.

Vous alliez me baiser la main !

GASTON.

Amicalement !

MARIE.

Bien vrai ?

GASTON.

A-mi-ca-le-ment !

MARIE.

Faites, alors !

GASTON, après lui avoir baisé la main, soupirant.

Ah !

MARIE.

Vous soupirez ?

GASTON.

Que voulez-vous ? je m'oublie.

MARIE.

Prenez-y garde !

GASTON.

J'ai beau prendre garde, c'est plus fort que moi !

MARIE.

Voyons, mon ami, pas de banalités !... Je ne vous ai jamais vu si désagréable que ce matin.

GASTON.

Je n'ai pas de chance ! moi qui m'étais promis d'être si agréable !...

MARIE.

Vous tenez bien mal cet engagement !

GASTON.

Je vais m'observer !

MARIE.

Vous observer ?... Or çà, monsieur de Morières, parlons net ! Depuis un an que j'habite ma terre de Chantenay...

GASTON.

Un an, déjà !...

MARIE.

Faites-moi grâce de vos exclamations !... Depuis un an, nous vivons, vous et moi, dans des relations de voisinage qui ressemblent à de l'amitié.

GASTON.

La ressemblance est frappante. Mon château est à deux portées de fusil du vôtre, et vos terres s'enchevêtrent dans les miennes. C'est à ce voisinage, que je bénis d'ailleurs, que je dois l'eau, qui, de votre fossé, vient inonder mes caves.

MARIE.

Et moi, les moellons de votre mur qui écrasent mes plus beaux fruits ! mais il ne s'agit pas de ces... revers de la mitoyenneté. Permettez-moi de continuer.

GASTON.

Je vous écoute.

MARIE.

A la suite de je ne sais quel échange de graines... plus ou moins potagères...

GASTON.

Des graines de melon blanc ! Je ne l'oublierai de ma vie

MARIE.

A la suite de cet échange de graines de melon...

GASTON.

... Blanc...

MARIE.

Blanc!... Vous m'avez rendu visite!

GASTON.

Je m'y vois encore! je vous apportais des greffes de mes rosiers et des roses de mes greffes... pour vous permettre de juger...

MARIE.

J'acceptai les roses, les greffes, plus tard une bourriche de gibier...

GASTON.

Un lièvre, trois faisans, et sept cailles... je m'en souviendrai éternellement.

MARIE.

Puis d'autres graines... d'autres roses... d'autres bourriches... avec quantité de visites...

GASTON.

Cent onze!... J'en ai tenu note!... Ça paraît beaucoup en un an! mais entre voisins... à la campagne...

MARIE.

Bref, petit à petit, nous devînmes... inséparables! Je vous jugeai franc, loyal, sans arrière-pensée, et rien, dans vos allures où vos discours, ne m'ayant autorisée à me défier de la sincérité de votre amitié, je cédai ingénument à l'impulsion de la mienne.

GASTON.

Je vous vois venir, allez!

MARIE.

N'est-ce pas ?

GASTON.

Et je pourrais achever : « Vous vous êtes présenté en ami, » — on vous a fait accueil en ami. — Si vous sortez de votre » rôle... »

MARIE.

En ce cas on cédera aux inspirations de Pitou !

GASTON.

De Pitou ?

MARIE.

Mon jardinier, qui est jaloux de ses espaliers comme je suis jalouse de ma liberté ; et on vous intentera un gros procès pour vous contraindre à reconstruire vos murailles en ruines...

GASTON.

A quoi je répondrai par un procès tout aussi gros pour vous obliger à faire creuser votre ruisseau à vieux fonds et vieux bords !

MARIE.

La guerre, donc?

GASTON.

La guerre, soit ! Car de rester dans mon rôle, il n'y faut plus compter. Quand j'étais de bonne foi, cela pouvait aller encore ! Mais depuis que j'ai vu clair dans ma situation, depuis que j'ai senti poindre sous l'amitié un sentiment plu vif...

MARIE.

Monsieur de Morières, assez !... plus un mot ! vous vous perdrez !...

GASTON.

Je me perds?... C'est donc se perdre que de vous avouer qu'on vous aime?...

MARIE, à part.

Et lui aussi!

GASTON.

Je n'eusse pu garder mon secret plus longtemps! il m'étouffait!... Oui, je vous aime! et quoi qu'il en advienne, je suis bien aise d'avoir osé vous le dire! Maintenant vous pouvez me congédier, m'interdire votre porte, me retirer votre amitié! Je n'ajouterai que ceci : J'ai trente ans, une santé de fer, un nom sans tache, une grande fortune, et je vous aime! Vous êtes libre, et mon aveu n'a rien qui puisse vous offenser, s'il n'a, hélas! rien qui vous flatte! Mais faites-moi l'honneur de vous appeler madame de Morières, et je mettrai ma gloire à n'attacher jamais l'ombre d'une tristesse sur ces traits où vous savez que j'adore le rire qui s'épanouit!

MARIE, à part.

Allons!... Encore un qui se va noyer... après les autres!

GASTON.

J'attends votre arrêt, madame.

MARIE.

Ne doutant pas de votre franchise, je vais vous répondre franchement. Votre déclaration me surprend : elle ne m'offense pas. Je suis veuve, maîtresse de moi. C'est à moi que vous aviez à me demander. Vous m'aimez, vous me le dites, et je ne serais pas femme si je me blessais d'un amour sincère, sincèrement exprimé.

GASTON.

Vous n'êtes pas choquée de la brusquerie?

MARIE.

Nullement! C'est votre nature, et je ne déteste pas les

hommes de votre nature! Je vous mentirais si je vous disais qu'il n'y a pas un peu d'amertume dans ma surprise! Habituée à ne voir en vous qu'un ami, l'aspect nouveau que vous donne votre déclaration ne laisse pas de me troubler. Vous ne m'avez jamais fait la cour, et, par suite, je n'ai jamais eu à m'interroger à votre sujet! Or, ce que vous me demandez est grave, assez pour que j'aie besoin de quelques jours de réflexion...

GASTON.

Ne dites pas non tout de suite, et je pars moins malheureux que j'étais venu!

MARIE.

Un moment!... Vous m'aimez, et je vous crois... et je suis certaine, tant j'ai d'estime pour votre caractère, que vous n'aimez que moi!

GASTON.

Vous... vous seule! votre beauté! votre grâce! votre distinction!...

MARIE, à part.

Naturellement! (Haut.) Merci! je ne crains plus de vous faire une révélation qui refroidirait peut-être une tendresse moins passionnée...

GASTON.

Vous avez une révélation à me faire?

MARIE, à part.

La voix lui tremble!

GASTON, à part.

Est-ce que M. de Chantenay aurait laissé un intérimaire.

MARIE.

Vous paraissez troublé?

GASTON.

Intrigué seulement. Cette révélation?...

MARIE.

Rassurez-vous! Elle ne touche ni à mon honneur, ni à ma dignité, ni à rien de ce que vous aimez de moi.

GASTON.

Je m'en serais porté garant, madame!

MARIE.

Elle n'a trait qu'à de misérables détails de fortune... (A part.) Son front ne se rembrunit pas...

GASTON.

Bien misérables, en effet!... Laissons cela, c'est affaire au tabellion, comme eussent dit nos pères!

MARIE, à part.

Ce désintéressement?

GASTON.

Vous ne me ferez pas cette injure de croire que votre fortune ait été du moindre effet sur mon cœur!

MARIE, à part.

Il fait le brave.

GASTON.

Ma parole d'honneur! Vous n'auriez ni une terre, ni un diamant, ni un coupon de quoi que ce soit, je l'aimerais mieux ainsi.

MARIE.

Vraiment, vous me souhaiteriez?...

GASTON.

... Sans le sou, brutalement parlant, ça me donnerait peut-être des chances!

MARIE.

Eh! bien, vous êtes servi à souhait, mon ami!

GASTON.

Bah?

MARIE, à part.

Il n'a pas sourcillé!

GASTON.

Votre fortune?

MARIE.

Je la tenais toute de M. de Chantenay..

GASTON.

La famille aura attaqué le testament?

MARIE.

Non pas!... il est inattaquable.

GASTON.

Alors?

MARIE.

Mais il y a un codicille!...

GASTON.

Je flaire le codicille! En cas de second mariage...

MARIE.

M. de Chantenay a voulu laisser cette porte ouverte aux convoitises de ses collatéraux.

GASTON.

Et qu'est-ce que ça vous coûterait de vous marier?

MARIE.

Trente mille livres de rente environ...

GASTON.

J'en ai quarante!... Je n'entends pas me targuer de la différence! Mais autant je craindrais de vous appauvrir par ma faute, autant je me permets d'insister pour que vous con-

seriez à un échange, qui, sans vous être onéreux, assurerait mon bonheur éternel.

MARIE.

Vous insistez?...

GASTON.

J'insiste! et sans scrupules désormais! Car enfin, quel que soit l'homme que vous choisirez, il y aura toujours le même sacrifice à faire, et je serais fier que vous me le fissiez à moi qui ai la prétention d'en valoir bien d'autres!

MARIE.

Vous, mon ami! Vous êtes le meilleur... le plus généreux...

GASTON.

Assez! ou je vais croire que vous me dorez la pilule! Réfléchissez, et partez de ce principe que je vous aime! Aimez-moi! Epousez-moi! Quittez Chantenay! Venez à Morières! Vous n'avez qu'un pas à faire, un ruisseau à passer!... et, à propos de ruisseau, c'est les héritiers Chantenay que nous houspillerons! un bon procès pour leur entrée en jouissance... Réfléchissez, le moins longuement que vous pourrez... et quand vous aurez réfléchi... Soyez compatissante! Vite! un petit mot à Morières, où je retourne cacher la fièvre de mon attente!

MARIE.

Eh! mon voisin, que vous êtes pressé.

GASTON.

Dame!... plus tôt vous commencerez de réfléchir, plus tôt vous aurez terminé, et...

MARIE.

Mais, vous présent, je réfléchis tout de même, et si vous ne craignez pas d'alimenter votre fièvre, je vous offre à déjeuner.

GASTON.

Je ferai un mauvais convive... mais bien heureux!

MARIE.

Je vais donner des ordres... N'ayez crainte, on ne fera pas d'extra! Les amoureux vivent de peu, c'est connu.

GASTON.

Ne vous moquez pas de moi! Je n'ai pas l'air d'un amoureux de roman, c'est possible! mais je vous aime bien et ne demande qu'à le prouver.

MARIE.

Eh! bien, mon cher voisin, je ne veux pas plus longtemps...

GASTON.

Vous ne voulez pas?...

MARIE.

Rien!... Je vais faire mettre votre couvert.

GASTON.

Sans me dire ce que vous ne voulez pas?

MARIE.

Je vous le dirai... en répondant à votre demande en mariage.

GASTON.

Très-bien!... très-bien!... je dis : « Très-bien! »

MARIE.

Oui! oui! je comprends! (Tendant sa main.) A-mi-ca-le-ment?

GASTON.

Si vous l'exigez?

MARIE.

Jusqu'à nouvel ordre!

GASTON, l'embrasse. Soupirant en cachette.

Ah!

MARIE, à part, elle le regarde en sortant.

Brave cœur!... Eh! bien, vrai... j'aurais été fâchée qu'il ne valût pas mieux que les autres.

Elle sort à droite.

SCÈNE III

GASTON, seul. — Il soupire.

Ah!... Ma foi, oui, je soupire! Il n'y a pas de honte à soupirer!... Je soupire, parce que j'aime, et j'aime comme... comme... je ne voudrais pas dire comme une bête, à cause d'elle! J'aime comme un grand garçon de trente ans, qui connaît la vie, ses enchantements et ses déceptions, et, rencontrant, de par le monde, une jeune femme qui réalise les plus jolis de ses rêves, s'est dit tout de suite : « Tiens, tiens, » mais de cette femme-là je ferais volontiers la mienne! » Tout de suite, j'ai commencé par là, le jour où j'apportais les graines de melon blanc!... Nous n'avions pas causé dix minutes, des choses les plus indifférentes, naturellement, une conversation dont le beau temps, la pluie... et les melons blancs avaient fait presque tout le fond... que je me disais déjà : « Tiens! tiens! mais si je ne déplaisais pas à » madame de Chantenay, madame de Chantenay me plai- » rait furieusement à moi. »

Pas de prologue romanesque! pas de flamme soudaine! pas de commotion électrique! non!... Parlez-moi de ces amours qui se fondent sur les convenances! Ceux-là sont garantis... bon teint. Ils ne s'effacent pas à l'usage!... Ils ne débutent point par un feu de paille pour finir dans une poignée de cendres!... Il y a la gradation... ascendante!

Madame de Chantenay m'a convenu d'abord, puis elle m'a enchanté, enfin, ensorcelé!

Oh! oui, ensorcelé!... Et quand je songe que, trois mois durant, j'ai caché mon amour sous le faux nez de l'amitié!... Je n'y tenais plus! Chaque fois que je la quittais, je faisais le serment d'être plus brave à ma prochaine visite, et, chaque fois que je la revoyais, je manquais régulièrement à mon serment, par crainte d'un congé en forme... Un coup que je n'eusse pas supporté!... Enfin, il y a six jours, las de ces résolutions inutiles, et de ces reculades inopportunes, je prends un grand parti : je me décide... à filer! J'écris à Montravel, mon notaire et mon ami, un charmant garçon qui administre mes fonds et reçoit mes confidences : « Cher » ami, je quitte Morières demain. Envoie-moi une traite » sérieuse sur ton correspondant de Paris! C'est là que je » vais noyer, dans le tourbillon du plaisir, l'incendie qu'al- » luma dans mon cœur la plus adorable de tes clientes! » La plus adorable... c'était lui désigner madame de Chantenay!...

On sait combien valent les grands partis que prennent les amoureux!... Ça et les serments d'ivrogne... c'est tout un! Deux heures après, m'arrive Roger de Césieux! « Très-cher, » nous partons ce soir pour un rendez-vous de chasse en » forêt! une battue superbe! je t'emmène! » Je me laisse emmener. La battue dure cinq jours... on chasse... on fume... on boit... on mange... le cœur me faut... je fais atteler, je passe à Morières, où je trouve la lettre de Montravel, et j'arrive ici en toute hâte!... Bien m'en prend, du reste, puisque j'ai, cette fois, l'audace de me déclarer, et que celle que j'aime, si elle ne dit pas oui, ne dit pas non, non plus.

Où ai-je mis cette lettre?... (Il cherche.) Bon! je sais ce qu'elle contient : la traite que je demandais à Montravel, et dont je n'ai plus besoin... Il faut pourtant que je le prévienne... Madame de Chantenay ne revient pas!... Un mot à cet excellent notaire pour l'avertir que je reste, retenu par quelle espérance!

Il écrit à la table, tournant le dos à la porte de droite.

SCÈNE IV

GASTON, MARIE.

MARIE, à part.

Jouée ! j'ai été jouée ! Le traître savait tout : le secret de l'épreuve et la fable du testament !... et, sans ce Montravel que le hasard amène juste à temps pour m'éclairer, c'est moi qui me prenais à mon piége !... J'ai été jouée ! Et M. de Morières l'avait belle pour faire parade de ses sentiments généreux. Averti par Montravel que ce codicille n'existe pas, ce lui était facile de jouer les Don Quichotte... à bon compte !... Décidément, il ne vaut pas mieux que les autres !... il vaut moins même, étant faux et dissimulé par-dessus le marché !... Allons ! n'y pensons plus... que pour me revancher, cependant !

GASTON, pliant la lettre et écrivant.

« Monsieur Montravel notaire à Orléans. » Là ! et maintenant... (*Il se lève, se retourne et apercevant Marie.*) Oh ! madame.. je ne vous avais pas entendue rentrer...

MARIE, très-railleuse toute cette scène.

Vous paraissiez absorbé dans vos écritures, j'ai respecté votre recueillement.

GASTON.

Me trouvant seul, j'ai pris la liberté...

MARIE.

Vous faisiez des chiffres ?

GASTON.

Moi ?... Qu'est-ce qui vous fait croire ?...

MARIE.

L'attention que je vous voyais.

GASTON.

J'écrivais un lettre... urgente. Pour ce qui est de faire des chiffres...

MARIE.

Vous n'y entendez rien, peut-être?

GASTON.

Peu de chose! Mes connaissances sur ce point se bornent à cette règle primordiale que deux et deux font quatre.

MARIE.

C'est au moins une première teinture de l'addition! Iriez-vous jusqu'à calculer combien font quarante... et trente?

GASTON.

Jusque-là?... oui! Quarante et trente font soixante et dix, mais je ne vois pas bien...

MARIE.

... Où tend cet examen de mathématiques élémentaires?... A ceci seulement, que ma fortune jointe à la vôtre se fût élevée à soixante-dix mille livres de rente.

GASTON.

Sans le codicille annexé au testament de M. de Chantenay!

MARIE.

Sans le codicille, oui!... Or savez-vous pourquoi j'ai cru que vous faisiez des chiffres?

GASTON.

Pas encore.

MARIE.

Vos rêves d'amour n'allaient sans doute pas sans quelques combinaisons budgétaires?

GASTON.

Madame!

MARIE.

Je ne vous les reproche pas, monsieur de Morières... il s'en faut! La prudence vous fait un devoir, avant que vous entriez en ménage, de prévoir un peu sur quel pied vous mettrez votre maison.

GASTON.

Je vous jure, madame, que ma prudence n'a pas la vue si longue!

MARIE.

Tant pis! je suis très-sérieuse, moi, très-prosaïque, si vous voulez, et je serais désolée de rencontrer dans mon mari cette insouciance de ses intérêts dont vous me semblez peut-être trop fanfaron...

GASTON.

Si ces petites querelles que vous me cherchez n'ont d'autre but que d'éprouver mon caractère... querellez, madame, j'aurai la douceur d'un agneau.

MARIE.

Oui!... je sais... vous êtes armé contre toutes les épreuves....

GASTON.

Des épreuves?

MARIE.

N'avez-vous pas accueilli la nouvelle de ma ruine avec une indifférence?...

GASTON.

Très-naturelle, convenez-en!

MARIE.

Très-étonnante, au contraire... comme d'un fait sans importance... ou que vous auriez prévu?...

GASTON.

Comme d'un fait sans importance, oui.

MARIE.

Que vous ne prévoyiez pas?

GASTON.

Non!

MARIE.

Auquel vous n'étiez nullement préparé?

GASTON.

Comment l'eussé-je été?

MARIE.

Bien innocemment! Vous connaissez mon notaire, M. Montravel!

GASTON.

Beaucoup, il est mon meilleur ami.

MARIE.

Vous lui avez prêté le prix de sa charge!

GASTON.

Il me l'a rendu.

MARIE.

Un ami tel que vous vaut bien une indiscrétion!

GASTON.

Comment l'entendez-vous?

MARIE.

Comme ceci : Que le testament de M. de Chantenay étant déposé chez maître Montravel, celui-ci, par hasard, dans la conversation, eût très-bien pu vous parler de ce testament, de ses clauses, de son codicille.

GASTON.

Montravel ne m'en a jamais parlé.

MARIE.

Ni écrit?

GASTON.

Pas davantage!

MARIE.

Mes compliments, monsieur de Morières! J'admirais votre désintéressement; j'admire votre impudence!

GASTON.

Ah! de grâce!... Que signifie?...

MARIE.

Ne cherchez pas! ne feignez pas de chercher du moins!... Vous m'aviez prise pour votre dupe, et de fait, je m'étais sottement laissée séduire à ces protestations chevaleresques dont l'étalage vous coûtait si peu!... Heureusement il est une providence! et qui s'est montrée fort à point pour démasquer des fourberies indignes d'un gentilhomme!

GASTON.

Mort de ma vie! madame, je m'égare dans un labyrinthe d'étonnements douloureux!... Je vous en conjure... Éclairez votre lanterne, et mettez, comme on dit, les points sur les i.

MARIE.

Vous le voulez, soit! Nierez-vous que vous ayez écrit à Montravel jeudi dernier?

GASTON.

Je lui demandais un service.

MARIE.

Que Montravel vous ait répondu?

GASTON.

Il me le rendait.

MARIE.

Que cette lettre, arrivée à Morières, après votre départ pour la chasse, vous y ait attendu?

GASTON.

Cela est vrai.

MARIE.

Et que, ce matin, la trouvant à votre retour, vous l'ayez emportée?

GASTON.

Tous ces détails sont rigoureusement exacts. Mais qu'est-ce que ces niaiseries peuvent bien avoir de commun avec la querelle que vous me cherchez?...

MARIE.

Ce qu'elles ont de commun?... En vérité, votre audace est tenace... Quand je vous dis que je sais tout, entendez-vous? tout!

GASTON.

C'est une supériorité de plus que vous avez sur moi, qui ne sais rien, entendez-vous? rien!

MARIE.

Rien! Vous ne sauriez pas ce que contient la lettre de Montravel?

GASTON.

Non!... je ne l'ai même pas décachetée!

MARIE, changeant vivement de ton.

Vous ne l'avez pas?...

GASTON.

Vous l'avouerai-je?... Désespérant de toucher votre cœur, à demi résolu de m'éloigner, de quitter le pays, de voyager, j'avais demandé à Montravel, une traite sur Paris... J'ai trouvé ce pli, ce matin, en rentrant à Morières, et, renonçant, pour tout un jour encore, à ces projets de voyage que votre bonté pouvait, d'un mot, rendre inutiles, n'ayant qu'une pensée au cœur, vous revoir et tomber à vos pieds...

MARIE.

... Vous n'avez pas ouvert cette lettre?

GASTON.

Elle m'intéressait si peu!... Mais puisqu'elle a provoqué vos soupçons, cette lettre maudite... il est facile...

Il va pour l'ouvrir

MARIE.

Non!... ne l'ouvrez pas... je vous en prie!

GASTON.

Pourquoi?... Je suis curieux d'apprendre de quoi vous m'accusiez...

MARIE.

C'est inutile, je ne vous accuse plus.

GASTON.

Mon innocence triomphe?

MARIE.

Et je vous demande, au contraire, pardon d'avoir pu douter un moment de votre loyauté, de la noblesse de vos sentiments...

GASTON.

Oui... vous avez douté... Vous me devez de fières compensations, madame.

MARIE.

Pensez-vous que je sois en état de vous les donner?

GASTON.

Il ne s'agirait que de bien vouloir.

MARIE.

Nous en reparlerons. Donnez-moi votre bras.

GASTON.

Pour déjeuner?

MARIE.

Oui!... M. Montravel nous attend dans le salon à manger.

GASTON.

Montravel!... Montravel est là?

MARIE.

Il m'apporte je ne sais quels actes à signer... et c'est de lui que je tiens les détails, avec lesquels je pensais d'abord vous confondre!

GASTON.

A propos de la lettre!... Qu'est-ce donc qu'elle pouvait bien contenir?

MARIE.

Il vous le dira... C'est dans ses attributions.

GASTON.

Allons! — C'est égal, il aurait bien dû ne venir que ce soir!

MARIE.

Sa présence vous gêne?

GASTON.

Dame! j'y perds un tête-à-tête!

MARIE.

Nullement. Vous l'aurez... pardevant notaire, voilà tout!

GASTON.

Pardevant notaire! c'est vrai qu'il est notaire!... Dites-moi, voisine, si nous profitions de ce qu'on l'a sous la main, pour...

MARIE.

Pour?...

GASTON.

Pour lui faire griffonner un petit projet de...

MARIE.

De ?...

GASTON.

De contrat, donc !

MARIE.

Comme dessert !

GASTON.

Je suis gourmand !... Est-ce dit ?

MARIE.

On verra !... Quand vous connaîtrez...

GASTON.

... Ce que disait cette lettre...

MARIE.

... Et la teneur du codicille !

FIN DU CODICILLE

AUTREFOIS

PAR

M. CHARLES CROS

PERSONNAGE

LE RÉCITANT..... M. COQUELIN-CADET.

AUTREFOIS

Il y a longtemps — mais longtemps ce n'est pas assez pour vous donner l'idée... Pourtant comment dire mieux ?

Il y a longtemps, longtemps, longtemps ; mais longtemps, longtemps.

Alors, un jour... non, il n'y avait pas de jour, ni de nuit. alors une fois, mais il n'y avait.... Si, une fois, comment voulez-vous parler ? Alors il se mit dans la tête (non, il n'y avait pas de tête) dans l'idée... Oui, c'est bien cela, dans l'idée de faire quelque chose.

Il voulait boire. Mais boire quoi ? Il n'y avait pas de vermouth, pas de madère, pas de vin blanc, pas de vin rouge, pas de bière Dréher, pas de cidre, pas d'eau ! C'est que vous ne pensez pas qu'il a fallu inventer tout ça, que ce n'était pas encore fait, que le progrès a marché. Oh ! le progrès !

Ne pouvant pas boire, il voulait manger. Mais manger quoi ? Il n'y avait pas de soupe à l'oseille, pas de turbot sauce aux câpres, pas de rôti, pas de pommes de terre, pas de bœuf à la mode, pas de poires, pas de fromage de Roquefort, pas d'indigestion, ~~pas d'endroits pour être seul~~.... nous vivons dans le progrès ! Nous croyons que ça a toujours existé tout ça !

Alors ne pouvant ni boire, ni manger, il voulut chanter, (Gaiement.) chanter. Chanter, (Triste.) oui, mais chanter quoi ? Pas de chansons, pas de romances, *mon cœur ! petite fleur !*

Pas de cœur, pas de fleur, pas de *laï-tou* : *tu t'en ferais claquer le système !* Pas d'air pour porter la voix, pas de violon, pas d'accordéon, pas d'orgue, (Geste.) pas de piano! vous savez pour se faire accompagner par la fille de sa concierge; pas de concierge! Oh! le progrès!

Peux pas chanter; impossible? Eh bien je vais danser. Mais danser où? Sur quoi? Pas de parquet ciré, vous savez pour tomber. Pas de soirées avec des lustres, des girandoles aux murs qui vous jettent de la bougie dans le dos, des verres, des sirops qu'on renverse sur les robes! Pas de robes! Pas de danseuses pour porter les robes! Pas de pères ronfleurs, pas de mères couperosées pour empêcher de danser en rond

Alors pas boire, pas manger, pas chanter, pas danser. Que faire? — Dormir! Eh bien, je vais dormir. Dormir, mais il n'y avait pas de nuit, pas de ces moments qui ne veulent pas passer (vous savez, quand on bâille (Il bâille.) qu'on bâille, qu'on bâille le soir).

Il n'y avait pas de soir, pas de lit, pas d'édredons, pas de couvre-pieds piqué, pas de boule d'eau chaude, pas de table de nuit, pas de.... assez! Oh! le progrès!

Alors il voulut aimer! Il se dit : je vais me mettre amoureux; je soupirerai; c'est une distraction; je serai même jaloux; je battrai ma.... Ma quoi? Battre quoi? qui? Être jaloux de quoi? de qui? amoureux de qui? soupirer pour qui? Pour une brune? Il n'y avait pas de brunes. Pour une blonde? Il n'y avait pas de blondes, ni de rousses; il n'y avait pas même de cheveux ni de fausses nattes, puisqu'il n'y avait pas de femmes!

On n'avait pas inventé les femmes! Oh! le progrès!

Alors mourir! Oui, il se dit (Résigné.) : Je veux mourir. Mourir comment? Pas de canal Saint-Martin, pas de cordes, pas de revolvers, pas de maladies, pas de potions, pas de pharmaciens, pas de médecins!

Alors il ne voulut rien! (Plaintif.) Quelle plus malheureuse

situation !... (Se ravisant.) Mais non, ne pleurez pas ! Il n'y avait pas de situation, pas de malheur. Bonheur, malheur, tout ça c'est moderne !

La fin de l'histoire ? Mais il n'y avait pas de fin. On n'avait pas inventé de fin. Finir, c'est une invention, un progrès ! Oh ! le progrès ! le progrès !

Il sort stupide.

FIN D'AUTREFOIS

LA

CONVERSION DE LA VEUVE

SAYNÈTE

PAR

M. PONTSEVREZ

PERSONNAGES

MADAME DUMESNIL, veuve (26 ans). . . Mme MARIE SAMARY, de l'Odéon.

MARIETTE, sa filleule et femme de chambre (environ 20 ans) . . . . . Mlle JEANNE SAMARY, de la Comédie-Française.

La scène où l'on voudra.

LA
CONVERSION DE LA VEUVE

Un petit salon. — Meubles modernes ; chaises et fauteuils, table à ouvrage, etc. Portes latérales et porte au fond ; fenêtre au fond.

SCÈNE I

MARIETTE, MADAME DUMESNIL.

Elles entrent en disputant.

MARIETTE.

Eh bien ! non, marraine, il n'est pas possible que cela dure.

MADAME DUMESNIL.

Ne croirait-on pas que je vous tyrannise ?

MARIETTE.

Enfin, marraine, libre à vous de vous cloîtrer ; mais je n'ai pas une nature à vivre ainsi comprimée ; notre horizon s'étend jusqu'au mur du jardin : vingt-cinq mètres ; et la variété des visages disponibles est épuisée quand nous nous sommes regardées.

MADAME DUMESNIL.

Mais aussi, Mariette, votre prétention est singulière; je suis veuve, je me suis résolue à ne pas sortir du veuvage qui est comme un port tranquille, et vous voudriez me lancer à travers les chances du mariage, qui peut être un océan plein de tempêtes!

MARIETTE.

Ou un beau lac plein de charme. — Mais vous vous obstinez dans une résolution stérile qui vous gênera vous-même quelque jour; c'est ridicule.

MADAME DUMESNIL.

Une bonne résolution ne fut jamais ridicule.

MARIETTE.

Une résolution ridicule ne fut jamais bonne; et je n'en sais pas de pire que la vôtre; à vingt-six ans, avec de la fortune, sans être laide, et n'étant pas bête...

MADAME DUMESNIL.

Merci!...

MARIETTE, continuant.

Vous attirez les plus sortables partis, et systématiquement vous les refusez!

MADAME DUMESNIL.

Je le dois faire pour la mémoire du colonel.

MARIETTE.

Pour la mémoire du colonel, se fondre en larmes, à peine intermittentes! Pour la mémoire du colonel, sacrifier toute sa tendresse à un chien! Le colonel n'en demandait pas tant.

MADAME DUMESNIL.

Le colonel était le meilleur des hommes.

MARIETTE.

Je ne le nie pas; mais après?

MADAME DUMESNIL.

Il est mort plein d'amour pour la France et pour moi.

MARIETTE, railleuse.

Il est mort d'indigestion. Les colonels, c'est comme les autres : quand ça mange trop, ça s'étouffe! J'ai entendu son général, disant ici même : « Dumesnil, c'est une gloire! une belle lame et une excellente fourchette! » — Mais puisqu'il est mort, ça lui est bien égal que sa veuve dépérisse d'ennui, ou se donne de la distraction! Mais vous avez ouvert le robinet des larmes le jour de l'enterrement, et depuis ce temps-là, ça coule, ça coule toujours! Vous vous êtes mis en tête de réaliser enfin le type de la veuve vraiment inconsolable! Madame ne sort plus, ne reçoit personne; et c'est un roquet qui tient lieu du monde entier!

MADAME DUMESNIL.

Allez-vous exiger que je me sépare de mon chien? le chien qu'aima mon mari!

MARIETTE.

Eh! non, marraine, mais vous ne comprenez pas que vous exagérez la gravité du veuvage. Et moi qui ne suis pas veuve, je trouve cette gravité-là un peu lourde. Je vous chéris, marraine, vous êtes bonne, je vous dois beaucoup; je veux vous donner un avis salutaire : vous n'avez qu'un travers : celui de vous croire obligée à des regrets éternels; voulez-vous être parfaite? Mariez-vous.

MADAME DUMESNIL.

Me marier, voilà deux ans que je m'y refuse.

MARIETTE.

Mais au moins soyez gaie!

MADAME DUMESNIL.

Si je voulais être gaie, je ne refuserais pas de me marier.

MARIETTE.

Ce n'est pas de la constance ; c'est de l'entêtement. Si j'étais, moi, veuve d'un colonel de cavalerie, sabre et trompette ! je ferais danser tout le régiment !

MADAME DUMESNIL.

Quel langage ! quelles idées !

MARIETTE.

Ce sont les idées et le langage de mon âge, qui n'est pas beaucoup au-dessous du vôtre, ma marraine ! Ecoutez bien : je ne puis plus feindre la désolée. Cette maison-ci est trop sombre ; il y faut une tête d'homme, pour l'égayer.

MADAME DUMESNIL.

Voudriez-vous vous marier, Mariette ?

MARIETTE.

Moi, oh non ! je ne connais personne. Je ne demande que vous voir plus animée, plus joyeuse ; ce qui arriverait si...

MADAME DUMESNIL.

Inutile ! Mariette, c'est chose dite.

MARIETTE.

Mais on ne respire plus, marraine chérie, dans cet air saturé de tristesse. Je vous en prie, ne pleurez plus ; mariez-vous !

MADAME DUMESNIL, à part.

Si j'osais lui dire !... mais j'ai trop souvent dit non ! tant pis : (Haut.) Mariette, laissons ce sujet. — Loulou a-t-il eu sa pâtée ? (Aboiement de chien.) Le voilà qui m'appelle ; je vais m'en assurer.

Elle sort.

SCÈNE II

MARIETTE, seule.

Oh ! ce chien ! il m'exaspère, lui aussi ! je suis à bout de patience ! un âne lui-même en manquerait ! Caresser le chien et verser des pleurs ; puis verser des pleurs et caresser le chien, et recommencer encore, voilà toute l'occupation de madame Dumesnil, et depuis trois ans je subis ce spectacle !... Ah ! j'envie le sort des domestiques. Ils se déplaisent dans une maison, ils vont dans une autre. Mais moi je ne puis guère sortir d'ici ; servir ma marraine qui m'a recueillie orpheline et que je chéris au fond, ce n'est pas être servante. Il faut néanmoins tout faire, tout supporter, ses doléances et ses manies. Je suis enchaînée par la reconnaissance et l'amitié ; ces liens-là, c'est solide quand on a du cœur, mais c'est bien gênant tout de même.

SCÈNE III

MARIETTE, MADAME DUMESNIL.

La veuve entre lentement, avec un air triste et son chien dans les bras.

MADAME DUMESNIL, à son chien.

Pauvre petit Loulou, qui a perdu son maître ! Où est-il le maître à vous, mon petit chéri ? il est au ciel ; oui, il y est pour toujours.

MARIETTE, à part d'un ton découragé.

Voilà ! que disais-je ? rien de changé !

MADAME DUMESNIL, à son chien.

Et tu ne le verras plus, ton maître!

MARIETTE, continuant sur le même ton.

A moins que tu n'ailles le rejoindre.

MADAME DUMESNIL.

Comment! que dites-vous? Mariette, vous aviez une méchante intention.

MARIETTE.

Moi, marraine?

MADAME DUMESNIL.

Oui, vous-même. J'admire votre étonnement! vous faites la naïve, mais au fond...

MARIETTE.

Eh bien! qu'y a-t-il au fond?

MADAME DUMESNIL, s'attendrissant par degrés.

Vous avez le cœur dur, vous ne compatissez pas à la douleur d'autrui; vous ne la comprenez même pas; vous en riez, fille ingrate; vous me trouvez ridicule, je le sais; vous me l'avez fait entendre; ma tristesse vous incommode.

MARIETTE, avec une impatience contenue.

Oh! pouvez-vous dire de telles choses, et les penser, marraine?

MADAME DUMESNIL, continuant.

Loulou lui-même, Loulou vous déplaît depuis qu'il a perdu sa gaîté en perdant son maître. (Au chien.) — N'est-ce pas, mon chéri?

Elle pleure.

MARIETTE, impatience plus accentuée.

Mais non, madame, mais non; je ne ris de rien. De quoi pourrait-on rire ici? y a-t-il une occasion de rire? Mais je suis triste comme vous.

MADAME DUMESNIL.

Oh! non, ce n'est pas possible.

MARIETTE.

Au moins j'y fais ce que je peux. Et Loulou je l'aime comme vous!

MADAME DUMESNIL.

Oh! non, ce n'est pas possible!

MARIETTE.

Au moins j'y fais ce que je peux. (Agaçant le chien) N'est-ce pas? Petit chien adoré, allons, faites une risette, allons vite, une risette. (Se retournant, à part.) Hum! la vilaine bête! il sent mauvais.

MADAME DUMESNIL, d'un air indifférent.

Mariette, quel temps fait-il?

MARIETTE, du même ton.

Il fait triste, marraine.

MADAME DUMESNIL.

Il pleut?

MARIETTE.

Oui, marraine, il pleure! on dirait que le ciel est veuf!

MADAME DUMESNIL, sévèrement.

Encore une impertinence. Vous rejetez décidément tout respect. Nous en viendrons à ne plus reconnaître qui est la maîtresse.

MARIETTE, doucement.

La marraine.

MADAME DUMESNIL, s'échauffant.

Maîtresse.

MARIETTE, du même ton.

Marraine.

MADAME DUMESNIL.

Maîtresse, je le soutiens.

MARIETTE, très-vivement.

Alors je vous donne mes huit jours, j'en ai assez de votre maison. Les murs sont humides tant vous pleurez, j'y gagnerai des rhumatismes. Oh ! l'on m'y reprendra à tenir compagnie à des veuves... inconsolables ! Je vais faire mes paquets.

Fausse sortie. — Madame Dumesnil la ramène.

MADAME DUMESNIL.

Tu n'es pas une petite malheureuse pour traiter ainsi ta marraine ?

MARIETTE.

Maîtresse, vous l'avez dit vous-même.

MADAME DUMESNIL.

L'un de ces titres ne détruit pas l'autre. J'ai comme maîtresse droit à votre respect, droit à ton affection comme marraine. Et tu manques à la fois de respect et d'affection.

MARIETTE, les bras croisés sur sa poitrine, et d'un ton presque insolent.

Alors vous allez ajouter une troisième manie aux deux autres ; vos larmes et votre chien pour commencer, des sermons pour compléter. Eh bien ! madame, c'est trop. Je n'attends pas huit jours, je n'attends pas demain ni ce soir. C'est sur l'heure que je m'en retourne au village. Le temps de ficeler mes hardes et je vous tire ma révérence.

Elle salue en se moquant et sort.

SCÈNE IV

MADAME DUMESNIL, seule.

Ainsi je serai persécutée par tout le monde ! par ma femme de chambre qui ne veut pas que je sois triste, par le capitaine qui veut que je l'aime, par mon propre cœur, hélas ! qui y consent. Vraiment, c'était bien la peine de soutenir un si long effort, et d'envelopper mon cœur de tristesse et ma tête de voiles noirs pendant trois ans, pour en venir à ce point de faiblesse ; veuve d'un colonel, aimer un capitaine ! je l'aime, je ne puis me le cacher. Et suis-je assez malheureuse de l'aimer ! car je n'ose l'avouer après avoir si longtemps résisté à tous les conseils de mariage. Depuis trois ans je m'obstine dans mon deuil !... Voilà comme nous sommes : dans un moment d'exaltation nous prenons de grandes résolutions ; nous les affichons pour paraître fortes ; puis le temps marche, et chaque jour les affaiblit ; mais nous jurons toujours que nous ne changeons pas. Si bien qu'un matin, vaincues au dedans, nous ne pouvons avouer notre défaite : nous nous sommes emprisonnées par amour-propre dans un cercle étroit qui ne laisse pas de place à l'amour !... et dont il est bien difficile de s'échapper. Ah ! si Mariette se doutait de ce qui se passe dans mon cœur ! Mais c'est qu'elle veut partir, sérieusement ! La pauvre enfant, quelle patience elle a gardée ! Ce n'était pas gai pour elle qui n'avait pas ses raisons d'être triste. Elle m'aime, je le sais ; et moi, j'ai pour elle une amitié sincère. Ah ! elle ne me quittera pas ! Je vais lui laisser croire qu'elle me convertit, ce sera pour moi un moyen honorable de sortir d'embarras, et elle sera bien obligée ainsi de ne pas critiquer le choix que je ferai. Mais la voilà avec tout son bagage.

SCÈNE V

MADAME DUMESNIL, MARIETTE.

Mariette entre chargée de paquets, carton, parapluie, et coiffée d'un grand chapeau de paille. — Madame Dumesnil assise près de la table à ouvrage semble ne pas la voir.

MARIETTE, immobile, d'un ton dolent secouant ses paquets.

Je m'en vais, madame ; j'ai tout mis là-dedans ; je m'en vais. Je respirerai le grand air, je soignerai les poules, et le coq! ah! oui, je le soignerai, le coq! Quand un coq ne chante pas dans la basse-cour, vous savez, madame, c'est comme ici, ce n'est pas gai. (A part.) Elle ne parle pas, elle ne veut rien me dire. Pourtant, cela me peine, de l'abandonner, car elle a été bien bonne pour moi ; tout à l'heure, j'ai été un peu vive avec elle ; pauvre marraine, elle est assez malheureuse !... oh ! mais nous allons voir. (Haut.) Quel bonheur ce sera pour moi de mener les moutons à la prairie, de traire les vaches, de battre le beurre ! (A part, tristement.) Muette ! elle ne veut pas même me dire adieu. (Haussant encore la voix, et agitant ses paquets.) Je me secouerai la rate par le rire ; je m'en donnerai pour tout le temps que j'ai moisi dans votre aquarium.

MADAME DUMESNIL, se retourne vivement.

Que dites-vous, impertinente!

MARIETTE, à part, satisfaite.

Enfin elle a parlé !...

MADAME DUMESNIL.

Ainsi, mademoiselle, sans aucune considération pour l'embarras où vous me mettez, vous partez sur l'heure ?

MARIETTE, sèchement.

Oui, madame.

MADAME DUMESNIL.

Ce n'est pas que je vous regrette, puisqu'il vous en coûte si peu de me quitter : il ne m'en coûtera pas davantage de me séparer de vous.

MARIETTE.

Alors, madame, pourquoi me faire des reproches ? Adieu, madame, je me sauve ; je manquerais le train.

Fausse sortie, madame Dumesnil se lève et la retient.

MADAME DUMESNIL, froidement.

Pas si vite ! Ouvrez vos paquets.

MARIETTE, stupéfaite.

Mes paquets ! ouvrir mes paquets !

MADAME DUMESNIL.

C'est mon droit.

MARIETTE, outrée.

Vous me prenez pour une voleuse !

MADAME DUMESNIL.

Puisque vous ne voyez en moi qu'une maîtresse, je vous traite en servante.

MARIETTE, furieuse jetant tout son bagage aux pieds de madame Dumesnil.

Ouvrez, cherchez.

MADAME DUMESNIL.

Non pas, cela suffit.

MARIETTE, ironiquement lui tendant le parapluie.

Et là-dedans, voyez donc, madame !

Elle l'ouvre entièrement.

MADAME DUMESNIL.

C'est fort bien ; je désire pour vous que la maison où vous

vivrez ne vous soit pas moins amie que celle dont vous sortez.

MARIETTE.

Oh! je me retire chez ma tante.

MADAME DUMESNIL.

Où vous n'avez pu demeurer, il y a quatre ans quand je vous pris avec moi.

MARIETTE.

Dame! elle me maltraitait et voulait me faire chanter pendant qu'elle me battait.

MADAME DUMESNIL, avec moquerie.

Le caractère de votre tante a dû s'améliorer à mesure qu'elle a vieilli.

MARIETTE, très-simplement.

Ah! non, je ne crois pas.

MADAME DUMESNIL.

Alors vous chanterez.

MARIETTE, tristement.

Je chanterai! il y a si longtemps que cela ne m'est arrivé... Adieu, madame; adieu.

MADAME DUMESNIL.

Mes compliments à votre tante et à votre cousin; vous l'épouserez prochainement.

MARIETTE, avec vivacité.

Qui ça? le bossu, l'idiot, le fils de ma tante? oh! jamais.

MADAME DUMESNIL.

Vous savez la condition de votre tante: épouser son fils pour rentrer chez elle.

MARIETTE, attristée.

Ah! je suis bien malheureuse d'être orpheline.

MADAME DUMESNIL, commençant à s'attendrir.

Votre tante sera votre belle-mère.

MARIETTE, à part, hésitant.

N'est-ce pas une mauvaise action de quitter ma marraine? Et là-bas, ne serai-je pas plus malheureuse! Rester? partir? que faire?

MADAME DUMESNIL, tout émue, les larmes aux yeux.

Voulez-vous rester, Mariette? Je vous pardonne vos brusqueries; j'ai de l'amitié pour vous; vous êtes ma filleule, je serais pour vous une mère, si le peu de différenee d'âge ne m'avait faite votre amie. (Avec pleurs.) Restez.

MARIETTE, nerveusement.

Ah bien, voilà! encore et toujours de l'eau, de l'eau! Je pars, adieu.

Elle ramasse à la hâte ses paquets, et se dirige vers la porte. On sonne.

MADAME DUMESNIL, troublée et regardant la pendule.

Ah! mon Dieu! il est quatre heures! c'est le capitaine!

MARIETTE, surprise, scandant les syllabes.

Comment? un ca-pi-taine?

MADAME DUMESNIL, plus troublée.

Oui, c'est un... monsieur qui... un officier... il devait venir... un capitaine!...

MARIETTE, revenant rapidement vers madame Dumesnil.

Il y a un capitaine, et vous ne le disiez pas! Il y a un capitaine, alors, je reste. (Elle lance tous ses paquets dans un coin. Interrogeant madame Dumesnil, qui reste impassible.) Jeune?

MADAME DUMESNIL.

Trente ans.

MARIETTE.

Bien taillé?

MADAME DUMESNIL.

Pas mal.

MARIETTE.

Santé solide?

MADAME DUMESNIL.

Cela paraît.

MARIETTE.

Blond ?

MADAME DUMESNIL.

Non.

MARIETTE.

Brun alors?

MADAME DUMESNIL.

Non.

MARIETTE, effrayée.

Ah ! miséricorde, il est roux !

MADAME DUMESNIL, très-calme.

Non, il est châtain.

MARIETTE.

A la bonne heure ! Est-il décoré ?

MADAME DUMESNIL.

Il le fut à vingt-deux ans, pendant la guerre.

MARIETTE.

Quel bonheur ! il est décoré. Mais ce n'est pas tout. Infanterie?

MADAME DUMESNIL.

Non.

MARIETTE.

Cavalerie ?

MADAME DUMESNIL.

Non plus.

MARIETTE, effrayée comme plus haut.

Serait-ce un capitaine de vaisseau qui ira se faire manger par les sauvages, et vous relancera dans ce bel état de veuve? Ce serait à recommencer.

MADAME DUMESNIL.

Non, c'est un capitaine d'artillerie.

MARIETTE, avec joie.

Sapristi! un artilleur! il nous tirera des feux d'artifice.

MADAME DUMESNIL.

En attendant, vous le laissez à la porte.

MARIETTE.

J'y cours. (Elle s'arrête à la fenêtre.) Ah! mon Dieu! venez voir, madame : c'est lui!

MADAME DUMESNIL.

C'est lui.

MARIETTE.

Il s'en va!

MADAME DUMESNIL.

Las d'attendre.

MARIETTE, regardant toujours par la fenêtre.

Il s'arrête... il se retourne de ce côté... il entre chez le fleuriste. (Avec joie.) Nous sommes sauvés! il reviendra.

MADAME DUMESNIL.

Tant pis pour lui.

MARIETTE, aburie.

Comment tant pis pour lui? et pour quelle raison?

MADAME DUMESNIL.

Par la raison que maintenant il est superflu que je le reçoive. Tu lui transmettras ma volonté.

MARIETTE.

Ah! je ne comprends plus!

MADAME DUMESNIL.

C'est bien simple. Ce monsieur me poursuit depuis trois mois.

MARIETTE, vexée.

Et je n'en savais rien!

MADAME DUMESNIL.

Voilà précisément : tu devais l'ignorer. Il me fut présenté par ma tante, je ne pus le malmener, mais je ne voulais pas permettre qu'il me compromît par ses assiduités. Je ne voulais pas à tes yeux mêmes, à toi, qui depuis trois ans vois mon deuil, paraître faiblir et me laisser entraîner à une passion...

MARIETTE, vivement.

Oh! mais, marraine, il ne fallait pas vous gêner pour moi!... Mais où voulez-vous en venir?

MADAME DUMESNIL.

A ceci : le capitaine eut de moi, qui voulais en finir, l'autorisation de me venir voir aujourd'hui. Je savais ce qu'il me dirait.

MARIETTE, avec curiosité marquée.

Et vous, saviez-vous ce que vous répondriez?

MADAME DUMESNIL.

Oui : Monsieur, je suis veuve d'un colonel, et ce n'est pas pour un capitaine que je romprai le veuvage.

MARIETTE, exaspérée.

Vous lui auriez dit cela? (Signe affirmatif de madame Dumesnil.)

Mais c'est insensé ! ah ! mais vous avez donc bu une drogue de folie! Voyons, madame, vous n'êtes pourtant pas une bête !

MADAME DUMESNIL, feignant d'être un peu piquée.

J'aime à vous l'entendre dire !

MARIETTE.

Mais je ne le dirais pas deux fois, si vous répétiez votre belle phrase.

MADAME DUMESNIL.

Fort bien ! mon compliment!... Vous ne comprenez donc pas que je ne puis déchoir?

MARIETTE, vivement jusqu'au bout de la scène.

Déchoir de quoi ? Vous n'avez pas de mari, vous en prenez un, est-ce déchoir cela ? Au contraire.

MADAME DUMESNIL.

Mais le mari que j'eus était colonel!

MARIETTE.

Mais le mari que vous eûtes n'est plus rien du tout.

MADAME DUMESNIL.

Il n'en était pas moins un homme de haute situation et un homme remarqué le jour qu'il m'épousa, et cela me fit honneur.

MARIETTE.

Mais il avait cinquante ans, un gros ventre et pas de cheveux; et cela vous fit un grand bonheur.

MADAME DUMESNIL.

Tant qu'il vécut, je n'eus qu'à me louer de l'avoir choisi.

MARIETTE.

Mais il était si bien en point déjà qu'il n'y survécut que deux ans.

MADAME DUMESNIL.

Je suis bien malheureuse de l'avoir perdu.

MARIETTE.

Raison de plus pour le remplacer.

MADAME DUMESNIL.

Je ne puis descendre de mon rang..

MARIETTE.

Remplacer un vieux colonel... mort, par un jeune capitaine, bien vivant, je dis, moi, que c'est monter en grade .. Et puis il aura de l'avancement, ce jeune homme.

MADAME DUMESNIL. avec une joie mal dissimulée.

Tu crois?

MARIETTE.

J'en suis sûre. Il est brave, instruit, distingué.

MADAME DUMESNIL.

Oh! certainement! mais qu'en sais-tu?

MARIETTE, malicieusement.

Moi je n'en sais rien, mais je juge cela... puisque vous l'aimez.

MADAME DUMESNIL. surprise.

Je l'aime?

MARIETTE.

Mon Dieu, oui! oh! ne vous effarouchez pas.

MADAME DUMESNIL, embarrassée.

Mais vraiment, Mariette, je ne te comprends pas; me dire de pareilles choses!

MARIETTE.

Eh bien! est-ce scandalisant?

MADAME DUMESNIL.

Tu sais que je me suis juré de rester veuve.

MARIETTE.

Celui à qui on jure peut remettre le serment, puisque c'est à vous-même que vous avez juré...

MADAME DUMESNIL.

Alors ?

MARIETTE.

Alors vous êtes déliée.

MADAME DUMESNIL.

Crois-tu en conscience que je puisse aimer ce jeune homme ?

MARIETTE.

Je crois en conscience que vous en tenez, et fort.

MADAME DUMESNIL.

Tu veux donc que je cède à ses instances?

MARIETTE, un peu railleuse.

La belle question ! Attendriez-vous ma permission ?

MADAME DUMESNIL.

C'est que tu as une façon de pousser les gens...

MARIETTE.

Ah ! oui, c'est moi qui vous pousse...

Avec un éclat de rire franc. On sonne. — Elles courent à la fenêtre.

MADAME DUMESNIL.

C'est lui !

MARIETTE.

Avec un bouquet.

Elle va pour ouvrir.

MADAME DUMESNIL, s'arrêtant.

Faut-il le recevoir ?

MARIETTE.

Le bouquet ?

MADAME DUMESNIL.

Non, le porteur ?

MARIETTE.

Mais tous les deux, marraine ; tous les deux !

MADAME DUMESNIL.

Au moins, c'est pour te faire plaisir. Tu t'en souviendras ; et tu ne me quitteras pas.

MARIETTE, radieuse.

Jamais.

MADAME DUMESNIL.

Mais Loulou, je ne pourrai plus m'en occuper ; ce pauvre Loulou qui le soignera ?

MARIETTE.

Le capitaine. (On sonne encore très-violemment.) Eh ! vite, ou bien il va partir encore.

MADAME DUMESNIL, sortant.

Oui, vite, je passe au salon, va ouvrir.

MARIETTE, sortant en sautant par le fond.

J'y cours ; c'est la gaîté qui rentre à la maison.

FIN DE LA CONVERSION DE LA VEUVE

UNE

AFFAIRE D'HONNEUR

MONOLOGUE

PAR

M. CHARLES DE SIVRY

UNE AFFAIRE D'HONNEUR

A Coquelin-Cadet.

J'ai tué trente hommes.
CYRANO DE BERGERAC.

V'lan! une gifle.

Reçue par moi.

Sauter à la tête du misérable, l'étreindre, lui comprimer la gorge dans mes dix doigts crispés et lui faire jaillir l'âme comme on exprime le jus d'un citron, telle fut la pensée qui me vint d'abord.

Mais, j'ai du courage... le vrai, du sang-froid, du calme; et malgré le tumulte des pensées qui se pressaient dans mon cerveau tout en feu, j'ai su me dire : « Contiens-toi. » Et je me suis contenu.

Il y a dans la vie des moments suprêmes où l'âme humaine perçoit en une seule minute, que dis-je? en une seconde; tout un monde de raisonnements, de déductions, de souvenirs ; et tout cela, net, précis, absolu, distinct.

Un homme du monde ne devrait jamais se gal... s'aventurer chez les créatures.

Je passe sous silence les injures que nous avons échan-

gées... Quand je dis échangées, je sais trop ce que l'on doit aux femmes, quelles qu'elles soient pour. . . . . .

Je me suis tu, j'ai eu ce courage!... j'ai senti comme du vent devant ma face!... O rage!!! . . . . . .

Et c'est alors qu'à force d'énergie et de volonté j'ai su m'ordonner d'être calme et m'obéir.

II

Non, messieurs, non, mes amis, pas d'arrangement possible, les armes que vous voudrez, l'heure et le lieu qui vous diront. — Il y a une gifle, il y aura un cadavre! Pas d'excuses, pas de pardon, pas de grâce. L'épée, le pistolet, le fusil, la sarbacane; peu m'importe! — A l'aurore, en plein soleil, au crépuscule, aux flambeaux! c'est votre affaire Dans un bois, en champ clos, dans un salon, sur la place publique; qu'est-ce que ça me fait! il faut que je lave ma joue dans son sang!

Ce serait tout simple alors, on vous enlèverait vos maîtresses, vos femmes, vos sœurs, comme ça à votre nez, à votre barbe, on vous traiterait de... on vous insulterait, et l'on resterait calme, et l'on ne... (Geste violent.) Oh! mais j'ai eu la patience d'attendre qu'il m'insultât... afin d'avoir le choix des armes. . . . . .

Je veux sa mort.

III

Dans l'après-midi, mes témoins sont revenus, tout était réglé, convenu, disposé.

— L'épée — à outrance, — la frontière suisse (En Belgique on a l'air de caissiers). Voilà comment j'aime qu'on arrange les affaires.

Ils étaient stupéfaits de mon calme, de mon air résolu, on se serra les mains, ils me firent les recommandations

d'usage : ne pas faire plus d'une demi-heure de salle d'armes pour ne pas fatiguer le poignet. Dîner solidement, se coucher de bonne heure après avoir fait un petit tour.

— « Merci, mes amis, merci, leur dis-je ». La nuit, conseillère des sages actions, a fait germer en mon âme les fruits du raisonnement.

— Voyez-vous ma pâleur, l'abattement de mes yeux, entendez-vous le léger enrouement de ma voix, naguère impérative? Un grand combat s'est livré au dedans de moi pendant mon insomnie. Mon désir de vengeance me criait : « Frappe! égorge-le! fais-lui dévorer le gazon! » Et la froide mais implacable raison répondait : « Non ; la véritable bravoure n'est pas au coin d'un bois; la véritable bravoure n'a pas d'épées, pas de pistolets, pas de témoins : elle pardonne; elle pense que ce jeune et fougueux écervelé qui t'a insulté... (oh! je le sais)... a une famille, une mère peut-être; rappelle-toi les caresses de ton enfance, le bonheur si calme du foyer; tu aimes ta mère, n'est-ce pas?... il aime la sienne.

Iras-tu, pour satisfaire à des coutumes barbares et d'un autre âge, arracher à une mère les caresses de son enfant, non, tu ne feras pas cette chose, tu ne seras pas le complice du hasard aveugle, tu ne te battras pas avec ton frère! »

. . . . . .

(Très-digne.) Messieurs, allez dire à mon adversaire que je lui pardonne. —... Oh non, mes amis, pas un mot, ne laissez pas se réveiller ma colère, allez, allez... J'accepte ses excuses, allez, je les accepte, allez.

IV

Ils ont bien fait de s'en aller. (Se passant la main sur le front.) Une minute de plus, j'éclatais! Oh! quelle force d'âme il faut avoir..... (Grincement de dents.) Oh! si je te tenais maintenant (Il saisit une petite canne légère.) au bout de cette

épée !..... Allons !... en garde !... En garde... Misérable... défends ta peau !... (Il ferraille.) Tiens, pare celle-là... touché, à moi !... (S'échauffant.) . . . . . Mon sang coule... (Geste.) qu'importe... non, messieurs, continuons... C'est un duel à mort... (Il ferraille.) continuons... encore... tiens... pan ! — Vengé, je suis vengé !... (Menaçant, aux témoins de son adversaire.) Hein ?... que dites-vous ?... qu'osez-vous dire... vous de simples témoins... (Très-élégant.) Oh ! comme vous voudrez, messieurs (Se baissant et ramassant une épée imaginaire qu'il offre à un adversaire idéal.) Voilà l'épée de votre client, habit bas, défendez-vous (Il ferraille.)... mais défendez-vous donc... mais c'est donc de l'orgeat que vous avez dans les veines... ah ! ah ! ah !... deux contre moi... allez, allez, je n'ai pas peur... mais allez donc... vous êtes donc empaillés... pan ! et d'un... ah ! ah ! ah !... toi aussi ?... (Paroxysme de rage.) mais regarde donc tes compagnons... regarde-les qui se tordent tous les deux... dans une mare de sang... tu ne vois donc pas leur figure crispée..... mais tu veux donc mourir aussi... alors c'est un suicide !... (Il se fend à fond.)... tiens !... Il tire son mouchoir et essuie sa canne). . . . . .

. . . . . .

Ils sont morts tous les trois. . . . . .

. . . . . .

FIN D'UNE AFFAIRE D'HONNEUR

DE FIL EN AIGUILLE

SAYNÈTE

PAR

M. EUGÈNE ADENIS

PERSONNAGES

MAURICE..... M. FRANÇOIS, de l'Odéon.

LUCIENNE..... Mlle MARIE KEHLER, de l'Odéon.

UNE VOIX.

DE FIL EN AIGUILLE

A mes chers interprètes, Marie Kehler et François.

Un petit salon de garçon. — Porte de sortie au fond. — A gauche, la porte de la chambre à coucher. — A droite, une porte condamnée. — Armoire à glace, table chargée de livres, fauteuils, chaises, pouf. — Cheminée surmontée d'une pendule.

SCÈNE I

MAURICE, seul.

Au lever du rideau, neuf heures sonnent à la pendule du salon. — Au dernier coup, on entend la voix de Maurice dans la chambre.

Sapristi! neuf heures! ce n'est pas possible!... Je me suis réveillé, il y a une heure : il était six heures!... Voyons ça. (Il paraît en négligé du matin et court regarder l'heure à la pendule.) Neuf heures!... plus de doute. Je m'étais rendormi!... Diable!... diable! Mais je suis horriblement en retard!... Je n'arriverai jamais à mon rendez-vous!... Je dois aller ce matin, entre neuf et dix, pour une place, chez un grand personnage qui s'intéresse à moi, et c'est à l'autre bout de Paris... Achevons ma toilette... dard, dard! Où sont mes manchettes et mes faux-cols?... Ah!

Il ouvre l'armoire à glace et y prend des manchettes et des faux-cols qu'il examine en fredonnant.

AIR: *Cheval et cavalier.*

J'ai mis le pied dans l'étrier,
Il faut aller chez ce monsieur,
En cravate blan... an... an... an... an... che!

(Brusquement avec colère.) Ah çà! il n'y en a donc pas un seul en état. (Jetant ses faux-cols à terre.) Un... deux... trois... quatre!... les boutonnières sont toutes emportées!... Je prendrai le tramway, voilà tout!... Voyons, celui-ci... (Il en prend un autre.) La même chose! (Il le jette.) Et les manchettes? (Même jeu.) Une... deux... trois... quatre... (Il en jette une paire à chaque mot.) Nom d'un petit bonhomme! c'est fait exprès!... Ah! j'ai là du fil et des aiguilles... ça ne doit pas être bien difficile de fermer des boutonnières... J'ai passé tous mes examens et je n'ai pas eu de boule noire!... Ainsi... dépêchons... Je prendrai un fiacre, voilà tout! (Il essaie d'enfiler son aiguille.) Bon! à côté!... (Regardant la pendule.) Neuf heures dix... je n'arriverai jamais! (Il commence à coudre et se pique vigoureusement.) Aïe! dans le pouce! (Jetant les manchettes avec violence.) Va te promener!... Me voilà cloué ici à présent. Au diable, la blanchisseuse, les faux-cols, les manchettes, le mobilier! tiens, tiens!

Au comble de la fureur, il renverse les chaises, les fauteuils et d'un coup de pied lance le pouf dans la porte condamnée qui cède.

SCÈNE II

MAURICE, LUCIENNE.

LUCIENNE, vivement, et en passant seulement la tête.

Monsieur, je vous préviens que je vais faire monter le concierge!

MAURICE, étonné.

Hein! quoi! plaît-il?... Ah! pardon! (A lui-même.) C'est ma gentille voisine.

LUCIENNE, de même.

Où donc croyez-vous être, monsieur? Non-seulement depuis une demi-heure, vous faites un bruit intolérable, mais voilà que vous brisez les portes! Ceci passe toute permission!

MAURICE.

Encore une fois, pardon, madame... ou mademoiselle... je ne savais pas... j'ignorais... Croyez bien qu'un accident... un accident seul: ce tabouret que j'ai renversé dans un mouvement de colère bien excusable...

LUCIENNE.

Excusable, monsieur?

MAURICE.

Tout à fait excusable, et quand vous saurez le motif...

LUCIENNE.

Je ne veux rien savoir. Adieu, monsieur.

Elle disparaît.

MAURICE, s'élançant.

Mademoiselle?... Madame?...

LUCIENNE, reparaissant.

Qu'y a-t-il encore?...

MAURICE.

Je serais désolé que vous emportassiez...

LUCIENNE, disparaissant de nouveau.

Adieu...

MAURICE, même jeu.

Que vous emportassiez une mauvaise opinion de moi et je vous prie de croire que si vous daigniez m'entendre...

LUCIENNE.

Je ne veux rien entendre.

MAURICE.

Vous me désespérez et je ne sais comment... (S'appuyant contre la porte et parlant très-vite.) Figurez-vous que vous attendez une place d'où dépend votre avenir, que la place dépend d'un haut personnage et que ce haut personnage vous attend pour vous parler de cette place! Vous vous levez... vous passez à votre toilette... neuf heures sonnent! le rendez-vous est pour dix heures! vous vous précipitez sur vos faux-cols. Mademoiselle! pas un seul en état! vous pestez, vous jurez, vous perdez la tête... vous saisissez vos manchettes... toutes les boutonnières emportées, madame!... n'y a-t-il pas là de quoi?...

LUCIENNE, qui a reparu.

Eh! non, monsieur, ce n'est pas un motif suffisant pour démolir une maison! Ainsi donc, sérieusement, c'est pour cela... (Elle regarde le désordre de la chambre et part d'un éclat de rire.) Ah! ah! ah! ah!

MAURICE, piqué.

Je n'ai plus qu'à me féliciter de mon malheur, puisqu'il vous procure un aussi charmant accès de gaieté.

LUCIENNE, riant toujours.

Pardon, monsieur... à mon tour, je vous demande pardon. Mais c'est qu'en vérité... Ah! ah! ah! ah!...

MAURICE, jouant la colère.

Madame, je vous préviens que je vais faire monter le concierge!

LUCIENNE, riant.

Je ne ris plus, monsieur... Ah! ah! je vous promets que je ne ris plus... Voyez... (Riant.) Ah! ah! ah! ah!... C'est fini et la preuve en est... auriez-vous encore le temps d'arriver à votre rendez-vous?

MAURICE, regardant la pendule.

Neuf heures vingt! mais oui... je crois... peut-être... je prendrai un coupé de remise, voilà tout!

LUCIENNE, entrant résolûment chez lui.

Eh bien, vite... donnez-moi votre aiguille?

MAURICE.

Quoi! vous voulez... vous seriez assez bonne?...

LUCIENNE.

Pas de phrases inutiles. (Elle s'assied. — Maurice lui passe l'aiguille, puis un faux-col.) Donnez!... bien.

Elle commence à coudre.

« Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature... »

MAURICE, étonné.

Plaît-il?... du Lafontaine! Vous avez fait vos classes, mademoiselle?

LUCIENNE.

A la pension Dumay, oui, monsieur.

MAURICE.

Vous avez passé vos examens, peut-être?

LUCIENNE.

Vous l'avez dit.

MAURICE.

Ah! c'est fort beau. Vous êtes institutrice?

LUCIENNE.

Parfaitement.

MAURICE.

Pardonnez ces questions indiscrètes et permettez-moi à mon tour de me présenter : Maurice Dubreuil, avocat... pour vous servir...

LUCIENNE, souriant.

Eh bien, monsieur l'avocat, je vous prends au mot, et voici le service que j'exige de vous...

MAURICE.

Parlez.

LUCIENNE

En descendant, vous prierez le concierge de faire monter un serrurier qui refermera cette porte her-mé-ti-quement.

MAURICE, s'inclinant.

Il sera fait comme vous le désirez, madame ou... mademoiselle.

LUCIENNE.

Demoiselle.

MAURICE, vivement.

Ah! j'aime mieux cela, j'aime bien mieux cela!

LUCIENNE, un peu sévèrement.

Vous dites, monsieur?...

MAURICE.

Rien!... c'est mon opinion personnelle que j'exprime... j'exprime mon opinion.

LUCIENNE, lui donnant son faux-col.

Voilà qui est fait... Tenez, monsieur.

MAURICE.

Mille grâces, mademoiselle... Ah! je ne sais comment je pourrai m'acquitter jamais...

LUCIENNE

Vous manquerez votre rendez-vous.

MAURICE.

C'est juste... (Il va pour entrer dans sa chambre.) Je reviens à l'instant... Ah! vous êtes bien la plus adorable petite fée!...

LUCIENNE.

Mais allez donc... vous ne serez jamais prêt!

MAURICE.

J'obéis, mademoiselle, j'obéis.

Il entre dans sa chambre.

SCÈNE III

LUCIENNE, seule.

Elle achève de coudre une manchette.

Il est aimable, mon voisin... un peu étourdi... très-maladroit, mais très-aimable! (Se levant.) Là... c'est fini... Eh bien, il ne revient pas! (Regardant autour d'elle.) Dieu! quel désordre! (Elle relève les meubles et les met en place.) Je n'ai jamais vu d'appartement de garçon... de près... Si je profitais d'une occasion qui ne se renouvellera jamais... (Elle s'approche de la table où elle pose la manchette réparée.) Ah! voilà des livres. (Elle en prend un.) Des livres d'étude: (Lisant.) « Faublas. » (Elle en prend un autre.) « Madame Bovary » connais pas! (Même jeu.) « Fanny » « l'Affaire Clémenceau. » Ah! ce sont des causes célèbres! c'est juste! un avocat!... Une lettre?... déchirée?... Une lettre de femme sans doute! ce doit être curieux! (Reculant.) Oh! non, ce serait trop indiscret!... Et cependant elle est ouverte, déchirée... ce n'est qu'un fragment!... Ainsi... (Elle parcourt des yeux.) « Mon cher neveu... » Ah! une lettre de famille. (Elle lit tantôt haut, tantôt bas.) Il a une cousine!... jeune, jolie, naturellement! Ah! on l'accuse de négligence! « Puis- » que, retenu par les affaires, tu ne peux venir nous em-

» brasser, n'oublie pas d'envoyer à ta cousine Amélie ta » photographie; trois poses : *Penseur et grave — Affable et » souriant. — Appuyé sur un fût de colonne.* — » Tu dois » bien ce gage de tendresse à ta cousine Amélie... (S'arrêtant au moment de tourner le feuillet.) Oui, c'est ce que je pensais... une cousine qu'on lui destine, et qu'il doit épouser!... Eh bien, on dirait que cela me fait quelque chose!... Oh! par exemple!... (On frappe à la porte du fond.) Quelqu'un. Ah! mon Dieu!

Elle se sauve chez elle. — La scène reste vide.

SCÈNE IV

LA VOIX DE LANDRY, LA VOIX DE MAURICE.

LA VOIX DE LANDRY.

Monsieur Maurice?... Hé! monsieur Maurice? Hé, ohé!

LA VOIX DE MAURICE.

Qui est là?

LA VOIX DE LANDRY.

C'est moi, Landry, le concierge! J'apporte une lettre.

LA VOIX DE MAURICE.

Ah!... bien. Glissez-la sous la porte, père Landry.

LA VOIX DE LANDRY.

Que je la glisse?...

LA VOIX DE MAURICE.

Sous la porte; je la prendrai tout à l'heure, en sortant.

LA VOIX DE LANDRY.

Voilà... Ça y est.

On voit passer une lettre.

LA VOIX DE MAURICE.

Père Landry?

LA VOIX DE LANDRY.

Qu'est-ce qu'il y a?

LA VOIX DE MAURICE.

Faites monter un serrurier, le plus tôt possible.

LA VOIX DE LANDRY.

Un serrurier?

LA VOIX DE MAURICE.

Oui.

LA VOIX DE LANDRY.

Eh bien, qu'est-ce que vous voulez en faire d'un serrurier?

LA VOIX DE MAURICE.

Père Landry, vous êtes un indiscret ou un imbécile, l'un des deux... faites monter un serrurier in-con-ti-nent.

LA VOIX DE LANDRY.

Ah! ah! c'est un calembour! Farceur de monsieur Maurice, va!

LA VOIX DE MAURICE, sévèrement.

Père Landry, vous perdez le respect... gare aux étrennes, mon ami, aux étrennes vengeresses!

LA VOIX DE LANDRY.

Oh! monsieur, c'était pour plaisanter! Si j'avais su vous offenser, monsieur Maurice, croyez bien...

LA VOIX DE MAURICE.

C'est bon! faites ce que je vous ai dit.

LA VOIX DE LANDRY.

Suffit, monsieur Maurice... je cours, je vole...

SCÈNE V

MAURICE, puis LUCIENNE.

MAURICE, sortant de sa chambre.

Là, me voilà prêt, moi... Il est bête, mon portier, n'est-ce pas? et si vous l'aviez vu... Je regrette vivement que vous ne l'ayez pas vu! Sa physionomie est intéressante à étudier... Il a le profil de Baron... des Variétés... Ah! mes manchettes! sont-elles gentiment arrangées! elle est charmante, ma voisine... charmante... (Il les met.) Mieux que cela même... elle est... (Il serre la patte de son gilet qui lui reste entre les mains.) Allons bon! allons bien! la patte de mon gilet cassée, à présent! Je n'en sortirai pas! (Cherchant partout.) Voyons... une épingle... en voici une. (L'examinant.) Elle est tordue!... (Il le jette.) Crrr... (Regardant du côté de la porte de Lucienne et s'approchant.) Ah! (Appelant.) Mademoiselle? mademoiselle?

LUCIENNE, de l'intérieur.

Qu'est-ce encore, monsieur?

MAURICE.

Voudriez-vous ajouter une épingle à vos bontés?

LUCIENNE, entrant.

Comment, monsieur, vous êtes encore là?

MAURICE

Oui, mademoiselle et voyez... un nouvel accident... je viens de casser la patte...

LUCIENNE.

Voici une épingle.

MAURICE.

Que d'obligations! Vous me sauvez la vie! (Regardant l'heure.)

Neuf heures et demie!... Bah! je dirai au cocher. « Crève ton cheval » et je lui donnerai un fort pourboire : cinquante centimes!... Adieu, mademoiselle!

LUCIENNE.

Adieu, monsieur...

MAURICE.

Ah! la lettre du père Landry!

Il s'arrête et ouvre l'enveloppe.

LUCIENNE.

Mais partez donc! vous lirez cela en route... A-t-on idée de se hâter si peu et de se lever si tard, lorsqu'on est attendu pour affaire importante!

MAURICE.

Bah! le bien vient en dormant! (Poussant des exclamations en lisant la lettre.) Ah! oh! ah!... Je ne croyais pas être si près de la vérité... Voyez, mademoiselle, tenez, lisez. (Chantant et dansant.) Tra, la, la, tra, déri, déra!

LUCIENNE.

Qu'est-ce qui vous prend?

MAURICE.

Mais lisez donc! mon protecteur qui m'écrit que mon affaire est faite, terminée! Vivat! j'ai la place! je suis chef du contentieux à la compagnie des quatre canaux!

LUCIENNE, qui a lu.

C'est pourtant vrai. Mes compliments, monsieur.

MAURICE.

Merci, mademoiselle. Inutile de me déranger à présent! Ah bien! voilà un protecteur aimable par exemple!

LUCIENNE.

Et bien avisé; car jamais, jamais vous ne seriez arrivé à ce rendez-vous!

MAURICE, après un temps, regardant Lucienne.

A qui la faute?

LUCIENNE.

Mais... pas à moi... j'imagine!... au contraire...

MAURICE.

Qu'en savez-vous?

LUCIENNE.

Ah çà! que voulez-vous dire?

MAURICE.

Je veux dire, mademoiselle, que depuis qu'un hasard mille fois béni vous a fait mettre le pied dans cette chambre...

LUCIENNE, riant.

Ah! ah! vous allez me faire une déclaration à présent! Je m'y attendais... Eh bien! allez, monsieur, je vous aiderai.

MAURICE.

Raillez, mademoiselle. La vérité est que j'éprouvais une peine infinie à m'arracher de ces lieux où votre présence...

LUCIENNE, tirant un carnet de sa poche.

Attendez... numéro 12 « où votre présence me retenait comme dans un cercle magique que la baguette d'une fée aurait tracé autour de moi. » Est-cela?

MAURICE, déconcerté.

Que signifie?...

LUCIENNE.

Ce sont les déclarations que j'ai reçues depuis deux ans. Je les collectionne: ça peut rendre service à l'occasion, vous voyez.

MAURICE.

Oh! mademoiselle, que c'est mal ce que vous dites là! Se

pourrait-il qu'à votre âge vous fussiez déjà blasée sur un sentiment aussi noble et aussi élevé! Faut-il que vous répondiez par une raillerie froide et cruelle à l'expression de la tendresse la plus soumise et la plus sincère! Car enfin, c'est la vérité, mademoiselle : Depuis que je vous ai vue...

LUCIENNE, même jeu que plus haut.

« Depuis que je vous ai vue... » Attendez... numéro 15... « J'ai compris que vous étiez la femme que le ciel m'avait destinée... Je vous aime. »

MAURICE.

Tiens! c'est ce que j'allais dire. C'est égal, continuez, mademoiselle... je pense tout cela, continuez.

LUCIENNE, continuant.

« C'en est fait désormais de mon bonheur et de mon repos : j'aurai beau chercher à éloigner votre image de mes yeux, jamais je ne pourrai y parvenir et si vous ne m'appartenez pas... »

MAURICE.

Oui, oui, c'est cela... continuez toujours.

LUCIENNE, fermant le carnet et se levant vivement.

Et que dirait votre cousine Amélie, si elle entendait?

MAURICE.

Hein! ma cousine Am... Ah! mademoiselle, vous lisez mes lettres!

LUCIENNE, un peu confuse.

Monsieur... elle était ouverte... et... en passant... sans le vouloir...

MAURICE, allant prendre la lettre et la lui mettant sous les yeux.

En tous cas, vous les lisez mal... Voyez. (Lisant.) « Tu dois bien ce gage de tendresse à ta cousine Amélie (Tournant le feuillet.) ainsi qu'à son mari et à ses enfants. »

LUCIENNE, avec joie.

Ah!

MAURICE.

Vous n'avez pas tourné le feuillet, mademoiselle : Il y avait une famille au verso. D'ailleurs, ma cousine eût-elle été libre, je vous le répète, moi, je ne le suis plus! Il y a ici, depuis ce matin, une gracieuse fée qui m'a touché du bout de son aiguille et c'est à elle que je veux offrir mon nom... c'est elle qui sera désormais la seule compagne de ma vie, mon seul bien, mon seul amour, ma femme!

LUCIENNE, tirant son carnet.

Encore! ah! mon Dieu!

MAURICE, l'arrêtant.

Oh! ne cherchez pas, mademoiselle!... ces mots-là n'y sont pas!

LUCIENNE, lui tendant la main.

C'est vrai.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LA VOIX DE LANDRY.

LA VOIX, en dehors.

Monsieur Maurice? Hé?

MAURICE.

Qu'est-ce que c'est?

LA VOIX.

C'est le serrurier.

MAURICE.

Bon!... (A Lucienne.) Mais j'y pense : est-il bien utile à présent de faire murer cette porte... Qu'en dites-vous, madame?

LUCIENNE.

Je dis que vous êtes un peu prompt dans vos déterminations; je vous rappelle que je ne suis point une dame et j'ajoute, que si vous désirez ma main, ce n'est pas ici qu'il faut venir la demander. Il faut faire le tour... de l'autre côté, C'est la seule entrée convenable et c'est par celle-là seule que j'entends vous recevoir.

MAURICE.

Mademoiselle, ce soir j'aurai l'honneur de me présenter chez vous.

LUCIENNE.

A ce soir, alors.

LA VOIX.

Monsieur Maurice, le serrurier est impatient.

MAURICE, criant en orgnant Lucienne du coin de l'œil.

Il n'est pas le seul, père Landry! (A Lucienne.) On a bien raison de dire que la destinée ne tient qu'à un fil; ce matin, j'étais célibataire...

LUCIENNE, riant.

Et de fil en aiguille...

MAURICE.

Me voilà marié!

LA VOIX.

Vous n'ouvrez pas?...

MAURICE.

Voilà, voilà... à ce soir, mademoiselle?

LUCIENNE, s'éloignant.

A ce soir.

Elle rentre chez elle, Maurice se dirige vers a porte du fond. — Rideau.

FIN DE FIL EN AIGUILLE

PAR LA POSTE

LETTRE

A UNE DAME DE PROVINCE

PAR

M. CHARLES MONSELET

PAR LA POSTE

Vous m'avez demandé des vers; — je le veux bien;
Ceux-là, je vous promets, ne me coûteront rien.
J'ouvre pour vous mon cœur et je le laisse dire :
C'est un pauvre bavard qui vous fera sourire.

Quand vous l'écouterez, je serai loin de vous,
Au milieu des chemins. — Quand nous reverrons-nous?
Je pars; et malgré moi j'ai retourné la tête
Vers la petite rue où vous m'avez fait fête.

C'était en juin; — j'allais cherchant le numéro,
Quand j'entendis soudain le son du piano.
Je frappai. Votre sœur accourut, grave et tendre,
Et me dit : « Taisez-vous, nous allons la surprendre. »

Ah ! ce bonheur facile et charmant entre tous
A trop vite passé. Maintenant c'est la peine.
J'aurais voulu rester encore une semaine.
Demain sera bien triste, hier était si doux !

Là-bas où je m'en vais la lutte sera forte;
Chaque jour se succède amenant son danger;
Et quand je reviendrai frapper à votre porte,
Peut-être direz-vous : « Quel est cet étranger? »

La vie aura sur moi laissé tomber sa neige;
Mon œil aura perdu de sa jeune clarté.
Qu'aura-t-on fait de moi dans dix ans? Que serai-je?
Rêveur, rimeur, — ainsi que j'ai toujours été.

Alors, au souvenir de bien des choses folles,
Mélancoliquement tous deux nous sourirons,
Et tous les deux aussi nous nous rappellerons
Des lambeaux de jeunesse et de vagues paroles.

Si j'allais affecter un sourire moqueur,
N'y croyez pas au moins; la paupière mouillée
Trahira sûrement quelque larme oubliée,
Larme lente à tarir et qui monte du cœur.

Vous, demeurée au seuil, toujours simple et fidèle,
Je vous retrouverai, pauvre front incliné,
Auprès de votre fille à treize ans déjà belle,
Qui lèvera sur moi son regard étonné.

Et si cet ange brun que votre lèvre effleure
Vient à vous demander, rougissante à demi :
« Quel est donc ce monsieur qui sourit et qui pleure? »
En la baisant au front, dites : « C'est un ami. »

Et vous aurez dit vrai. Depuis bien des années,
J'ai suivi pas à pas vos jeunes destinées;
D'abord triste, mais calme, et bientôt m'affligeant,
Côtoyant votre vie à distance, et songeant...

Dieu vous a fait le cœur d'une bonne personne,
Un esprit juste et doux dont chacun est charmé,
Un regard attendri dans un œil qui rayonne,
Une pensée en fleur comme un arbre de mai.

Vous avez le front pur et l'âme généreuse,
Et cet orgueil muet où la haine s'endort.
Les belles qualités pour être malheureuse !
Et comme je vous plains, jeune femme au cœur d'or !

Souffrez donc, puisque c'est la loi funeste et sainte;
Mais répétez, à l'heure où l'on se sent trop las :
« Il est quelqu'un qui prend la moitié de ma plainte. »
Et pensez quelquefois à ceux qui sont là-bas.

Et si plus tard, au fond d'un meuble qu'on remue,
Vous retrouvez ceci, lettre en forme de chant,
Vous vous direz peut-être, et malgré vous émue :
« Celui qui fit ces vers n'était pas un méchant. »

FIN DE PAR LA POSTE

LE MANUSCRIT

COMÉDIE

PAR

M. PIERRE GIFFARD

PERSONNAGES

ARTHUR DU HOURDEL, jeune auteur.

M^lle MARIE DUPONT, grand premier rôle du théâtre de l'*Art moderne*.

LE MANUSCRIT

La scène représente, à Paris, le salon de la grande artiste. — Des fleurs, des cadeaux, etc., etc.

SCÈNE I

ARTHUR, seul.

Voilà la dixième fois que je viens. Mais les femmes, quand elles s'appellent Marie Dupont, et qu'elles jouent les premiers rôles au théâtre de l'*Art moderne*, ont bien le droit de ne pas être chez elles... La bonne est drôlette!... Il paraît qu'on vient de temps en temps apporter autre chose que des manuscrits chez Marie Dupont... (Regardant les fleurs.) Jolis bouquets... Je crois bien... En l'honneur de son immense succès dans le *Bourgeois philosophe*, la dernière pièce de Gondinet. Pas fameux le succès de Marie Dupont, mais enfin, on fait ce qu'on peut!... (Il s'assoit.) Elle est drôlette, la bonne. Elle m'a souri, aujourd'hui. — « Monsieur est déjà venu plusieurs fois? — Oui, mademoiselle, — (se rengorgeant.) de la part de M. Agénor de Butenblanc, critique théatral de la *Vraie France*. — Oui, je sais, je vais prévenir madame. » Le nom de Butenblanc produit un effet énorme, ici. Ce bon Butenblanc, il foudroie

les actrices tous les lundis. Jamais on n'a vu pareil Aristarque. Aussi quelle suprématie! Ce n'est pas de lui qu'on peut dire qu'il distille de l'ambroisie. Ce n'est pas lui qu'on appellerait la Melliflue de Butenblanc! Non. Il est la sévérité même. Mais quelle suprématie! (Il se lève.) Qu'est-ce que la grande artiste va dire de mon manuscrit? Jouera-t-elle la pièce, ne la jouera-t-elle pas? Butenblanc m'a donné un conseil... canaille. Je vous dirai ça tout à l'heure. Pour le quart d'heure, je suis presque ému. S'il est seulement un jeune auteur dans l'auditoire, je suis certain qu'il comprend ma situation et qu'il entend d'ici les battements de mon cœur. A vrai dire, je suis bien exigeant, je veux être joué! En voilà une idée! N'est-ce pas? Pourquoi moi plutôt qu'un autre? On ne joue personne aujourd'hui. C'est-à-dire on ne joue que les gens qui ont été joués déjà. Procédé curieux, ingénieux même, mais qui me dépasse, car enfin, il faut bien commencer... J'ai essayé de commencer, tenez, avec le manuscrit que Marie Dupont va peut-être — (peut-être!) — daigner prendre sous sa tutelle. — Ça s'appelle *le Pont des Saints-Pères*. On trouve mon titre bizarre. C'est ce qui le distingue des autres, précisément! Ça vous a l'air d'un vaudeville — Pas du tout, c'est un drame. Eh bien, je l'ai porté au Gymnase. Le Gymnase, ah! parlez-moi de ce théâtre-là. On y lit toutes les pièces. M. Derval, qui depuis longues années administre consciencieusement ce théâtre, m'a dit : « Jeune homme, laissez-moi *le Pont des Saints-Pères*, nous avons à la campagne, un monsieur qui dévore tous les manuscrits. Dans huit jours, le vôtre sera lu, et dans dix jours vous aurez la réponse de la Direction. » — Vous pensez que ce soir-là je fus ivre de joie. Dans dix jours j'aurai la réponse de la Direction! Je l'ai reçue, la réponse de la Direction du Gymnase. Elle est drôlette, tenez, la voici : (Il ouvre son portefeuille.) « 1878 — Manuscrit nº 1,274 — *le Pont des Saints-Pères*. « Un vieil Invalide... » C'est l'analyse de la pièce, je la saute, afin de ne pas retarder votre gaieté, etc., etc.

« Cette pièce, bien construite, très correctement conçue, écrite avec élégance, a du corps, de la sensibilité, de la rondeur. Elle est presque parfaite... Mais elle n'a pas d'intérêt et ne convient pas au Gymnase. » — Pan!... Et 1,273 avant moi, puisque j'avais le n° 1,274, ont reçu le même bordereau, car, ô désillusion des poëtes! c'était un bordereau! détaché d'un livre à souche! Si jamais j'ai un fils et qu'il se mette dans la partie, je lui dirai : Mon garçon, ne va pas là. On y lit toutes les pièces. Un monsieur de la campagne y dévore les manuscrits, mais il les digère, et il les restitue avec une inconcevable agilité...

Très-naïf, moi je me disais : Duquesnel a bien joué *Jean-Marie* et *le Passant*, deux chefs-d'œuvre, et de plus, pas mal de petites pièces qui étaient déposées chez son concierge. Le père Barbarin, directeur de l'*Art moderne*, lira au moins mon manuscrit. Je porte mon manuscrit chez le concierge de Barbarin — ah! je t'en moque! Deux mois se sont passés, Barbarin ne savait pas même ce que je voulais dire quand je suis venu, l'œil en feu, lui crier : « Qu'avez-vous fait du *Pont des Saints-Pères?* » Il a fini par le retrouver. — « Ce n'est pas bon, m'a-t-il dit en chevrotant, mais il faut travailler. Ça viendra. — Vieil imbécile, ai-je répondu, mais puisque tu ne l'as pas lu! » J'ajouterai que Barbarin est sourd ou feint de l'être. S'il ne fait que feindre, tant pis pour lui. Il a empoché « vieil imbécile, » c'est toujours ça. (Il s'asseoit de nouveau.) Hum... Ça sent bon ici... Ce parfum matinal, (Il regarde sa montre.) il est une heure... me paraît signaler l'arrivée de la déesse... Non... J'espère que ça ne va pas tarder... (Reprenant.) Oui! voilà comment les choses se sont passées. C'est alors que je suis allé trouver Butenblanc. Après s'être tordu de rire au récit de mes infortunes, Butenblanc m'a dit : — « Mais imbécile, (à mon tour) est-ce que c'est comme ça qu'on s'y prend? Est-ce que c'est ainsi que les choses se passent? Tu es donc né d'hier! Tiens, voilà un mot pour Marie Dupont, la grande artiste. — (Il a dit ça en riant de travers : la grande artiste.) Laisse-lui ton

manuscrit, — et le temps de le lire, bien entendu. Le rôle de la Vivandière est bien dans ses cordes — si ça lui plaît, elle le jouera. Maintenant approche... (Il mime la scène.) — Voilà. — Approche encore... Chut!... (A voix basse.) Je te préviens... Elle est bête comme une oie. — Je m'en doutais. La voilà, ma veine! — Si elle te donne une fin de non-recevoir... — Eh bien? — Chut!... » Je ne vous dirai pas le reste. C'est un grand moyen à employer — oh! n'allez pas croire des choses!... Non, mais c'est drôle. Cependant ma vanité d'auteur me permet de croire que je n'aurai pas à m'en servir. Mais sapristi! (Il frappe son chapeau sur un meuble.) si elle fait comme le monsieur de la campagne, je fais le coup de Butenblanc! Ma gloire intérieure ira se promener, mais du moins je serai joué! Cette fois, la voici. (Il ajuste son col.) Je suis de plus en plus ému.

SCÈNE II

MADEMOISELLE MARIE DUPONT, tenant le manuscrit à la main.
ARTHUR.

MADEMOISELLE DUPONT, aimable, avec force salutations.

Bonjour, monsieur...

ARTHUR.

Madame, je suis vraiment bien importun...

MADEMOISELLE DUPONT.

Mais pas du tout... Je suis trop heureuse de vous voir... C'est charmant votre petite pièce.

ARTHUR.

Oh !

MADEMOISELLE DUPONT.

Si, si, c'est très-gentil, très-gentil. Et fort bien fait.

ARTHUR.

Oh!...

MADEMOISELLE DUPONT.

Je vous en fais tous mes compliments.

ARTHUR.

Oh!...

MADEMOISELLE DUPONT.

J'ai rarement vu un acte aussi lestement troussé.

ARTHUR, à part.

Trop de compliments.

MADEMOISELLE DUPONT, avec une moue pudibonde.

Mais franchement, vous savez...

ARTHUR.

Quoi?

MADEMOISELLE DUPONT.

Oh! je ne pourrai jamais jouer ça...

ARTHUR.

Comment! le rôle de la vivandière?

MADEMOISELLE DUPONT.

Ah! c'est beaucoup trop... leste. Me voyez-vous chantant les... Ah! non...

ARTHUR.

Trop leste! Bah! Mais c'est bénin, bénin. Vous avez joué l'année dernière ce rôle de Meilhac qui était si joli. C'était... hum... assez... corsé, pourtant!

MADEMOISELLE DUPONT.

Peuh! pas tant que ça... Vous savez, à choisir, s'il ne s'agissait que de moi, je choisirais le vôtre, ainsi! Il est plus coquet, plus troussé. C'est ça, il n'y a pas à dire. Mais, jouer ça devant le public, vous pensez!...

ARTHUR.

C'est juste. (A part.) Employons le moyen de Butenblanc.

MADEMOISELLE DUPONT, à part.

Expédié. Soyons aimable. (A Arthur.) Mais asseyez-vous donc, monsieur! Ce canapé vous tend les bras, comme on dit aux Français.

Elle s'asseoit.

ARTHUR, s'asseyant.

Tiens, j'y étais hier, aux Français! On jouait *les Fourchambault*. Cette Croizette est bien étrange. Quelle physionomie originale! Elle a du talent, n'est-ce pas?

MADEMOISELLE DUPONT, s'éventant.

Oui.

ARTHUR.

Elle est jolie!

MADEMOISELLE DUPONT.

Plutôt originale que jolie!... Mais enfin, jolie tout de même.

ARTHUR.

Oui, plutôt originale. Je n'aime pas beaucoup sa façon de rire.

MADEMOISELLE DUPONT.

C'est saccadé... sans être mordant. Il n'y a pas de nerf, voyez-vous. Aimez-vous Reichemberg?

ARTHUR.

Oui.

MADEMOISELLE DUPONT, vivement.

Moi, pas. Elle est jolie aussi...

ARTHUR.

Moins que vous. (A part.) Boum!

MADEMOISELLE DUPONT.

Oh! vous n'y pensez pas. Parlons donc théâtre, cela m'intéresse tant!

ARTHUR.

Je crois bien! une reine doit toujours s'inquiéter de ses vassales, et vous êtes la reine du théâtre contemporain.

MADEMOISELLE DUPONT.

Moi! Voulez-vous rire!

ARTHUR.

Eh! comme il vous plaira. Je dis ce qui est. (Au public.) J'ai toujours mon encensoir sur moi.

MADEMOISELLE DUPONT.

Mais, je ne suis ni aux Français, ni à l'Odéon, ni au Vaudeville, ni au Gymnase, je suis à l'Art moderne, un théâtre tout neuf, dont le directeur est plein de nobles aspirations...

ARTHUR, malicieusement.

De goût...

MADEMOISELLE DUPONT.

Faites des allusions, maintenant? De goût, oui de goût, mais cela ne suffit pas à établir une réputation dramatique comme je l'ai rêvée, depuis le temps que je travaille mon art.

ARTHUR.

Je voudrais être aussi sûr que vous, d'arriver un jour! Ah!...

MADEMOISELLE DUPONT.

Vraiment! (A part.) Il est charmant, ce jeune homme!

ARTHUR.

Vous êtes Déjazet et Rachel à la fois, je ne comprends rien à une organisation d'élite comme la vôtre. C'est diabolique!

MADEMOISELLE DUPONT.

Pas possible!

ARTHUR.

C'est l'exacte verité. Songez donc qu'il y a trois ans que je vous suis des yeux!

MADEMOISELLE DUPONT, se reculant.

Bah! vous me faites peur!

ARTHUR.

Oh! pas comme amoureux. Vous savez ce qu'est votre beauté stupéfiante...

MADEMOISELLE DUPONT

Séducteur, continuez.

ARTHUR.

Mais comme admirateur.

MADEMOISELLE DUPONT.

Ah! c'est encore plus flatteur, pour une femme comme moi, du moins, qui sens quelque chose là.

ARTHUR, à part.

Voyez-vous ça! (A mademoiselle Dupont.) Vous avez joué les comédies de Sardou dans la perfection. Quelle hardiesse, quelle vérité dans le dialogue. Dites-moi, nommez-moi quelqu'une de vos camarades qui vous ait jamais égalée!

MADEMOISELLE DUPONT, s'animant.

C'est juste, il n'y en a pas. N'est-ce pas que j'étais bien dans *les Pattes de mouche?*

ARTHUR.

Comment! Et dans *Maison-Neuve*, donc.

MADEMOISELLE DUPONT.

Et dans *Nos bons villageois!* M'avez-vous vue dans *Nos bons villageois?*

ARTHUR.

Oh! je crois bien. Quel triomphe!

MADEMOISELLE DUPONT.

Et dans *l'Auberge des Adrets*, car je veux essayer de toutes les cordes.

ARTHUR.

C'est vrai ça, cet Art moderne joue tous les genres. Et vous excellez dans tous, belle Marie Dupont!

MADEMOISELLE DUPONT.

J'ai beaucoup travaillé, vous savez, mais j'ai un tempérament d'artiste.

ARTHUR.

Ça se voit. Sapristi, comment n'êtes-vous pas au Vaudeville ou au Gymnase? J'en reviens toujours là.

MADEMOISELLE DUPONT.

Vous savez ce que sont ces directeurs de petits théâtres; il faut venir leur baiser les pieds. Je préfère attendre mon heure, j'attendrai.

ARTHUR.

Vous n'avez pas besoin de vous inquiéter. Les rivales ne sont pas à craindre.

MADEMOISELLE DUPONT.

C'est vrai.

ARTHUR.

Une idée! Prenez la première place à l'Odéon!

MADEMOISELLE DUPONT.

Peuh! vous connaissez Duquesnel...

ARTHUR.

Si jolie et si grande artiste, vous devriez être la première aux Français.

MADEMOISELLE DUPONT.

Si jolie, oui. Grande artiste, peut-être! Deux raisons pour être suspecte. Et pourtant...

ARTHUR.

Bah! Comme si on ne ne vous l'avait pas dit mille et mille fois? — Les journaux...

MADEMOISELLE DUPONT.

Les journaux disent bien des choses.

ARTHUR,

Eh! ils disent aussi que vous avez du talent plus que tout le monde, ce n'est pas là leur tort... (Au public) Tout à l'heure je vous recommanderai mon marchand d'encens. J'en use, allez. Mais c'est là le truc de Butenblanc.

MADEMOISELLE DUPONT.

Vous qui avez l'air d'un travailleur, me trouvez-vous la tête tragique, au besoin?

ARTHUR.

Oh! je suis bien à l'aise pour en parler. Je vous ai vue encore avant-hier dans la *Comtesse de Lausanne*, vous m'avez fait frémir. Quand vous arrivez là, au troisième acte...

MADEMOISELLE DUPONT, s'animant.

Avec le commandant blessé...

ARTHUR.

Oui, la main sur la balustrade de la fenêtre, et tenant votre robe blanche par le coin...

MADEMOISELLE DUPONT.

J'ai les cheveux défaits comme ceci.

Elle secoue violemment ses cheveux qui tombent sur ses épaules.

ARTHUR, à part.

Mazette! (Poursuivant.) Oui. . et quand vous dites : « L'assas-

sin n'est pas loin d'ici, je vous le montrerai tout à l'heure. » Oh! à ce moment, vous savez, — je ne sais si vous voyez ça de la scène...

MADEMOISELLE DUPONT, se rapprochant.

Oh! oui.

ARTHUR.

Mais il y a dans la salle un trépignement d'émotion. (A part.) Menteur, va!

MADEMOISELLE DUPONT.

Voilà un rôle, monsieur, comme vous devriez m'en faire.

ARTHUR.

Jamais on ne joue comme ça de nos jours. C'est fini. Dumas n'écrit-il pas quelque chose pour vous?

MADEMOISELLE DUPONT.

Oui. Avec nos deux natures, nous ferons quelque chose. Comment trouviez-vous Desclée?

ARTHUR.

Superbe. Et vous?

MADEMOISELLE DUPONT.

Moi aussi. Vous ne trouvez pas que dans *la Princesse Georges*, que l'Art moderne a empruntée au Gymnase, je...

ARTHUR.

Oh! c'est frappant. La scène de la fin, vous la jouez comme elle, mais tout à fait comme...

MADEMOISELLE DUPONT, l'interrompant.

Non pas, avec une tout autre intonation. — Dumas en est ravi!

ARTHUR.

C'est ce que je veux dire! (A part.) Aïe! rachetons l'impair!

— (A mademoiselle Dupont.) Mais avec plus de génie dramatique, si je peux m'exprimer ainsi. (A part.) Voilà qui est fait.

MADEMOISELLE DUPONT.

Oui. (A part.) Il me plaît, à moi, ce jeune homme-là.

ARTHUR.

Pour moi, je le répète, vous devriez être aux Français depuis longtemps. Je le disais l'autre jour à Butenblanc.

MADEMOISELLE DUPONT.

Laissez donc Butenblanc, est-ce qu'il sait ce qu'il écrit, seulement? C'est un farceur. Est-ce que les journalistes connaissent quelque chose à notre talent?

ARTHUR, poursuivant son idée.

Avant peu, allez, vous y serez, et sociétaire encore.. sociétaire...

MADEMOISELLE DUPONT.

Ah! si l'on avançait selon ses mérites...

ARTHUR, avec hauteur.

Quand je vois la critique accorder tous ses lauriers à Sarah Bernhardt, à Pasca...

MADEMOISELLE DUPONT, de même.

A Pierson...

ARTHUR, de même.

A Marie Laurent...

MADEMOISELLE DUPONT, riant.

A mademoiselle Bartet! Et à madame Judic! Moi ça me fait rire.

ARTHUR, riant, laisse tomber son manuscrit.

C'est simplement comique!... Oh! mon manuscrit.

MADEMOISELLE DUPONT, le ramassant en riant.

Tiens! il est à mes pieds.

ARTHUR, voulant le reprendre, sans effort cependant.

Cruelle! Comme on disait au grand siècle, vous l'avez si bien évincé! Vous auriez pourtant donné du caractère à ce rôle-là. — Tenez...

MADEMOISELLE DUPONT. Elle l'ouvre.

Oui, je sais, il y a ce passage de la lettre... C'est bien écrit, tout cela. Vous avez du talent.

ARTHUR, montrant du doigt.

Ici. Comme vous seriez belle, là, en dégrafant le dolman de l'Invalide, pour montrer au général la cicatrice de Balaklava. Et remarquez que la note rieuse, que vous possédez à un si haut degré, y est aussi. La scène quatrième serait un chef-d'œuvre de gaieté, dite par vous.

MADEMOISELLE DUPONT.

Vous avez une nature dans le genre de la mienne, vous. Je trouve que le rôle de l'officier est trop développé.

ARTHUR, à part.

L'encensoir est cassé sur le nez de l'artiste. (A mademoiselle Dupont.) Le rôle de l'officier? Je le coupe!

MADEMOISELLE DUPONT.

Voilà déjà une concession. Je vais me laisesr fléchir, mais mon rôle, à moi, commence trop tard.

ARTHUR, même jeu.

Je le coupe! (Se reprenant.) Sapristi! Je le rallonge. Je vous mets une tirade à la première scène. Comment, vous qui avez la carrière de Rachel devant vous (ça prend, Butenblanc,) vous refuseriez un rôle écrit spécialement pour vous! (A part.) Menteur!

MADEMOISELLE DUPONT.

Pour moi! Vous l'avez écrit spécialement pour moi?

ARTHUR.

Mais certainement. Est-ce une autre que la Princesse

Georges, que la dramatique comtesse de Lausanne et l'amusante héroïne du *Bourgeois philosophe* que j'aurais visée dans le *Pont des Saints-Pères*.

MADEMOISELLE DUPONT, fièrement.

On va me faire des rôles maintenant!

ARTHUR.

Mais oui. Ah! il faudrait un Molière ou un Corneille pour bien appliquer à votre nature un caractère profondément étudié, quelque chose de grand, de nerveux, comme votre admirable tempérament, quelque chose...

MADEMOISELLE DUPONT.

De large, de sonore. Je serais bien dans *Patrie*, tenez, et je vous jouerais ça autrement que Fargueil!

ARTHUR.

Et dire qu'avec un mot tombé de vos lèvres, le père Barbarin qui est beaucoup votre... ami...

MADEMOISELLE DUPONT.

Chut...

ARTHUR, câlin.

... Recevrait le petit manuscrit en un acte de ce pauvre petit du Hourdel. (Avec emphase.) Je grandis! j'arrive! je suis arrivé! et qui me protége? La grande artiste, Marie Dupont! C'est pourtant ainsi qu'une femme éprise de son art, incomparable, comme vous, fait avancer la littérature de son siècle! (A part.) C'est fini, elle n'y tient pas. O modestie humaine!

MADEMOISELLE DUPONT.

Vous devenez flatteur.

ARTHUR.

Mais non. Je continue à rester dans la vérité.

MADEMOISELLE DUPONT, à part.

C'est vrai.

ARTHUR.

Oui, c'est vrai! Voyez, je ne vous dis pas : vous êtes belle, et pourtant...

MADEMOISELLE DUPONT, à part.

Il est très gentil. Voilà un garçon qui comprend mon genre de talent, au moins!

ARTHUR.

Mais je bavarde. Je vais prendre congé de vous.

MADEMOISELLE DUPONT, retenant le manuscrit.

Partez, soit, mais laissez-moi ceci. Je vais le donner à Barbarin ce soir-même... Revenez me voir, nous causerons souvent ainsi. Vous le voyez, j'aime tant à parler du talent des autres.

ARTHUR, à part.

Je crois bien. (Haut.) Il le recevra?

MADEMOISELLE DUPONT.

Barbarin! Mais il est reçu!.. Venez demain à trois heures, je vous en confirmerai la nouvelle, jeune poëte, et nous fixerons le jour de la première.

ARTHUR.

Oh! que vous êtes bonne! Mais votre bonté n'égale pas votre talent.

MADEMOISELLE DUPONT, lui donnant sa main à baiser.

Demain, à trois heures... Et vous viendrez à mes petites soirées. On fait de la musique, vous verrez... Au revoir!

Elle sort.

ARTHUR.

Au revoir! (Seul.) Butenblanc, tu es un génie! (Au public.) S'il est dans l'auditoire un jeune auteur qui veuille se faire jouer, ce n'est pas plus malin que ça. Je lui livre le truc, avec la manière de s'en servir. Pour moi je n'en veux pas

d'autres désormais... Le manuscrit chez le concierge, merci. C'est trop bête!... (Il va pour sortir, puis se ravise.) Ah! j'oubliais : mon marchand d'encens est un homme charmant. Il demeure, 15, rue des Lombards.

FIN DU MANUSCRIT

LE

JEUNE HOMME BLÊME

MONOLOGUE

PAR

M. PIROUETTE

PERSONNAGE

LE JEUNE HOMME BLÊME.... M. COQUELIN-CADET.

LE

JEUNE HOMME BLÊME

A mon ami G. Worms.

(D'un air fort triste.)

Savez-vous pourquoi je suis blême? Parce que je ne suis qu'un Dumolard. Un Dumolard à rebours... au lieu de tuer les bonnes ce sont les bonnes qui me tuent!... Je ne peux pas voir une bonne (elle est mauvaise!) sans en devenir fou d'amour. J'ai fait d'excellentes études, je ne joue pas de piano, j'avais essayé le flageolet sans succès, les triomphes mondains m'attendaient, et mon cœur ne s'est ouvert qu'à la bonne. J'adore les bonnes, toutes les bonnes! Plus de carrière possible, plus de goût à rien, les téléphones me laissent froid. Je n'ai plus de cœur, j'ai une cuisine sous la mamelle gauche : il ne peut y entrer que des bonnes!!

Elisa fut mon premier amour. J'avais seize ans, je lui fis une déclaration en latin de cuisine pour mieux lui plaire; elle fut tellement saisie qu'elle trempa ses doigts dans les épinards, et m'en barbouilla la figure. J'emportai sur ma charmante physionomie de lycéen un tableau d'impressionniste! Je conservai les épinards dans une boîte en écaille, j'ai encore les chers épinards! Je suis bête, n'est-ce pas ? Oui : mais une force invincible m'entraîne, je porte peut-être la

peine d'un crime commis par un ancêtre, il y a de ces châtiments-là dans les familles : ne pouvoir aimer que des bonnes !

Puis ce fut le tour de l'immense Rosalie, au long cou, rappelant celui des girafes : j'aimais sa taille gigantesque qui l'obligeait à se baisser pour se tenir dans notre appartement un peu bas de plafond. Elle y contracta un torticolis, et s'en alla : à partir de ce jour je passai toutes mes matinées au jardin d'acclimatation devant les girafes qui me rappelaient ma chère Rosalie. Suis-je bête, hein?... Ne répondez pas, je souffre assez ! Et je suis inguérissable. J'ai essayé d'aimer autre chose : une provinciale, une dentiste, impossible. On me proposerait la reine Hononolu, je refuserais, je lui dirais : « *Ho! non, Lulu* ! »

Voici comment Léocadie prit mon âme. En revenant du marché, il pleuvait, elle portait deux gros lapins ; je lui offris un parapluie pour abriter ses gros lapins, elle accepta, je pus la conduire jusqu'à sa porte ; là, je l'embrassai rapidement et je reçus un coup de lapin dans le dos !!... Ma vie est complétement empoisonnée ! La nuit même des bataillons de bonnes me poursuivent. Elles m'escaladent, ces Erynnies en bonnet, en me faisant d'immenses pieds de nez ! Oh ! que je souffre ! Mes jours se passent dans les squares, aux halles centrales. J'ai failli me faire garçon épicier ou boucher pour servir mes chers tabliers ! J'ai porté, pendant huit mois, sur mon cœur un vieux bas de laine appartenant à Euphémie !... Mais c'est Victoire qui fut ma plus grande passion. Elle avait tous les caprices. Un jour, en revenant de l'Exposition, après avoir vu les animaux dorés du Trocadéro, elle voulut un petit éléphant. Je lui en achetai un. Ce petit éléphant allait, venait, dans l'appartement, il courait à la cuisine consulter les sauces avec sa trompe, il jouait de l'accordéon quand nous recevions du monde : il était bien aimable ! Par malheur, Victoire le prêta au concierge ; ce dernier, en croyant tirer le cordon, tira si fort le petit éléphant par la queue, qu'il la lui cassa : le petit éléphant en mourut. Victoire s'en

alla en me maudissant! Que vous dirai-je? je suis descendu jusqu'au dernier degré de la société des bonnes. J'ai adoré une fille de ferme, je la regardais traire le lait dans l'étable. Elle trayait! elle trayait! C'était divin comme elle trayait! Une princesse n'aurait pu traire comme elle! Pour mieux la contempler je montais à cheval sur la vache, j'ai passé un été ravissant, ainsi monté sur cette humble vache à voir travailler la paysanne.

Cette vie étant impossible, il fallait en finir. Voilà ce que j'ai fait, il y a trois semaines, j'ai lâché ma famille, je me suis fait confectionner un costume, j'ai été à un bureau de placement (il tire un bonnet de linge qu'il met sur sa tête.) et *je suis bonne* maintenant à Paris!! Je resterai *bonne* éternellement; mes vœux sont prononcés : je m'appelle Emerance!!!

Il sort avec son bonnet sur l'oreille.

FIN DU JEUNE HOMME BLÊME

LE

CHAPEAU BLEU

COMÉDIE

PAR

M. LÉON DUVAUCHEL

PERSONNAGES

HENRI. (26 ans.)
LUCIE. (24 ans.)

LE CHAPEAU BLEU

A Paris. — Intérieur d'artiste : chambre simplement meublée ; au fond, une porte donnant sur un couloir ; des livres épars sur des rayons ; quelques gravures et dessins encadrés ; à gauche, une fenêtre d'où l'on aperçoit la cime des arbres d'un jardin public ; près de cette fenêtre, une table ; premier plan, à droite, une cheminée avec glace, pendule, et vases garnis de giroflées et de violettes.

SCÈNE I

LUCIE, assise à gauche, devant la table, est occupée à garnir de rubans bleus un chapeau qu'elle tient à la main ; de temps en temps elle s'interrompt pour regarder son ouvrage.

Encor deux points à faire et voilà le chapeau
Terminé. — Du printemps j'arbore le drapeau!
Le travail fait les frais de ma coquetterie!
Hier, après avoir rendu ma lingerie,
Ma bourse résonnant d'un doux bruit argentin,
J'ai fait de la dépense. Et puis de grand matin,
A cinq heures, avant l'aube, vite à l'ouvrage
Je me suis mise, active et pleine de courage.
Et tout cela pour lui! — Vraiment, c'est un plaisir
De vouloir me parer au gré de son désir!

Les riches, à coup sûr, ignorent les délices
Qu'on goûte à contenter soi-même ses caprices.
Chapeau couleur du ciel, chef-d'œuvre de mes doigts,
Dis-lui bien la beauté, l'attrait que tu me dois...
Cet hiver, subissant les longues quarantaines,
Nous projetions déjà mille courses lointaines;
Aussi, quand la première hirondelle à nos yeux
Apparut sur le toit, il s'écria, joyeux :
« Les lilas vont fleurir! — Voici la messagère
« D'avril! — Vive l'amour! Fais-toi belle, ma chère. »

Elle va essayer le chapeau devant la glace; puis revient vers la table.

Mais enfin, quel projet avait-il pour partir
Quand mon amour osait à peine y consentir?
Quelque bonnes raisons que je me sois données,
Je fus triste, en effet, durant ces deux journées.
Si j'étais soupçonneuse... oh! je ne le suis pas!...
— Son ami Paul, c'est un marquis de Carabas :
L'heureux musicien! il est propriétaire
D'une villa, d'un parc, du côté de Nanterre...
Henri pouvait fort bien, cependant, décliner
L'honneur de prendre part à ce fameux dîner
De Bougival... Mais non, je suis une égoïste :
Je dois songer d'abord à ses travaux d'artiste;
Il fallait qu'il revît son collaborateur :
Un livret d'opéra veut un compositeur.

Elle prend, dans le tiroir de la table, une lettre sur laquelle elle jette les yeux et qu'elle remet, pensive, à côté d'elle, parmi ses chiffons.

Et dire que l'on veut pourtant que je le quitte!
Moi, quitter mon poëte! Oh! je ne suis pas quitte :
Je lui dois mon bonheur. Ai-je le cœur si bas
Pour craindre... Pauvre mère! Elle ne comprend pas.

Elle se lève, et parcourt la chambre de long en large.

Non, non, je resterai, car je m'y suis contrainte;
Dût l'avenir, rêvé plein de volupté sainte,
D'un sort immérité m'accabler à jamais,
Moi qui me suis donnée à l'homme que j'aimais...

Mais veut-il aujourd'hui me laisser prisonnière?
Et ferait-il sans moi l'école buissonnière?

Allant vers la pendule.

Neuf heures!

Bruit au dehors.

Le voici. — Son pas est plus léger,
Ce n'est pas lui.

On frappe.

Qui donc? Sans doute un étranger
Qui se trompe.

Elle va vers la porte, l'ouvre; entre Henri.

SCÈNE II

HENRI, LUCIE.

Henri passe devant elle sans dire un mot, comme préoccupé, se dirigeant vers la gauche.

LUCIE, enjouée.

C'est toi! — L'idée originale
De t'annoncer!... Crois-tu l'heure si matinale?
D'habitude, chez nous vous entrez sans frapper,
Monsieur... Probablement c'était pour m'attraper.

HENRI.

Justement.

Il va poser sur la table des rouleaux de papier. — Elle, le devinant, court jeter dans le tiroir, avec des débris de rubans, la lettre qu'elle avait laissée en vue.

LUCIE, surprise.

Ah!

HENRI.

Quoi donc?

A part, pendant ce mouvement.

Tiens! un billet. Je flaire
Là-dessous quelque sotte intrigue épistolaire;
Paul a raison, peut-être, et nous verrons...

LUCIE, indifférence simulée.

Oh! rien!...

HENRI, à part.

Quel air embarrassé, quel singulier maintien!

LUCIE.

Alors, tu ne dis pas bonjour. — Et l'embrassade?...
Vous l'oubliez?...

Il va froidement la baiser sur le front.

Ami, ton baiser est maussade.
Qu'as-tu donc ce matin?

HENRI.

Moi? rien. Que puis-je avoir,
A ton avis? — Je suis heureux de te revoir,
Fraîche comme une rose, après deux jours d'absence.

LUCIE, caressante.

Presque trois, compte bien, chéri. Quelle licence
Tu t'es permise!!

HENRI.

Oui, j'ai dû rester plus longtemps
Que je ne supposais. Des motifs importants...

A part.

Ah! si je peux saisir sans qu'elle le soupçonne
Ce billet qui m'intrigue...

Haut.

Il n'est venu personne
Me demander, hier?

LUCIE.

Pas même le portier.
En montant me conter les cancans du quartier
Il m'aurait divertie. — A propos, cher poëte,
Songe qu'il est fort tard, et qu'aujourd'hui c'est fête;
Ouvre tes yeux bien grands et fais provision
De style noble et de points d'exclamation :

Elle se coiffe.

Admire mon chef-d'œuvre inédit, et devine
Tout ce que m'a coûté cette chose divine.
— Que tu vas être fier de m'avoir au côté!

Elle se tourne vers lui, de face.

Rendez-moi les honneurs qu'on doit à la beauté.

Voyant qu'il reste indifférent.

Quoi! tu n'es pas séduit, inondé de lyrisme.
C'est l'éblouissement qui cause ton mutisme :
Tu songes, je parie, à m'écrire un sonnet!

HENRI.

Je t'aime presqu'autant en modeste bonnet.

LUCIE.

On ne peut décemment sortir un jour de Pâques
En pauvresse, chantant « Fanchon » ou « Pauvre Jacques; »
Aussi fait-on des frais pour plaire.

HENRI.

Moi, je suis
Facile à contenter : la mode que tu suis
Me plaît toujours.

LUCIE.

Vraiment! Cependant ta coutume
Etant de t'occuper un peu de mon costume,
De me donner ton goût...

HENRI.

Oui, j'aime assez te voir

Ce tout petit chapeau garni d'un voile noir,
Qui te donne un peu l'air espagnol...

LUCIE.

Quel scandale!
Une espagnole blonde, — et la couleur locale!

HENRI.

Voyons, tu ris de tout.

LUCIE.

Toi, tu ne ris de rien.
Enfin, c'est entendu, mon chapeau n'est pas bien.
Du moins, il te déplaît : il manque son entrée
Et ne recueille pas la gloire désirée.
Je ne le garde pas.

HENRI.

Je ne dis pas cela.
Mais à quoi bon encor ces colifichets-là.
Maintenant c'est chez toi comme une frénésie
De vouloir contenter, sans but, ta fantaisie,
Ton caprice bizarre et frivole à l'excès :
On dirait...

LUCIE, l'interrompant.

Que tu vas me faire mon procès.
Quel ton de loup-garou! — N'est-ce qu'un badinage,
Ou mon chapeau va-t-il brouiller notre ménage?
Maudit soit-il! — Tu sais, j'avais cru seulement,
Je m'imaginais... Mais un brusque changement
S'est fait dans ton esprit; — j'en ignore la cause.
J'étais folle! — Peut-être aimes-tu mieux le rose,
Mais le bleu te plaisait beaucoup le mois dernier.

HENRI.

Je ne t'ai jamais dit...

LUCIE.

Menteur! oser nier
La chose sans rougir!

HENRI.

Ta jupe, ton corsage,
Certes, sont ravissants; ton cher petit visage
Est divin, encadré d'azur! — Un fait acquis
C'est que tu sais te mettre avec un goût exquis.
Quel est ton conseiller?

LUCIE.

C'est notre amour lui-même.
L'amour est un sorcier, son pouvoir est suprême.

HENRI, ironie froide.

Prodigieux, ma foi!

LUCIE.

Cesse de raisonner
Sur ce ton; car vraiment j'ai lieu de m'étonner.
Tu n'es pas très-galant pour moi. Dois-je en conclure
Qu'un événement triste a changé ton allure?
Parti tout glorieux, tu reviens sans ardeur...
Que s'est-il donc passé? Qui t'a rendu boudeur?

HENRI.

Une scène imprévue, étrange, épouvantable :
J'arrive à Bougival à l'heure où l'on s'attable;
Au lieu de joie, un deuil. — Paul était tout en pleurs.
Il se jette à mon cou, me conte ses malheurs :
Sa maîtresse, — tu sais, la célèbre chanteuse
De talent très-réel, mais de beauté... douteuse,
De laquelle il est fou, qui, dans notre opéra,
Devait tenir le grand rôle de *Fœdora*, —
Eh bien, elle le trompe, et partout le diffame
Auprès de ses amis...

LUCIE.

Oh! la méchante femme!
— Car lui, l'excellent cœur, jamais ne l'affligea. —
Mais quel est son rival?... Le connaît-il déjà?

HENRI, la regardant fixement.

Parbleu! C'est un banquier très-laid, qu'en son absence
La dame recevait en vieille connaissance...

A part.

J'avais cru la surprendre... Elle ne tremble point,
Cependant. — Peut-elle être effrontée à ce point?

Haut.

Et croirais-tu qu'il veut se battre avec cet homme?

LUCIE.

Il a raison.

HENRI.

Vraiment? — Belle raison, en somme.
En sera-t-il après moins malheureux qu'avant?
Puis, va-t-on disputer la femme qui se vend
A celui qui l'achète?

LUCIE.

Et ce fameux ouvrage,
Vous l'avez terminé?

HENRI.

Paul faillit, dans sa rage,
Jeter au feu, — j'en ai rêvé toute la nuit! —
Partition, livret, et tout ce qui s'ensuit.
Nous sommes restés seuls et j'ai dû tout entendre.
Ce n'est pas gai. — Pourtant il aurait dû s'attendre
A cela. — N'est-ce pas pour la femme un bonheur
Que de s'abandonner au démon suborneur;
Ce qui brille le plus nous ravit sa tendresse
Et son amour fait fi de notre humble détresse.

LUCIE.

Quoi! tu peuples le monde, ingrat malencontreux,
De maîtresses sans cœur et d'amants malheureux!
Et, pour justifier ta vaine théorie,
Tu nous ranges tous deux dans la catégorie.
Selon les lieux communs sur l'amour débités
Toujours l'homme subit nos infidélités.
Mais c'est tuer l'amour... mais c'est se montrer lâche,
Malgré tout votre orgueil...

HENRI, ironiquement.

Tiens! voilà qu'on se fâche.

LUCIE.

Je ne me fâche pas; je m'exalte à bon droit.
Comment aurais-je pu t'entendre de sang-froid
Emettre un doute, alors qu'une affection douce
Dans la simplicité nous berce sans secousse...
Pour te tromper, Henri, quel talent il faudrait!
Si j'essayais un jour...

HENRI, brusquement.

Qui t'en empêcherait?
Nul serment ne te tient. Quand on est libre et belle,
Les hasards non cherchés viennent en ribambelle.
Sais-je ce que tu fais après que j'ai quitté
La maison? — Je n'ai pas le don d'ubiquité.
Je ne suis pas non plus un amant magnifique
Possédant du sorcier la baguette magique;
Et dans le tourbillon des plaisirs dévorants
Je fais triste figure...

LUCIE, l'interrompant vivement.

Arrête, je comprends!
A la bonne heure, au moins, tu n'épargnes personne.
Je te laissais parler... Mais puisqu'on me soupçonne,
Je m'indigne, à la fin. Je veux savoir pourquoi

Tu me traites ainsi. Dis vite, réponds-moi.
Mais non... J'ai deviné jusqu'au bout ta pensée,
Je sais ce que cachait ta phrase commencée.
A la foi du serment n'osant pas te fier,
Pourquoi ne pas descendre à me faire épier?
Tu le pouvais, c'était ton droit. N'es-tu pas maître
De me chasser d'ici, de ne me plus connaître,
Et d'aller proclamer demain dans tout Paris
Q'en un piége odieux, imprévu, je t'ai pris?
Pour t'épargner l'ennui de me jeter l'injure,
Je ne la sens pas moins cruelle, je te jure!
Fallait-il ces détours pour me porter ce coup?

Sur un geste que fait Henri pour parler. — Il est assis, elle, debout, devant lui.

Non, tais-toi, mon ami, tu m'en as dit beaucoup.
Pour la première fois, par toi-même choquée,
Je vois la jalousie infamante évoquée
Sur ce vague motif d'un lambeau de velours.
Pourtant tu sais qu'il faut que nous plaisions toujours!
Quoi! me comparer presque à la femme galante
Dont chacun peut payer la faveur insolente!...
Dis, n'est-ce pas horrible? — Ah! oui, malheur à nous
Qui faisons pour l'aimé nos rêves les plus doux...
Par quel nouvel objet est-elle accaparée
Cette part de ton cœur que tu m'as retirée?

HENRI, il se lève.

Tu prends mal à propos de grands airs triomphants.
Est-ce un jeu de ta part?... ou si tu te défends?
Certes, c'est bien ainsi qu'une femme s'arrange,
Accusant à son tour pour nous donner le change,
Et ne laissant jamais un affront à moitié.

LUCIE, indignation croissante.

Ah! c'en est trop, Henri; vrai! tu me fais pitié.
J'oubliai tout pour toi : position, famille;
Je fus la sœur coupable et la mauvaise fille!

Je n'ai rien écouté. — Du jour où je te vis,
La route que tes vœux prenaient, je la suivis.
Que m'importait qu'après un monde à la voix haute
A ma félicité donnât le nom de faute :
J'en avais estimé la morale à son prix,
— J'avais des souvenirs pour braver son mépris. —
Aussi je n'ai pas cru que je lui dusse compte
De rien qui regardât mon honneur ou ma honte.
— Quand nous avons senti le cruel dénûment
Sur nos bras enlacés s'appuyer lourdement,
J'ai travaillé. — Tu sais quelle ardeur inquiète
Me faisait épargner jusqu'à la moindre miette
Du pain quotidien, non sans peine gagné;
J'ai souri, j'ai chanté quand il nous fut donné.
— Je peux bien me vanter enfin à ma manière. —
Quand je pus être un peu coquette j'étais fière,
Car, avant de songer à ces colifichets,
A ces frivolités, souvent je te trichais;
Dérobant au repos les heures méritées,
J'ai veillé plus de nuits que tu n'en as comptées.
Pour toi j'ai froidement appris à calculer!
Mes doigts, grâce au prestige habile à consoler,
Faisant double travail touchaient double salaire.
Alors à mes souhaits un ange tutélaire
Répondait... Je n'ai plus cette abnégation,
Cette force... Aujourd'hui s'en va l'illusion...
Je reprendrai ma place au rang des étrangères,
Dans le monde inconnu pour toi...

Elle va vers e fond.

HENRI.

Tu t'exagères
Mes discours; je n'ai dû pourtant rien avancer
Qui, si j'ai jugé mal, ait lieu de te froisser.

LUCIE.

Non, certes, j'aurais tort de trouver singulières

Tes déclamations, tes façons cavalières.
Tu veux rompre..... Au surplus, après ton jugement,
A quoi bon irais-tu t'exprimer plus crûment?

HENRI.

Avoue enfin qu'au train dont partout vont les choses,
On peut avoir raison en de semblables causes;
Les exemples nombreux...

LUCIE.

Oui, Henri, la raison
Nous dit de couper court à notre liaison.
Ce lien-là n'est pas, du reste, indissoluble;
D'aucun titre fâcheux la loi ne nous affuble.
Puisque tu n'as pas craint de prendre les devants,
Mieux vaut se séparer que rester survivants,
Pour le tourment commun, au sentiment qui cesse.
Nous avons trop longtemps écouté la jeunesse;
Nous nous sommes trompés tous les deux, voilà tout!
Adieu, Henri!

Elle s'éloigne vivement vers la porte; lui, fait quelques pas pour la retenir.

HENRI.

Comment? Où vas-tu?

LUCIE.

N'importe où!

Elle ouvre la porte; sur le seuil:

Pour tout l'amour passé mon cœur te remercie.

HENRI, il veut la retenir; elle se dégage.

Viens!

LUCIE.

Non, tu m'as blessée au cœur... Adieu!

HENRI, la voyant fuir.

Lucie!!!

SCÈNE III

HENRI, seul.

Il se promène, agité, puis va regarder à la fenêtre.

Je ne prévoyais pas ce dénouement nouveau...
Le projet mûrit vite en son jeune cerveau...
Bah! sans doute elle avait sa décision prise,
Ayant, de longue main, préparé l'entreprise.
Du reste, ce départ n'a pas dû lui coûter:
Elle n'a pas daigné seulement m'écouter.
Mieux vaut rompre, en effet. — Pourvu qu'elle s'en mêle,
Quelle femme ne sait s'en tirer tout comme elle.
J'en ai connu plus d'une aux sourires moqueurs,
Aux mensonges fardés, fruits gâtés jusqu'aux cœurs,
Qu'un génie infernal, insultant notre envie,
Fait croître chaque jour à l'arbre de la vie
Sur la branche où nos mains, sans crainte, vont glaner.
Leur rôle sur la terre est de tout profaner,
D'opposer leurs dégoûts, leurs profondes sciences,
A la naïveté de nos chères croyances...
Il lui sied bien, vraiment, de sembler s'indigner
Et de fuir! — Ce moyen lui sert à s'épargner
Une explication timide, une querelle
Inévitable, avec la honte encor pour elle.
Elle avait rendez-vous chez un nouvel amant,
Et l'heure la pressait... Celui, probablement,
Que Paul a rencontré, demandant au concierge
S'il me savait absent.

Il semble chercher dans ses souvenirs.

Eh! mon ami Thiberge,
Ne serait-ce pas vous, par hasard? — Paul prétend
Que l'homme en question, qui se dépêchait tant

De grimper l'escalier, avait la barbe blonde,
Comme vous, avec l'air le plus vainqueur du monde.

Il va vers la table.

Du reste, le billet va me mettre au courant.

Il trouve le chapeau sur la table et le jette sur une chaise.

Tiens! voilà le sujet de notre différend.
Quel mauvais goût! quel luxe!... A propos, c'est un gage;
Elle le viendra prendre avec tout son bagage
Quand cela lui plaira, c'est mon moindre souci.

Il cherche la lettre.

Elle l'a mis dans le tiroir... Ah! m'y voici.

Il la prend, la retourne en tous sens, et se dispose à la lire.

Diable! il aime un peu trop les parfums, ce jeune homme.
Mais, du moins, il est bref... Voyons donc s'il se nomme.

Après avoir vu la signature.

Comment? — Oui, j'ai bien lu: « Ta mère, Anna Bertin. »
Mais... je suis un grand sot... Et j'y perds mon latin.

« Ma chère enfant,

» La lettre que j'ai reçue de toi, après la visite que t'a
» faite ton frère, m'annonce que tu persistes dans tes er-
» reurs. C'est ton cœur qui te perd, Lucie.

» Charles te l'a dit: un honnête homme de nos amis
» t'offre son nom et sa petite fortune. Il t'a toujours aimée
» comme sa propre fille et veut oublier tes torts si tu mani-
» festes un repentir sincère.

» Demain, jour de Pâques, viens à la maison, dans la
» matinée, tu l'y trouveras, et nous pourrons causer. Tu me
» sais aussi toute prête à pardonner. »

C'était son frère! — Ainsi la lettre est de sa mère!
Son infidélité n'était qu'une chimère...
Où donc Paul avait-il la tête, l'autre jour,
Pour me faire ce conte absurde? — Etait-ce un tour

De sa façon? — J'arrive, et je lui tends un piége,
Pour la prendre en défaut... sa bonté l'en protége!

Il replace la lettre dans le tiroir.

Remettons tout ici. Qu'elle ignore un moment
Que je sais le secret de son beau dévouement.

Il va pour s'asseoir sur la chaise où il a jeté le chapeau; il le saisit et le remet sur la table.

Ah! le mignon chapeau... qu'elle eût été jolie!...
Mais maintenant tout est perdu par ma folie.

Il s'assied

Pourtant je n'ai jamais été jaloux... jamais!
Pour combattre un fantôme, insensé, je m'armais.
Quel talisman vainqueur du mal, quelle voix brève
A commandé de fuir au spectre affreux du rêve?
Je m'interroge en vain. Jamais je n'ai senti
Les symptômes du mal; j'ai menti! j'ai menti!
Oui, mon cœur est brûlant, mais non pas de ces fièvres
Qui font briller les yeux, se contracter les lèvres :
C'est d'une émotion toute jeune, en sa fleur.
L'écho d'une douleur parlait dans ma douleur.
Si les femmes m'ont fait douter de l'amour même,
A ma foi de croyant arrachant un blasphème,
Elle avait rappelé sous ses yeux réjouis
L'essaim nombreux de mes plaisirs évanouis.
— Si d'autres ont déçu ma confiance douce
Dans l'intrigue vulgaire où le hasard nous pousse,
La joie était venue, avec mon idéal,
M'exiler pour toujours de ce monde banal.

Il se lève.

L'hallucination a cessé : tout s'explique.
Oui, je veux croire au bien; je ne suis pas sceptique...
Mais comment lui prouver, et lui dire assez haut?...
— Il faut que je la trouve à tout prix... Il le faut!!

Il va prendre son chapeau, dans le fond, et se dirige vers la porte.

SCÈNE IV

HENRI, LUCIE.

En ouvrant la porte, il aperçoit sa maîtresse appuyée au mur de la petite pièce d'entrée. — Il lui dit quelques mots précipitamment, puis l'amène sur le devant de la scène.

HENRI.

Quoi! te voilà... Comment? Tu n'étais pas sortie?
Que faisais-tu? — Bien loin je te croyais partie...
Je voulais te trouver, te parler à l'instant,
Et je courais... Tu vas savoir tout, j'en ai tant!
Ces perles de douleur que tes yeux ont versées,
Je les rachèterai par de bonnes pensées.
Vois-tu, je n'étais pas maître de moi, c'était
Un autre qui parlait quand ma voix t'insultait!
Tu lui pardonneras, — par tout ce qu'il endure
Pour sa punition. — C'est moi qui t'en conjure,
Moi, pour qui ton amour est le suprême bien,
Cher ange de bonté!

LUCIE.

Va, je m'en doutais bien!
Cependant, à mon sort forcément résignée,
Quand précipitamment je me fus éloignée,
C'est vrai, j'ai bien pleuré : cela me soulageait;
Avoue au moins, méchant, que j'en avais sujet
Et que j'aurais dû mieux me tenir ma promesse...
Les gens endimanchés qui sortaient de la messe
Me faisaient peur, avec leurs regards curieux,
Car tout me trahissait, ma démarche et mes yeux.
N'ayant pas essayé d'apaiser cet orage,

Je voulus le tenter : j'eus assez de courage,
Assez d'amour, pour croire au prochain repentir.

HENRI.

Il est profond, celui que j'ai dû ressentir.

LUCIE.

Puis, que fût devenu, sous ta main courroucée,
Mon joli chapeau neuf? — J'ai suivi ma pensée;
Je ne me trompais pas : je t'attendais, tu vois!

HENRI, montrant le chapeau.

Ce témoin convaincant vient d'élever la voix :
Oui, tu me fus toujours trop bonne, trop fidèle.

LUCIE.

C'est se plaindre que la mariée est trop belle.
M'aimeras-tu toujours? — Tu sais, c'est très-longtemps,
Toujours!

HENRI.

Et toi?

LUCIE.

Toujours!

HENRI.

O cieux bleus éclatants!
Vous recevrez nos vœux.

Il va vers la fenêtre, l'ouvre et montre de la main les arbres.

Vois-tu les belles choses
Dans le jardin, là-bas, et les apothéoses
Qu'on prépare au doux mai? Dans les grands marronniers
Entends-tu la chanson joyeuse des ramiers?
Les vieux murs sont parés de guimpes de verdure ;
Tout est splendeurs, parfums tièdes; le ciel s'azure.

Les oiseaux, les amants s'en vont à travers bois.
Partons.

LUCIE.

Est-ce à Meudon, Saint-Germain, ou Sannois?

HENRI.

Où tu voudras.

LUCIE.

Elle va pour se coiffer, et montre son chapeau à Henri, qui le lui met sur la tête.

Eh bien! qu'en dis-tu, tout de même?
N'ai-je pas du talent?

HENRI.

Mais c'est... tout un poëme!
Je décerne le prix à l'instant au vainqueur.

Il l'embrasse.

LUCIE.

Voulez-vous bien finir, avec votre air moqueur!

HENRI.

Voyons! sommes-nous prêts?

LUCIE.

J'y suis. — Ah! ma voilette!

Elle va vers la table, ayant cherché ce prétexte, tandis que lui, au fond, s'impatiente. — Elle prend, dans le tiroir, la lettre qu'elle met, froissée, dans sa poche. — Elle est vue seulement du public. — Puis, revenant auprès de la cheminée :

Tiens! voilà ton dernier bouquet de violette;
Il sent très-bon encore...

Elle le met à son corsage.

En route pour Meudon!
Nous prendrons le bateau?

HENRI, frappant légèrement du pied et lui saisissant la taille.

Mais dépêche-toi donc!

Rideau.

— 1873. —

FIN DU CHAPEAU BLEU.

L'HOMME RAISONNABLE

MONOLOGUE

PAR

M. CHARLES CROS

PERSONNAGE

L'HOMME RAISONNABLE..... M. COQUELIN CADET.

L'HOMME RAISONNABLE

Il entre avec une lettre à la main.

Qu'est-ce que c'est que ça? Une lettre de ma femme. Pourquoi m'écrit-elle? Je l'ai vue ce matin. Encore une idée de femme; de l'exagération en tout; je n'aime pas l'exagération.

Il met la lettre dans sa poche.

Il ne s'agit pas de cela; je venais pour vous raconter une aventure, non, une histoire, non, ce n'est pas même une histoire, car il ne m'arrive jamais d'histoires! Une chose qui m'est arrivée pas plus tard qu'aujourd'hui. — Ce matin, je me suis levé joyeux, joyeux sans l'être, mais enfin je me sentais à mon aise. Je ne suis pas comme ces gens qui rient hi! hi! hi! sans savoir pourquoi, ni qui pleurent heu! heu! heu! sans savoir pourquoi non plus. Non, je suis sérieux, — pas sérieux — mais raisonnable, oui, c'est ça... raisonnable. Ce n'est pas que je sois vieux. Je suis même plus jeune que je ne le parais, sans être jeune! Vous savez, la jeunesse, ça croit pouvoir tout faire, ça trouve tout beau : « Oh! le printemps! Oh! les fleurs! » Pgt! * non, n'exagérons rien. Le printemps... c'est la fin de l'hiver, ou le commencement de l'été, enfin... c'est le printemps. Je ne suis pas non plus

* *Pgt!* est un petit claquement des lèvres et de la langue sur les dents, qui exprime la suprême sagesse.

comme les personnes âgées qui n'aimeront pas ceci, qui n'aiment pas ça, qui disent : (Air indifférent.) Le printemps! les fleurs! — Eh bien! les fleurs, c'est sur les plantes, ça pousse après les feuilles, ou avant, sur les pommiers! Pgt! n'exagérons pas! Ça a une valeur, les fleurs : les quatre fleurs, la bourrache!...! — Non, je m'interromps dans mon affaire, il faut vous dire que j'avais acheté un chapeau à coiffe électrique. — Ce n'est pas que je croie aux inventions, mais enfin je l'ai trouvé ce chapeau-là, je l'ai payé un prix... raisonnable. Du reste il était très... non, il était rais... non, il était convenable! Alors, ce matin, je sors très... non, bien portant, il faisait un temps superbe... non, un beau temps. Je me dis : je vais acheter un journal. Ce n'est pas que je sois passionné pour la politique, parce que vous avez des gens qui vous disent : « En politique il n'y a que ça, il faut absolument ceci, absolument cela!.. » Eh bien, non! Ce n'est pas que je sois comme les autres, vous savez les gens du parti opposé? qui vous disent : Il ne faut pas ci; il ne faut pas ça... Pgt!... n'exagérons rien! En politique, voyez-vous, il faut savoir... Pgt! enfin... il ne faut pas croire que tout comme ça va être bien ou mal, parce qu'on aura dit ceci ou ça... Enfin vous me comprenez.

J'achète donc mon journal, je le déplie, il faisait un grand vent... non, il faisait du vent. Je replie mon journal parce que, vous savez, que je le lise ou que je ne le lise pas, c'est la même chose. Les journalistes disent tantôt blanc, tantôt noir. Pourquoi tout serait-il blanc? Je n'en crois rien. Pourquoi tout serait-il noir? Crois pas non plus. — Alors il faisait du vent et le vent poussait mon chapeau : je l'enfonce sur mes oreilles (mon chapeau). Je sais que ce n'est pas beau, sans être laid; parce qu'on a encore des idées à part sur ce qui est beau et sur ce qui est laid; quand on a son chapeau comme ça, sur les oreilles, ça n'est pas beau, ce n'est pas l'Apollon : c'est commode; or, ce qui est commode n'est pas laid, je sais bien qu'en sculpture... Oh! mais

si vous écoutez les artistes!... Tenez, j'ai connu un musicien : toute la musique qui n'était pas comme la sienne il n'en voulait pas, il disait que c'était mauvais! Mais ne parlons pas musique, nous en aurions pour toute la soirée à discuter.

Alors je marchais et mon journal n'était pas tout à fait replié. Vous savez à cause du vent... pas un grand vent, mais du vent. J'étais au commencement du pont (je ne me rappelle plus le pont). J'aperçois une petite femme, vous dire qu'elle était jolie... Pgt! non, n'exagérons pas, enfin elle tenait sa robe comme ça (Geste.) elle était... (Oui.) non! elle n'était pas (Oui)... enfin vous me comprenez. Je ne suis pas comme ces gens qui vous disent : les femmes, les femmes! ils en ont plein la bouche! Je ne suis pas non plus comme ceux qui se frisent la moustache, et qui disent: les femmes, les femmes! Je dis simplement: les femmes. — Je la trouvais très-bien cette petite femme. Je ne peux pas dire que j'en étais amoureux, parce qu'il y a des gens qui disent : Oh! l'amour! l'amour! et puis qui vont dire à des femmes : Je vous aime! je vous aime! Pgt! n'exagérons rien.

Alors je tenais mon journal d'une main, et de l'autre j'enfonçais mon chapeau toujours de plus en plus sur mes oreilles à cause du vent.

Je marchais, comme ça, près de la petite femme, vous me direz que ce n'était pas bien pour un homme marié! Oui! je suis marié, mais marié sans l'être. Oh! légitimement bien entendu. Non, j'aime ma femme. Pgt! n'exagérons rien. J'estime... non, j'affectionne ma femme. Et puis d'ailleurs, je ne suis pas de ceux qui disent : le mariage! le mariage! c'est un sacerdoce! Pgt! Il ne faut pas dire non plus: (Indifférent.) le mariage, le mariage!

C'est comme être jaloux, c'est de l'exagération. Ainsi ma femme a un cousin il s'appelle Oscar. C'est un garçon bien, non... enfin, c'est un homme comme un autre. Il y a du reste près d'un an que je le connais, sans le connaître.

On va rire, on va dire qu'il ne faut pas recevoir chez soi des cousins de sa femme. Je sais bien les histoires qu'on peut raconter.. Pgt! n'exagérons rien. Songez que ma femme est toujours nerveuse qu'elle exagère tout; depuis deux ans que je lui parle raison, elle me répond par des attaques de nerfs. Je ne veux pas renoncer au mariage. Je sais bien que le mariage sert à la famille. Ils ont tout dit quand ils ont dit la famille! Qu'est-ce que c'est que ça, la famille? C'est monsieur un tel, madame une telle et puis leurs enfants, quand ils ont des enfants. Ce n'est pas que je veuille dire du mal de la famille, ni de la propriété. La propriété, c'est avoir quelque chose, avoir quelque chose c'est posséder, et quand on possède on est propriétaire. Donc vous ne pouvez pas nier la propriété! Mais ne discutons pas, cela nous mènerait trop loin.

Alors donc je tenais mon journal et mon chapeau: voilà un coup de vent assez fort, non, n'exagérons rien, un coup de vent fort qui m'enlève le journal de la main gauche. Je le rattrape de la main droite, mais je lâche mon chapeau. La petite femme se met à marcher vite, je veux la suivre, le vent devient plus fort, il m'enlève mon chapeau; pour le rattraper, je lâche mon journal et je n'ai plus vu ni journal, ni chapeau, ni petite femme... Ah! si, en me penchant sur le pont, j'ai vu mon chapeau qui s'en allait comme ça (Geste ondulatoire.) dans la Seine... J'étais ennuyé, nu-tête sur le pont. Un gamin me crie : Oh là là!.. Il exagérait.

Un passant m'a dit que je retrouverais mon chapeau aux bureaux des filets de Saint-Cloud. Nous avons une administration admirable, non, une administration bonne. Je retrouverai mon chapeau. Il faut qu'avant de rentrer je passe à Saint-Cloud, vous savez, aux filets? (Il tire sa montre.) Il n'est pas tard, il n'est pas de bonne heure, c'est mon heure.

A propos, qu'est-ce que voulait donc me dire ma femme? Je parie que c'est encore des exagérations. (Il lit.) « La vie est impossible avec vous, je pars avec Oscar. » (Stupeur.) Vous

voyez bien qu'elle exagère ! Eh bien, il y a des gens dans mon cas qui pousseraient des cris, qui diraient : Ma femme me... Moi, non, je cours... non, je vais la chercher. Je la retrouverai. Je lui parlerai raison. Que les femmes, que les hommes, que les choses, que la nature entière deviennent exagérés, je retrouverai mon chapeau, je retrouverai ma femme et je resterai raisonnable !

Il sort à pas comptés.

FIN DE L'HOMME RAISONNABLE

L'ACCORDEUR

PAR

Mlle NINA DE VILLARD

PERSONNAGE

L'ACCORDEUR..... M. COQUELIN-CADET.

L'ACCORDEUR

A Coquelin-Cadet.

L'ACCORDEUR, vêtu de noir, sans linge, s'assied au piano, l'ouvre et récite le monologue suivant, en le mêlant d'accords et de gammes.

Un homme s'est trouvé pour me prendre ma femme!
Etre paradoxal que la laideur enflamme,
Et que, pour ce haut fait, nos neveux chanteront :
Il m'a pris le sein plat où je posais mon front!..
Moi néanmoins, je cours chaque jour, humble artiste,
Consciencieusement remplir mon métier triste,

Faisant des notes sur le piano.

Do, mi, sol, do, ré, fa, la, ré mi, sol, si, mi.

C'est moi qui rends la vie au clavier endormi,
Qui de l'aube au couchant m'acharne sur l'ivoire,
Ressuscite les sons, soigne la touche noire
Et la blanche... Je suis plein d'un zèle grondeur;
Je suis celui qui viens pour le sol, l'accordeur!
— Oh! le drôle de mot, la bizarre ironie!
J'allais tous les matins rétablir l'harmonie
Des instruments faussés par des doigts imprudents;
Rentré je n'entendais que des cris discordants;
Ma femme remplissait les airs de sa voix aigre,
Alors que je trimais comme un malheureux nègre,

Pour, avec quelques sous gagnés péniblement
Rendre possible son hideux accoutrement.

Gamme.

Dans la salle en désordre où l'on a fait la fête,
Ramenant les bémols enrhumés à l'honnête
Diapason normal, on me voit arriver!
Et Dieu sait ce que mon métier me fait rêver!
O piano, témoin des nuits emparadisées,
Je te sens imprégné des mains cent fois baisées
Moi, l'obscur opprimé, morne et déshérité
Qui ne connus jamais luxe, amour, ni beauté.
O piano, confident de tant de gais mystères,
Je ne sais rien de toi que les labeurs austères!
Des beaux soirs je ne vois que les gris lendemains!

Trouvant des morceaux de musique sur le piano.

Tenez! voici là des morceaux à quatre mains —
A deux sexes plutôt. — Lui, mettant les pédales
Couvre d'un trémolo ses paroles fatales,
Tandis qu'elle, sous l'œil indulgent des parents,
Dissimule, avec des trilles incohérents,
Perd la tête, rougit, pâlit, tremble, se pâme,
Fait des yeux doux et joue avec toute son âme,
Et de son petit pied, très-amoureusement
A son voisin témoigne un tendre égarement.

Des valses de Métra! — Blondes valseuses frêles
Ont rasé le parquet de leur vol d'hirondelles...
Oh! ces tailles, ployant dans les bras des valseurs!

Ne chasserai-je pas ces rêves obsesseurs?

Oh! c'est que comparer ces mondaines orgies,
Où flamboyaient les yeux, les bijoux, les bougies,
A mes nuits... cette foule à mon isolement...

Il réfléchit.

Je suis moins malheureux, au fait, que son amant,
Car lui, le pauvre diable, au moins faut-il qu'il l'aime,
Qu'il contemple, matin et soir, sa face blême,
Qu'il ait de petits soins et de grandes ardeurs...,
Nous autres seuls, maris, pouvons être boudeurs.

Examinant les morceaux.

Des couplets cascadeurs, des refrains d'opérettes...

Furetant.

Près d'un londrès défunt des bouts de cigarettes.

Gammes.

Moi, je prends mon tabac dans un cornet sans chic,
Et je n'ai jamais vu ni Théo ni Judic.

Pause.

Hélas! je n'ai connu qu'une femme : la mienne,
Qui n'est pas belle, certe, il faut que j'en convienne,
Mais je l'avais choisie exprès ainsi; car j'ai,
Comme beaucoup de gens raisonnables, jugé
Qu'une épouse étant très-repoussante, est fidèle...
Je ne soupçonnais pas ce laideron modèle.

Gamme mineure, triste.

J'ai cru, moi, naïf, qu'elle, horrible affreusement,
Ne tenterait jamais le cœur de nul amant.

Autre gamme.

Eh bien! non, la laideur, pour les âmes mal nées
Ne fait point reculer les amours effrénées :
Elle est partie, un jour, toutes voiles dehors,
Emportant de chez moi, sans honte ni remords,
Mes faux-cols en papier, ma chaîne en chrysocale,
Mes deux rasoirs tout neufs, mes chemises percale,
Dévalisant de fond en comble la maison...
Tout! tout!! tout!!! jusqu'à mon pauvre diapason.

Elle a tout mis au clou, tout mis dans mon ménage
Pour subvenir aux frais de son petit voyage,
Et je suis obligé, maintenant, aux abois,
De remplacer l'ancien instrument par ma voix.

Il fait une note cassée et fausse.

Cette voix, à présent, comme elle est affaiblie!

Avec un soupir.

Ah! si du moins ma femme avait été jolie!

Il se remet au travail

Au fond je suis trop bête et j'ai mépris de moi
D'avoir, pour cette horreur absente, de l'émoi.

Il frappe à coups redoublés sur le piano.

C'est égal, je suis très-vexé... la scélérate!
Si jamais je te pince, il faut que je te batte!

Nouveaux coups.

Je sens grandir en moi tous les instincts mauvais :
J'ai trop longtemps bêlé comme un agneau : je vais
Déchirer désormais et rugir comme un fauve.

Coups violents.

Tiens! tiens!! tiens!!!

Très-froidement.

J'ai cassé le piano! Je me sauve.

FIN DE L'ACCORDEUR

UNE INNOCENTE

COMÉDIE

PAR

M. CHÉRI-MONTIGNY

PERSONNAGES

LE MARQUIS DE MORIEUX.

CHRISTINE, MARQUISE DE MORIEUX.

LA ROSINA, chanteuse aux Italiens.

La scène à Cabourg, dans la villa de M. d'Almersac.

UNE INNOCENTE

Un salon à Cabourg, large porte au fond. — Portes latérales au second plan; au premier plan à gauche, une fenêtre, devant la fenêtre une table. — Au-dessus un paravent; mobilier élégant.

SCÈNE I

ROSINA, à la cantonade. — Elle est en toilette de chemin de fer, et porte un petit sac de voyage qu'elle quitte, avec son chapeau, en entrant.

C'est bien, ne dérangez pas M. d'Almersac! du moment qu'il a donné des ordres pour faire apprêter ma chambre!... s'il a donné des ordres, c'est qu'il a reçu ma lettre, et s'il tire le sabre avec son cocher, c'est qu'il a suivi mes instructions!... (Grand bruit, au dehors, de meubles brisés. — Elle descend.) A preuve!... c'est mon Vésuve qui fait ses éruptions!... Ah!... ah!... ah!... Le vicomte prévoyait une provocation, et il apprend à se défendre!... (Autre bruit de porcelaines brisées.) Encore!... si les faïences sont antiques, ce pauvre Morieux fait là un dégât!... Ce pauvre Morieux... il a dû être furieux, lui qui n'est pas patient!... Passer sa nuit de noce enfermé à Cabourg, dans la villa d'Almersac!... Mais franchement, il méritait bien que je me venge un peu de lui. Comment va-t-il m'accueillir? Je suis curieuse de le voir...

Elle va ouvrir au marquis.

SCÈNE II

ROSINA, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, entre vivement.

C'est vous... et bien portante, grâce au ciel!... Oh! j'étais dans une inquiétude...

ROSINA.

Rassurez-vous, ma santé n'a jamais été meilleure

LE MARQUIS.

Ah!... ma pauvre amie, si vous saviez quelle nuit j'ai passée... Si vous saviez le tour infâme que m'a joué d'Almersac?...

ROSINA.

Mais, je...

LE MARQUIS.

Oh! laissez-moi vous conter ça. Vous savez, ou vous ne savez pas, que je me suis marié hier...

ROSINA.

Je le sais...

LE MARQUIS.

Je n'ai pas à entrer, à présent, dans les causes qui m'ont amené à rompre avec vous. Il m'a fallu des motifs bien puissants pour renoncer à ce bonheur qui durait depuis trois ans.

ROSINA.

J'en suis persuadée, mais voyons votre histoire!

LE MARQUIS.

J'y arrive. Je me suis donc marié hier, au château de

Maugiraux; après dîner j'ai enlevé ma femme, en chaise de poste, comme au bon vieux temps, et je l'ai amenée dans ma terre de Morieux, à quinze lieues d'ici.

ROSINA.

Voilà qui est déjà charmant!...

LE MARQUIS.

Oh! ne plaisantez pas!... vous allez voir que c'est devenu sérieux. La jeune marquise avait été conduite, par ses femmes, à la chambre nuptiale, et moi-même je me préparais...

ROSINA.

A être le plus heureux des hommes!...

LE MARQUIS.

Oh! à être le mari de ma femme, tout simplement!... quand on me remet une dépêche télégraphique. Une dépêche à onze heures du soir!

ROSINA.

C'est du roman!

LE MARQUIS.

C'est de l'histoire... malheureusement! Je déchire l'enveloppe, et je lis : (Il sort le télégramme de sa poche.) « Terrible accident... Rosina mourante chez moi... accourez ce soir... Demain serait trop tard. Signé : d'Almersac. »

ROSINA.

Qu'avez-vous pensé en recevant cette dépêche?

LE MARQUIS.

Je ne pensais toujours pas que d'Almersac fût capable d'une aussi mauvaise plaisanterie. J'ai cru que vous étiez réellement mourante, qu'en apprenant mon mariage vous aviez voulu vous tuer, et que d'Almersac vous avait recueillie blessée, et emmenée chez lui.

ROSINA.

Et vous vous êtes décidé à venir chez d'Almersac.

LE MARQUIS.

J'ai fait atteler immédiatement, et trois heures après j'arrivais ici.

ROSINA.

Il était deux heures du matin?

LE MARQUIS.

Oui, environ; tout dormait dans la maison. Je commence par secouer les portes, sans aucun effet! Enfin, j'aperçois une fenêtre dont on avait oublié de fermer un volet; j'enfonce deux carreaux, et je tombe dans le vestibule, où je trouve d'Almersac, demi nu, se frottant les yeux, et bâillant à se décrocher la mâchoire.

ROSINA.

Pauvre vicomte! il sortait de son lit.

LE MARQUIS.

Il me regardait sans rien dire... Je me figure que vous êtes morte, et qu'il n'ose pas me l'apprendre... Je le saisis au collet, et lui demande de vos nouvelles avec des sanglots plein la gorge! Et cet animal me répond en souriant, qu'il ne vous a pas vue depuis un mois. Quand j'entends ça, la fureur me prend tout à fait, je le renverse, je l'étrangle! Il appelle son monde... le valet de chambre et le cocher! une espèce d'hercule m'empoigne, me terrasse, et, malgré ma vive résistance, m'enferme dans cette chambre, d'où vous venez de me délivrer.

ROSINA.

Ainsi, mon pauvre ami, vous avez passé votre nuit de noce?...

LE MARQUIS.

Là, dans cette chambre... criant, jurant, appelant les

gendarmes, et brisant tous les meubles qui me tombaient sous la main! Mais, vous voilà!... Vous vous portez bien... c'est tout ce qu'il faut!... Maintenant je vous quitte, je n'ai pas une minute à moi.

ROSINA.

Qu'allez-vous faire?...

LE MARQUIS.

Avant de rentrer à Morieux, vous concevez qu'il faut que je coupe la gorge à ce polisson d'Almersac! Il s'en doute bien, du reste. Je l'ai entendu faire des armes toute la nuit, sans arrêter, depuis le moment où il m'a fait pousser dans cette maudite prison.

Fausse sortie.

ROSINA.

Laissez-le... laissez-le, vous dis-je. Il n'est pour rien dans tout cela... moi seule suis coupable.

LE MARQUIS.

C'est vous?... Vous qui m'avez fait enfermer?

ROSINA.

C'est moi.

LE MARQUIS.

Cette dépêche que j'ai reçue hier soir?

ROSINA.

C'est moi qui l'ai envoyée.

LE MARQUIS.

Et d'Almersac a consenti à...

ROSINA.

Oh! le pauvre garçon, ne l'accusez pas, il ignorait tout, même votre mariage. Je lui ai écrit hier une lettre où je lui disais : « Le marquis de Morieux court, à Paris, le plus grand

danger; il faut qu'il passe la nuit chez vous; il y va de son honneur, de sa vie. Peut-être il arrivera cette nuit? J'arriverai demain! »

LE MARQUIS.

Ainsi, c'est vous, et vous seule qui m'avez obligé à commettre cette lâcheté envers ma femme?

ROSINA.

Ah! vous voilà bien!... Les grands mots, les grandes phrases!

LE MARQUIS.

Vous vous étonnez de ma colère, après votre indigne conduite?

ROSINA.

Parlons donc un peu de la vôtre. (Elle le fait asseoir.) Vous vous faites aimer d'une femme, qui, pendant trois ans, vous est aussi fidèle que la plus fidèle épouse... Est-ce vrai?...

LE MARQUIS.

C'est vrai.

ROSINA.

Puis, un jour, devenu chef de famille, et pour redorer votre blason, vous abandonnez cette femme, et vous épousez mademoiselle Christine de Maugiraux, que vous n'aimez pas, qui ne vous aime pas, mais qui a un million et demi de dot... Est-ce vrai?...

LE MARQUIS, embarrassé.

Ce mariage était arrêté depuis longtemps.

ROSINA.

Pour l'autre, redoutant la scène *in extremis* de rigueur vous avez un trait de génie, vous prétextez un voyage... une mission scientifique, et vous pensez qu'elle sera votre dupe... Ah çà! vous me croyez donc bien bête?

LE MARQUIS.

Je voulais que je vous aimais autant que vous m'aimiez. J'ai manqué de courage au moment de nous séparer... je vous affirme que je n'avais plus la tête à moi!...

ROSINA.

Et vous vous étonnez que moi aussi j'aie perdu la tête, moi une fille sans naissance, sans éducation? Allez, allez, ma vengeance a été douce. Au lieu de vous fâcher, vous auriez dû rire, car elle est drôle votre aventure! Vous n'aimiez pas votre femme, je veux bien le croire, mais enfin, vous étiez fort en colère de passer une nuit de noce aussi... platonique, attendu par une femme aussi jolie!

LE MARQUIS.

Vous la connaissez donc?...

ROSINA.

Vous savez bien qu'un matin, à cheval, nous nous sommes croisés, avec elle, dans une allée du bois de Boulogne.

LE MARQUIS.

Oui; je vous ai même dit que c'était ma cousine, et je lui ai fait croire que vous étiez ma tante... une jeune tante!

ROSINA.

J'ai donc pu juger de sa beauté, et de ce que ma vengeance avait de piquant.

LE MARQUIS.

De piquant! mais, je ne pense pas plus à l'aimer qu'elle n'a jamais pensé à aimer personne!

ROSINA.

Cette pauvre petite, mais voyez-vous sa mine allongée et son embarras, quand sa mère est venue, ce matin, lui demander de ses nouvelles! (Le marquis fait un geste d'impatience.) Une aimable rougeur a dû colorer son frais visage...

LE MARQUIS.

Rosina!

ROSINA.

Oh! laissez-moi rire un peu! C'est qu'elle a dû être furieuse, et joliment étonnée, votre chaste épouse... d'être toujours votre chaste épouse.

LE MARQUIS.

Détrompez-vous! Christine n'a pas été aussi surprise que vous le supposez! Je gagerais qu'elle n'a jamais rêvé un mari plus... positif, que je ne l'ai été.

ROSINA.

Allons donc, vous la supposez assez naïve pour...

LE MARQUIS.

Oh! c'est une innocente comme on n'en fait plus. Nos familles avaient arrêté ce mariage, pour justifier des armes d'alliances. On l'a élevée tout exprès pour moi, dans un vieux château, depuis l'âge de sept ans, comme dans les contes de fées. Il y a six mois, on l'a tirée de prison, et on l'a amenée à Paris pour qu'elle vît un peu le monde.

ROSINA.

Et jusque-là?

LE MARQUIS.

Elle n'avait jamais quitté le vieux donjon; aussi la pauvre enfant est-elle d'une naïveté, c'est à ne pas croire! Pour elle, j'en suis sûr, l'amour est une vapeur aussi... impalpable que l'amitié, et si, jadis, Agnès n'avait pas demandé si les enfants... vous m'entendez... elle l'aurait inventé!

ROSINA.

Elle est si niaise que ça?... Je ne vous en fais pas mon compliment.

LE MARQUIS.

Ah!... Trêve de railleries!... Que vous a fait cette pauvre enfant?

ROSINA.

Croyez-vous que je vais m'apitoyer sur son sort? J'ai mille bonnes raisons pour la détester.

LE MARQUIS.

Oui, elle est ma femme.

ROSINA.

D'abord!...

LE MARQUIS.

Et puis c'est une jeune fille, et je sais ce que vous pensez des jeunes filles du monde.

ROSINA.

Ce sont de jolies poupées, et voilà tout: ça ne parle pas, ça ne pense pas, ça n'aime pas, ça ne vit pas. Oh! je les connais, allez, ces péronnelles!

LE MARQUIS.

Il est heureux que nous ne les connaissions pas aussi bien que vous, nous qui sommes chargés de les épouser.

ROSINA.

Vous les connaissez si bien, que vous les abandonnez pour nous, dès que vous le pouvez. Plus tard, quand ce sont des femmes du monde, elles nous haïssent... elles nous méprisent, c'est tout ce qu'elles savent faire!

LE MARQUIS.

Décidément vous n'aimez pas les jeunes filles...

Il va pour sortir, on entend le bruit d'une voiture.

ROSINA.

Attendez!

LE MARQUIS.

Une voiture s'arrête à la porte.

ROSINA.

Qui cela peut-il être...? J'entends le froufrou d'une robe.

LA VOIX DE CHRISTINE, au dehors.

Annoncez la marquise de Morieux.

LE MARQUIS.

Ma femme!... ma femme ici!... Où me cacher?...

ROSINA, le poussant derrière le paravent qu'elle déploie.

Là. Taisez-vous, et ne bougez plus!...

SCÈNE III

LES MÊMES, CHRISTINE

CHRISTINE, entrant.

Je vous demande pardon, madame, d'entrer sans me faire annoncer! mais je m'étais adressée au cocher, et cela n'entrait pas dans ses attributions d'annoncer; de sorte qu'il est allé appeler le valet de chambre et je me sentais si inquiète, si impatiente!... Ah!... madame, avez-vous vu mon mari depuis hier?

ROSINA.

Rassurez-vous, je l'ai vu, il est en bonne santé, et il ne tardera pas à rentrer à Morieux.

CHRISTINE.

Ah! que vous me rendez heureuse! j'étais bien sûre qu'il vous aurait donné de ses nouvelles, il vous aime tant!

ROSINA, à part.

Elle se moque de moi. (Haut.) Qui a pu vous faire connaître les sentiments de M. de Morieux pour moi?

CHRISTINE.

Je vais vous raconter tout ça : je suis si heureuse, maintenant que vous m'avez rassurée, de pouvoir causer un peu, et faire connaissance avec vous!

ROSINA, à part.

Serait-elle de bonne foi?

CHRISTINE, ôtant son chapeau et son manteau.

Vous permettez que j'ôte mon chapeau, n'est-ce pas?

LE MARQUIS, à part.

Comment! elle s'installe, elle n'est plus timide du tout...

CHRISTINE.

J'étouffais... c'est l'émotion, sans doute, et l'inquiétude! Vous savez, n'est-ce pas? que nous nous sommes mariés hier matin. Comme je ne vous ai pas vue à la messe...

ROSINA, un peu décontenancée.

Non... non... comment voulez-vous que je sache...?

CHRISTINE.

Vous n'avez pas été prévenue? Oh! mais, c'est un gros oubli dont je vous fais des excuses en son nom... s'il est excusable!... vous oublier, vous, une parente... car Jean m'a dit que vous étiez sa parente!

LE MARQUIS, à part.

Une bonne idée que j'ai eue là!

CHRISTINE.

C'est un matin, au bois de Boulogne, que je vous ai vue pour la première fois. Je faisais une promenade à cheval avec ma mère et mon oncle. Vous étiez avec Jean.

ROSINA.

Et vous n'avez pas été jalouse en me voyant accompagnée par Jean?

CHRISTINE.

Jalouse? non... mais très-intriguée, car, en vous voyant passer, mon oncle avait regardé ma mère d'un air malin... et dame!... ça ne lui arrive pas souvent, à mon oncle, de regarder les gens d'un air malin. Et puis il s'était penché sur sa selle pour lui parler à l'oreille...

ROSINA.

Tout bas?...

CHRISTINE.

Oh! pour ça non!... Jamais mon pauvre oncle ne parle tout bas. Il croit que tout le monde entend aussi mal que lui. A Reischoffen, où il commandait un escadron, un hulan lui a tiré deux coups de revolver dans la même oreille, et depuis ce temps-là, elle est restée un peu dure, l'oreille.

ROSINA.

De sorte que vous avez entendu ce qu'il disait à madame votre mère?

CHRISTINE.

Oui, il a dit: (Faisant le geste de parler à l'oreille et criant.) « C'est la Rosina, la chanteuse... vous savez!... » Alors, ma mère s'est mise à tousser... elle n'était pas enrhumée, cependant! Le soir, j'ai demandé à Jean qui vous étiez, il m'a répondu que vous étiez sa tante, une jeune tante éloignée, et que vous aviez été obligée d'entrer au théâtre pour vivre... ce qui vous avait brouillée avec toute notre famille. Mais je ne m'explique pas bien comment nous sommes parentes?

ROSINA.

Ce serait bien long à vous expliquer.

CHRISTINE.

Du reste, Jean m'a dit que vous étiez si bonne et si spirituelle ! Il a beaucoup d'affection pour vous, et moi, je vous aime déjà, car j'aime tout ce qu'il aime.

LE MARQUIS, à part.

La voilà qui va lui faire ses confidences, à présent.

CHRISTINE.

Songez donc, madame, il y a quinze ans que nous nous connaissons. Lorsqu'il a été question de mon mariage, j'ai dit, sans hésiter, à ma mère que je n'épouserais jamais que lui.

ROSINA, à part.

Elle l'aime plus que je ne pensais!

CHRISTINE.

Quand on m'a appris qu'il demandait ma main, j'ai trouvé ça tout naturel. Je n'aurais pu comprendre la vie sans lui. Ce qui m'a étonnée, c'est qu'il ne l'ait pas fait plus tôt!...

LE MARQUIS, à part.

C'est ça qui doit faire plaisir à Rosina!

ROSINA.

Lui aussi vous aimait depuis longtemps, sans doute?

CHRISTINE.

A vous, je peux tout dire, n'est-ce pas?... Eh bien! je crois qu'il ne m'aime pas autant que je l'aime, car il était devenu très-froid avec moi, ou plutôt trop... comment vous dirai-je?... trop paternel.

ROSINA.

Trop paternel?...

CHRISTINE.

Oui. Il me parlait toujours, surtout depuis quelques an-

nées, comme à une petite fille... Et moi, j'étais assez enfant pour m'en fâcher. Mais je lui ai bien vite pardonné, quand on est venu m'annoncer qu'il avait demandé l'autorisation de me faire la cour.

ROSINA, riant.

Ah!... s'il a demandé l'autorisation?... (Geste du marquis.) Et quand il a commencé à vous faire la cour, était-il amoureux?

CHRISTINE, après une hésitation.

Il le disait!... Il m'apportait tous les jours un magnifique bouquet!... gros comme ça, et qui sentait bon!... ils coûtaient vingt francs chacun... J'en étais honteuse!... je ne savais pas qu'il y eût des bouquets si chers que ça? Ni vous non plus, n'est-ce pas?... Une fois, par curiosité, j'ai eu l'idée d'en demander le prix au marchand qui l'apportait; car il y avait un jour dans la semaine où Jean ne pouvait jamais venir.

ROSINA, riant en dessous.

Le mercredi...

Geste du marquis.

CHRISTINE.

Ah! il vous l'a dit. Il allait voir un de ses grands oncles qui demeure à la campagne, M. de...

Elle cherche.

ROSINA.

Et comment s'y prenait-il pour vous faire la cour?

CHRISTINE.

Il venait tous les jours causer avec moi pendant deux heures... Oh! devant maman!

ROSINA.

Ah! devant maman! Eh bien! ça devait être drôle!

Geste du marquis.

CHRISTINE.

Nous parlions du temps, de la campagne, des bains de mer, des chevaux: nous les aimons beaucoup.

ROSINA.

Et, après avoir causé de tout ça pendant deux mois, vous vous êtes dit: décidément, il m'aime.

CHRISTINE.

Je l'aimais depuis si longtemps, que j'étais toute disposée à croire que lui aussi, il m'aimait; c'est même ce qui m'a fait lui pardonner certaines libertés qu'il s'est permises avec moi, en me faisant la cour.

ROSINA.

Ah! ah! il lui est arrivé de...

CHRISTINE.

Oui... une fois, surtout, que maman causait avec mon oncle, nous avons été bien hardis, même bien inconvenants!

ROSINA.

Ah bah!

CHRISTINE.

Jugez-en! Un jour, il a profité de l'instant où personne ne nous regardait pour prendre ma main, l'embrasser, et me dire tout bas: « Oh! ma petite Christine, comme vous êtes gentille ce matin!... » avec une voix toute drôle... et cela m'a tellement émue que je me suis laissé faire... C'était un peu vif... hein?...

ROSINA.

Quoi?...

CHRISTINE.

De prendre tant de liberté!... Et à la messe de mariage, pendant le discours de monsieur le curé, moi, j'étais émo-

tionnée, vous comprenez! je voyais ma pauvre mère qui pleurait depuis huit jours... Eh bien! malgré cela, le mauvais sujet, il a osé...

ROSINA.

Il a osé?...

CHRISTINE.

Me regarder comme ça!... dans les yeux!... (Elle regarde Rosina en face.) L'effronté!... ça m'a fait un effet!... Je ne sais pas pourquoi, mais je n'étais plus du tout à mon affaire; lui, au contraire, il avait un air tranquille et calme qui me contrariait. Il a répondu à monsieur le maire un petit « oui » en l'air, en pensant à autre chose!... Ça m'a tellement fâchée que, quand on m'a demandé si je voulais être sa femme, j'ai répondu tout fort: « oui, je veux bien, quoiqu'il ne le mérite guère! » On s'est mis à rire!

LE MARQUIS, à part.

Est-ce qu'elle va continuer longtemps ses confidences?

CHRISTINE.

Et puis, on me regardait de côté, on se parlait à l'oreille, on riait de tout ce que je disais... tout le monde, les dames aussi...

ROSINA, railleuse.

Les dames aussi?...

LE MARQUIS, à part.

Et Rosina qui se moque!

CHRISTINE.

Le soir, vous concevez que j'étais très-fatiguée; je n'ai jamais été bien robuste. Aussi, nous ne devions partir en voyage que le lendemain matin. Nous avions gardé nos parents à dîner. J'avais des petits souliers trop étroits, un corsage qui m'étouffait... Enfin, au dessert, je dormais sur ma chaise... mais voilà bien une de mes amies... (Elle

sait ce que c'est cependant, elle s'est mariée l'année dernière), qui s'avise de proposer de danser, un peu avant de se séparer! Et en disant ça, elle était en face de moi, à table, elle me fait un petit signe... de l'œil, comme ça, pour se moquer de moi!... ça, c'était trop fort!... Aussi, lui ai-je crié : « Tu sais; Valentine, que je ne veux pas te mettre à la porte, mais franchement, tu devrais comprendre que j'ai plus envie d'aller me coucher que de danser!... » Alors, ils ont ri!... ils ont ri!... Il n'y avait que ma petite sœur Cécile qui ne riait pas...

ROSINA, riant aux éclats.

Vous avez le mot pour rire à l'occasion!

CHRISTINE, très-étonnée.

Eh bien! vous riez aussi, madame, pourquoi donc?

ROSINA, s'arrêtant de rire tout à coup sur le regard de Christine.

Comment?... pourquoi?... Mais... mais... je ne sais pas... c'est de vous entendre dire que tout le monde riait. (A part.) Elle commence à me gêner avec son innocence! (Haut.) Enfin, on n'a pas dansé, on s'est retiré, et vous avez pu...

CHRISTINE.

Aller me reposer... j'en mourais d'envie!

ROSINA.

Et vous avez dormi?

CHRISTINE.

Si j'ai dormi? Ah! je crois bien que j'ai dormi!... pendant douze heures de suite, sans bouger.

ROSINA.

Et sans rêver?

LE MARQUIS, à part.

Comment les arrêter, je ne peux pourtant pas me montrer!

CHRISTINE.

Si j'ai rêvé?... J'ai eu un cauchemar... j'ai rêvé que j'avais oublié mon éventail en allant au bal... ça me gênait! Et puis j'avais peur de l'avoir égaré, c'est un éventail de famille...

ROSINA, à part.

Quelle sincérité! (Haut.) Et votre mari?...

CHRISTINE.

Je crois qu'il m'a dit bonsoir, mais je n'en suis pas bien sûre; j'avais tellement sommeil... Et maman! comment la trouvez-vous?... Elle voit que je ne désirais qu'une chose... me reposer!... elle choisit justement ce moment-là pour me faire la morale... me recommande d'obéir en tout à mon mari... de...

ROSINA, vivement l'arrêtant.

Oui... oui... (A part.) Je n'ose pas en entendre davantage... elle me fait des frayeurs!...

CHRISTINE.

J'étais couchée,.. je lui disais : — « Maman, je suis si fatiguée! laisse-moi dormir... tu me diras ça un autre jour... ça ne presse pas!... »

ROSINA.

Pourtant!... Et vous n'avez pas trouvé étrange que votre mari...

CHRISTINE.

... Ne vînt pas me voir le lendemain?... Oh! si; mais je ne m'en suis pas préoccupée autrement. C'est aujourd'hui mercredi... il avait probablement été voir son vieil oncle... M. de... ma seule crainte était que, me voyant si fatiguée, il ne fût parti hier soir, sans moi. Nous devions aller ensemble dans le Midi, et parcourir toute l'Italie... ça aurait été très-désagréable pour moi, de rester seule aussi longtemps... et puis... (Hésitant.) Il faut penser à tout!

ROSINA, à part.

Qu'est-ce qu'elle va encore me dire, la malheureuse?

CHRISTINE.

Nous pouvons avoir des enfants... et si, pendant ce temps-là, il était à Naples ou à Rome, vous concevez que ce serait très-ennuyeux.

Le marquis fait un geste de stupeur.

ROSINA, anéantie s'assied, Christine s'approche d'elle.

C'est le bouquet!... (A part.) Je suis morte, moi!...

CHRISTINE.

Tenez, Valentine, mon amie de pension, celle qui voulait qu'on dansât après dîner, a eu un enfant tout de suite après son mariage.

ROSINA.

Comment tout de suite?

CHRISTINE.

Enfin, quand je dis tout de suite, quatre ou cinq mois après son mariage, peut-être huit ou dix, enfin, peu importe.

Le marquis renverse une pile de livres par terre, puis se penche sur la table pour n'être pas reconnu.

ROSINA, à part.

Je vais me trouver mal si elle continue sur ce ton-là!

CHRISTINE.

Et Valentine a été très-malade, juste au moment où son enfant lui est arrivé!... C'était à la campagne... pendant deux jours, pas moyen de trouver une nourrice!... Voyez un peu ce que serait devenu ce pauvre petit, si son père n'avait pas été là pour en avoir soin?...

ROSINA, à part.

Je n'ose plus dire un mot!

CHRISTINE.

Ce matin, j'étais étonnée qu'il ne m'eût pas laissé un petit mot pour m'expliquer son absence!... Quand je suis descendue au salon, j'y ai trouvé réunie toute la famille: ma mère, mon oncle de Maugiraux, le notaire, M. le curé... Ils avaient tous l'air bouleversé... Ils parlaient tout haut, et, en me voyant, ils s'étaient tu tout d'un coup!

LE MARQUIS, à part.

Pauvre enfant!

CHRISTINE.

En me disant bonjour, ils avaient un air de commisération qui m'humiliait... Je ne saurais vous dire pourquoi!... ils regardaient en dessous... ils chuchotaient... Enfin, ma mère m'a dit, avec des larmes dans la voix : « Nous avons à causer, ma chère petite mignonne... Laisse-nous!.. » Je suis sortie, mais j'étais tellement intriguée, que j'ai osé faire une chose que je ne me serais jamais permise avant mon mariage.

ROSINA.

Quoi donc?

CHRISTINE.

D'écouter!... et j'ai écouté ce qu'ils disaient, derrière la porte!... C'était très-mal, mais songez que leurs allures mystérieuses commençaient à m'inquiéter.

ROSINA.

Et qu'avez-vous entendu?

CHRISTINE.

J'ai entendu d'abord frapper à coups redoublés... j'a regardé alors par le trou de la serrure, et j'ai vu mon oncle de Maugiraux taper sur la table à grands coups de poing! Il n'est pas commode, mon oncle, c'est un ancien cuirassier! Il disait, comme ça: — « Ah! le gueux!... ah! le

brigand!... ah! le scélérat!... « M. le curé essayait bien de dire quelques mots, mais ça ne le calmait pas du tout, et il répondait : « — Taisez-vous donc, l'abbé, vous ne pouvez rien comprendre à tout ça, vous. »

ROSINA.

Qu'avez-vous pensé, alors?...

CHRISTINE.

Je me suis dit : il est arrivé un malheur!... Il y a sans doute un mauvais homme qui veut du mal à Jean, et que mon oncle connaît. Enfin, le notaire a pu prendre la parole et a dit : « Mais votre neveu aura été rejoindre la Rosina des Italiens. Je sais de bonne source qu'elle est à Cabourg chez M. d'Almersac, à trois lieues d'ici. » Là-dessus, je ne sais pas pourquoi, maman s'est écriée : Oh!... mon oncle, Oh!... et M. le curé, Oh!... Mais je savais où retrouver mon mari : c'est tout ce qu'il me fallait.

ROSINA.

Ainsi, vous êtes partie, comme cela, toute seule, ce matin... sachant à peine chez qui vous alliez?...

CHRISTINE.

Je savais que j'allais trouver une parente de Jean, une personne qu'il aime profondément... Qu'avais-je à craindre?

LE MARQUIS, à part.

Et je n'ai pas vu qu'elle m'aimait!

CHRISTINE.

Et puis, il me semblait que je vous connaissais depuis longtemps... vous m'inspiriez beaucoup d'admiration, beaucoup de sympathie... car je connais votre beau talent... je vous ai entendue chanter.

ROSINA.

Vraiment?

CHRISTINE.

Oui... il y a quinze jours, on m'a menée aux Italiens.

ROSINA.

Pour me voir?

CHRISTINE.

Non! pour voir le Shah de Perse... Et puis on nous avait dit qu'on jouait un spectacle pour les jeunes filles... *La Traviata.*

ROSINA, à part.

Un peu corsé, son spectacle de jeune fille.

CHRISTINE.

Et comme Jean avait raison de dire que vous avez autant d'esprit et de cœur que de talent!... Vous avez compris que je suis une pauvre petite provinciale, bien timide, bien gauche, bien embarrassée, et par vos bonnes paroles vous avez su m'encourager, me rendre la confiance.

ROSINA, émue.

Madame!... (A part.) Oh!... ce que j'ai fait est indigne!...

CHRISTINE.

Votre bonté m'enhardit même à vous faire une demande.. un peu délicate peut-être.

LE MARQUIS, à part.

Encore des confidences!

ROSINA.

Quelle demande?

CHRISTINE.

Aidez-moi à me faire connaître de mon mari.

Le marquis lève les bras au ciel.

ROSINA.

Comment cela?

CHRISTINE.

Jean a pour moi une grande amitié, je le sais. Il me porte beaucoup d'intérêt... mais... que vous dirai-je?... il ne m'aime pas comme il me semble qu'on doit aimer! Il ne me connaît pas... il a dit à une de mes cousines que j'étais une petite sotte. C'est bien un peu de ma faute, car dès que nous sommes ensemble, sa présence me cause un tel embarras, que je n'ose plus dire un mot... et cependant sans être une femme brillante et spirituelle... comme vous ma tante, je sens bien que je ne suis pas tout à fait une sotte!

ROSINA.

Mais vous êtes charmante! et vous vous ferez bien facilement aimer de votre mari.

LE MARQUIS, à part.

C'est ce que je me disais!

CHRISTINE.

Me faire aimer! comment?... Tenez, ce que vous pouvez faire, c'est de dire à Jean que je l'aime, parce que moi, je n'oserai jamais!

LE MARQUIS, jetant un grand cri.

Ah! ma foi, je n'y tiens plus, il faut que je t'embrasse.

Il court à sa femme, la prend dans ses bras et l'embrasse à plusieurs reprises.

CHRISTINE.

Jean!... c'est vous!... vous étiez là!...

L'émotion lui coupe la parole, elle tombe assise dans un fauteuil.

LE MARQUIS, lui prenant les mains et s'agenouillant devant elle les couvre de baisers.

Oui... c'est moi... moi qui t'aime... qui t'aime de toute mon âme.

CHRISTINE, pleurant de joie.

Vous m'aimez un peu... c'est vrai...

LE MARQUIS, toujours à genoux.

Je te dis que je t'adore.. je ne te connaissais pas... j'étais un fou... Je n'ai pas su deviner que tu es la plus aimante, la plus charmante, la plus spirituelle de toutes les femmes... et je t'en demande pardon à deux genoux.

CHRISTINE.

Ah! cher ami!... Comment? chère petite tante, vous pleurez? nous sommes tous si heureux... Ah! tenez, laissez-moi vous embrasser.

ROSINA, la repoussant doucement.

Vous n'avez aujourd'hui qu'une seule personne à embrasser : votre mari qui vous aime.

LE MARQUIS, l'embrassant.

Et qui t'aimera toujours!...

FIN D'UNE INNOCENT

LES CONSCIENCES

CONFÉRENCE-MONOLOGUE A GRAND ORCHESTRE

PAR

M. CHAUVIN

PERSONNAGE

RADOTSKY, conférencier. . . . . Mr DAUBRAY.

LES CONSCIENCES

Au milieu de la scène, une table couverte d'un tapis vert. — Sur cette table : une règle en plomb, un petit boulet de canon et un flacon de verre blanc contenant de l'eau claire, au fond duquel est déposée de la poudre de charbon. — A côté de cette table : un tambour et ses baguettes posés sur un tabouret renversé.

Au lever du rideau, Radotsky, en manches de chemise, *accorde* son tambour.

RADOTSKY, qui présentait le dos au public, se retourne et après avoir remis précipitamment son habit, s'adresse à la cantonade.

Jules! Voyons, mon garçon!... comme c'est malin cela!... Lever le rideau quand je ne suis pas prêt!... (Il redescend à l'avant-scène et se place derrière la table.) Mesdames et messieurs, excusez-moi je vous prie... (En parlant, il continue d'*accorder* son tambour.) Grâce à l'étourderie d'un machiniste maladroit, vous me surprenez en train de *tendre ma peau*... C'était indispensable; car, voyez-vous, quand c'est bien tendu, ça résonne mieux... (Il bat la caisse et fait un roulement.) Là!... qu'est-ce que je vous disais!... Le son limpide... (Il bat la caisse.) Plan! plan!... La voix plus claire que celle de M. Capoul. (Il fait un roulement.) Rrran!

En me surprenant en train d'*accorder* mon instrument, vous vous êtes dit... avouez-le... vous vous êtes dit : « Mais, » c'est l'ex-sauvage de *l'ex-café des Aveugles!*... On nous » annonce une conférence *roulant* sur les consciences et il » semblerait qu'elle va *rouler* sur la peau d'âne... »

Détrompez-vous... Je me préparais à faire la conférence annoncée... Voilà tout.

« Mais, me direz-vous, à quoi peut servir un tambour » dans une conférence sérieuse?... »

A remplacer le verre d'eau sucrée... tout simplement.

Quelle est l'utilité du verre d'eau sucrée pour un conférencier?

Le savez-vous?... Si vous le savez, ce n'est pas la peine que je vous le dise... — Vous l'ignorez, public naïf!... — Vous vous étiez figuré, auditoire ingénu, que ce verre édulcoré, compagnon fidèle, *fidus Achates*, de tout orateur qui se respecte, trônait, limpide, sur le comptoir, (Se reprenant.) pardon!... sur la table obligée dans le but de rafraîchir les fils desséchés du téléphone qu'il doit à la nature!... Il taquine le sucre, il agite la masse liquide... mais ne boit pas. Alors, pourquoi ce verre d'eau sucrée? — Uniquement pour lui aider à cacher un moment d'embarras dans le débit de son discours.

Pendant que le conférencier se livre à ce petit manége, les idées qui se pressaient, sans ordre, *à la sortie*, se disciplinent et prennent leur essor chacune à leur tour... Eh bien! moi, si mes *raisonnements* ne sont plus suffisamment *raisonnables*, je fais *résonner* mon tambour...

Battements et roulements sur la caisse

Je réfléchis... et je reprends le fil... sans avoir fait silence un instant. Ce qui est un grand avantage.

Tandis que mes confrères *travaillent* dans leur cornet de cristal, le public n'entend plus rien, se fatigue et s'endort!... Avec mon système, qui permet, au besoin, de réveiller

l'attention de l'auditoire... (Battements sur la caisse.) pas d'interruptions dans le bruit!

Le tambour, en pareil cas, devient, malgré sa peau d'âne, le *Terre-neuve* de l'orateur qui patauge et se noierait certainement s'il n'avait à sa disposition que le verre d'eau traditionnel.

Tenez, un exemple :

Un député fait ses débuts à la tribune ; il n'a pas l'habitude de la parole et *barboterait* comme un simple électeur... s'il n'avait eu soin de se munir de ceci.

Il désigne son tambour.

Voici, à peu près, son discours :

« Messieurs.. (Battements sur la caisse.) je... (Battements.) Mes-» sieurs... certainement... à la face du pays qui... (Battements.) » du pays que... » (Battements.)

Enfin, s'il ne peut pas en dire davantage, il sauve la situation en battant en *retraite* de cette façon... (Il accroche le tambour à sa ceinture et fait le tour de la scène qu'il remonte jusqu'au deuxième plan en battant la retraite militaire et revient à l'avant-scène où il pose la caisse sur le tabouret.) Vous voyez comme c'est simple !... Pas de silences !... pas d'interruptions !

Ce n'est pas tout ! J'ai suivi, avec avidité, les conférences des maîtres dans l'art de bien dire et j'ai vu souvent un trait piquant de M. Sarcey ou un délicieux calembour de M. de la Pommeraye, frapper le tympan du public sans frapper son esprit...

Avec mon système, l'attention du public est toujours éveillée au bon moment... Je souligne, par des roulements, les bons mots que je fais... — EXEMPLE :

— *Quand vous passez à côté d'un monsieur qui tient à la main un parapluie, prenez bien garde à la peinture.*

Petit roulement.

— *En effet, un parapluie c'est toujours un* PEU PEINT!

Battements et roulements.

Et, si le mot est très-bon... au besoin, on le répète. — EXEMPLE :

— *Que faut-il pour avoir des truffes?*

Battements.

Il faut aller en Périgord! (Petit roulement.) TALLEYRAND — PÉRIGORD! (Battements et roulements.) Vous voyez comme c'est simple!!!

Après ce petit préambule, que j'ai cru nécessaire, je vais aborder le sujet de ma conférence... — Attention! on va commencer!

Il bat, sur un rhythme vif, quelques mesures du rappel suivies d'un petit roulement.

Hum! hum!...

Gravement.

LES CONSCIENCES, conférence.

Mesdames et messieurs, peu de sujets sont moins connus et, cependant, ont été traités par plus de philosophes que celui que nous avons choisi... Or, vous n'ignorez pas que les philosophes, ces joyeux blagueurs, sont rarement du même avis.

De là, cette profusion de *sexes*... (Battements.) de sectes dans la philosophie.

(Avec volubilité.) Sensualiste, spiritualiste, épicurienne, matérialiste, positive, chimique, *odontalgique pectorale* et *incisive* comme la pâte Regnault, la philosophie est plutôt une maladie qu'un remède... et.

Les philosophes sont des fous
Que malgré soi quelquefois on admire

Les aimables farceurs qui ont écrit ou parlé sur la Conscience, après de longues et pénibles études se sont accordés (comme c'est malin) à répéter ce que le premier d'entre eux avait

dit: « La conscience est la science de soi-même, c'est le *sens* moral. »

Je vous prouverai que ce n'est pas le *sens* commun.

Deux coups sur la caisse.

Parmi ces mystificateurs, je vous recommande un nommé Platon qui, de bonne foi, j'en suis certain, en parlant de la conscience, a prouvé... qu'il ne prouvait rien.

Ecoutez plutôt. (Il cherche d'une main dans la poche de son habit et frappe la caisse avec la baguette qu'il tient dans l'autre. — A part.) Tiens! est-ce que je l'aurais oublié! (Changeant de main. — Troublé.) C'est singulier!... (Frappant la caisse. — Même jeu.) Cependant je me rappelle... (Il change encore de main et frappe la caisse.) Ah! enfin!

Il sort un petit livre d'une des poches de derrière de son habit.

Le voici... je savais bien...

Au fait, je viens de mettre à profit mon système,.. et vous n'y avez vu que du feu.

Je ne trouvais pas ce volume... et, sans le secours de mon tambour, vous vous seriez aperçus de mon trouble. (Montrant le petit livre.) Ceci est une traduction de Platon due à la plume autorisée d'un jeune *grec* surpris récemment, au *Cercle des déplumés*, en train de faire sauter la coupe.

Il bat la caisse.

Donc, écoutez ce que dit Platon et tâchez de comprendre. — Voyons! (Il ouvre le livre et jette les yeux dessus. — Effrayé.) Hein?... « Trois chemises... deux faux-cols... redoit: douze francs cinquante!! » — C'est le livre de ma blanchisseuse! (Battements précipités.) Nom d'un petit bonhomme! (Tout en battant la caisse, il remet le livre dans la poche de son pantalon et en tire un autre petit volume à peu près semblable.) Ah! cette fois! voici Platon!... Ecoutez :

Il ouvre le volume et lit avec volubilité.

« La conscience est la science des sciences, elle est donc, » aussi, la science de l'ignorance puisque c'est la science » des sciences et que l'ignorance est la seule science dont » l'évidence soit à notre connaissance; ce qui prouve que la

» science n'étant que l'ignorance, c'est de l'innocence d'user » son intelligence à chercher des connaissances dans la » science... »

Il tourne la page d'une main, en frappant la caisse de l'autre.

C'est pas fini! (Continuant de lire. — Même jeu.) « D'ailleurs cette » vérité éclate dans ce mot de Socrate, ce philosophe aris- » tocrate, qui, en mourant, constate, *qu'ayant fait toutes » ses classes il est d'une ignorance crasse.*

» Donc la conscience, étant la science des sciences, n'est » en substance que la quintessence de l'ignorance.. Donc... » on ne sait pas ce que c'est que la conscience... *et cætera » et cætera.* »

(Ricanant avec dédain.) *Bonus, bona, bonum, conscientia, Phonographus*, phylloxéra!...

Voilà pourquoi votre fille est muette!

Battements et roulements.

Que pensez-vous de tout cela?

Qu'est-ce que cela prouverait, après tout?...

Que la conscience n'existe pas, puisqu'il semble qu'on ne peut la définir?

Qui est-ce qui a vu une conscience?

Qui est-ce qui peut se vanter d'avoir touché une conscience?

On n'en voit même pas de fossiles dans les musées!!

Plus loin, ce farceur de Platon conclut en disant: « La conscience est le sens intime,.. la vue intérieure. »

La vue intérieure!!!

Battements.

Mais, malheureux philosophe que tu es, pour avoir une vue dans l'intérieur de son individu, il faudrait avoir au moins un œil dans cet intérieur, et je ne vois que le fromage de gruyère qui remplisse les conditions nécessaires, selon toi, pour avoir une conscience!

Eh bien, ils sont comme cela deux cents gêneurs auxquels on ne demandait pas leur avis qui ont rempli des volumes pour nous raconter des *machines* de cette force-là... Si ça ne fait pas pitié!

Moi, qui ai du bon sens, je dis ceci :

« On parle toujours de la conscience, il serait plus rai-
» sonnable de parler des consciences, car il y en a de plu-
» sieurs sortes, de plusieurs qualités... »

En somme, toutes les variétés de consciences peuvent se résumer à quatre :

1° *La conscience droite,*
2° *La conscience limpide,*
3° *La conscience solide,*
Et 4° *La conscience élastique.*

Je me propose ici (c'est le but de cette conférence) par des exemples... palpables, de vous donner une idée exacte de ces quatre variétés.

Battements sur la caisse.

Platon, Aristote, Descartes, Bacon, Malebranche, Condillac, inventeur de l'eau de conscience qui porte son nom, Leibnitz et *tutti quanti* ne se sont occupés du sujet intéressant que je traite aujourd'hui, qu'au point de vue de la *théorie* (si j'ose m'exprimer ainsi); moi, mesdames et messieurs, je n'ai consenti à l'aborder qu'au point de vue de la *pratique.*

Battements sur la caisse.

Attention!

Primo. LA CONSCIENCE DROITE.

La conscience droite, la voici :

Il prend la règle de plomb et la montre au public.

Remarquez comme elle est droite... (Battements sur la caisse.) Remarquez, messieurs... c'est plus droit que le *Droit*

romain lui-même... et cependant rien n'est plus variable que cette conscience... La femme elle-même est moins variable! (Battements sur la caisse.) En effet, si, à l'extrémité de cette conscience droite, je pose cette bourse remplie d'une somme, que vous m'obligerez de supposer considérable, (Roulement.) vous verrez cette conscience droite se plier et de venir d'autant plus courbe que le poids des écus sera plus grand... Voyez plutôt :

A l'extrémité de la règle en plomb il pose une lourde bourse qu'il a prise dans sa poche ; la règle ploie.

Donc, la conscience droite peut varier, notamment sous l'influence de l'intérêt... Elle est variable!...

Roulement.

Il n'en faut pas!
Passons au numéro 2.

Secundo. LA CONSCIENCE LIMPIDE.

Une des plus délicates!

Il prend le flacon sur la table.

La voici :

Voyez comme elle est claire, pure, transparente, paisible, calme, tranquille... Eh bien! elle n'a pas besoin d'être longtemps sollicitée pour se troubler. (Il pose un louis sur le fond du flacon qu'il retourne, la poudre de charbon se mélange à l'eau qui devient noire.) C'est celle des charbonniers et des criminels... Elle aussi varie sous l'influence de l'intérêt...

Roulement.

Il n'en faut pas non plus!...

Quand je vous aurai dit que la CONSCIENCE SOLIDE (Il frappe la table avec le boulet.) est la plus *fragile*, (car il suffit d'une paille pour qu'elle se brise) (Battements sur la caisse.) j'aborderai résolûment le numéro 4.

La CONSCIENCE ÉLASTIQUE... la seule vraie, la seule usitée dans le monde des affaires et de la politique... *la seule invariable*... En effet, si elle s'allonge et se raccourcit à volonté, ce n'est pas, pour elle, un changement... une variation dans son état... c'est son devoir... c'est sa *propriété propre.*

Elle est élastique!

S'animant.

Oui, messieurs, je le déclare, la conscience élastique, numéro 4, est *in-va-ri-a-ble* et supérieure, *ipso facto*, aux numéros 1, 2, et 3. Aussi la plus répandue dans toutes les sphères de la société, c'est cette conscience élastique qui s'allonge comme on veut et qui est seule capable, par conséquent, d'embrasser des projets et des faits... *immenses.*

Battements sur la caisse.

Je ne puis, d'ailleurs, vous donner une meilleure idée de la conscience élastique qu'en vous mettant sous les yeux ceci :

Il tire d'une de ses poches une jarretière qu'il allonge, rétrécit et allonge plusieurs fois.

(Avec volubilité.) Car je ne connais rien de plus élastique et de meilleur marché que cette marchandise que je garantis sur facture comme tous les articles qui sortent de mes magasins, tels que bretelles, bas *à varices* (*pour les harpagons*) (Battements.), ceintures élastiques et enfin, ces jarretières portant, sur la boucle, la devise de la Belgique : « *Je maintiendrai...* » ces jarretières qui, après avoir fait le *tour* des jambes gracieuses de nos élégantes Parisiennes, feront bientôt le *tour du monde.*

Battements et roulements.

Je profite, donc, de cette occasion, qui se présente si bien, pour vous recommander ma *maison*...

Il sort de sa poche de nombreuses cartes qu'il lit à haute voix en les étant au public. — Elles sont ainsi conçues.

TISSUS ÉLASTIQUES

RADOTSKY, FABRICANT

BREVETÉ S. G. D. G.

Rue Tirechappe, 123. — PARIS.

Se méfier de la contrefaçon.

Les tissus soi-disant élastiques de mes concurrents ne sont que des *tissus de mensonge.*

Cette conclusion à ma conférence ne doit pas vous étonner, puisqu'en la commençant, j'ai eu le soin de vous dire que, laissant de côté la *théorie*, je voulais spécialement m'occuper de la *pratique.*

Roulement.

Donc,

Messieurs n'oubliez pas mon adresse quand vous voudrez offrir à vos *dames* des consciences élastiques... (Se reprenant.) je veux dire: « des jarretières élastiques » avec cette devise :

« *Je maintiendrai...* »

Et vous, mesdames, quand vous voudrez faire porter à vos maris quelque chose de bien... pensez à moi pour les bretelles...

RADOTSKY, fabricant rue Tirechappe, 123...

Qu'on se le dise!!

Il bat la caisse avec acharnement.

Et voilà pourquoi je me suis fait conférencier!

Roulement.

Rideau.

FIN DES CONSCIENCES

CE

QUE VEUT MA FEMME!

COMÉDIE

EN UN ACTE

PAR

H. LAFONTAINE

PERSONNAGES

HENRI DE SELVES.

CÉCILE, sa femme.

A Paris, de nos jours.

CE

QUE VEUT MA FEMME!

Un salon au premier étage sur le boulevard. — Porte à droite, conduisant à la chambre dite : La chambre verte. — A gauche, la cheminée, pendule, cordon de sonnette, etc. — Balcon, fenêtre de plein pied donnant sur le boulevard. — Porte au fond. — Petit meuble à gauche. — Canapé. — Fauteuils, etc., etc.

SCÈNE I

HENRI, seul, sur le devant de la fenêtre et regardant sur le boulevard.

C'est étonnant! A Nice elle ne pouvait faire un pas sans moi, si je m'absentais, elle était comme une âme en peine!... Quelle différence à présent! Depuis deux heures que je suis rentré, je suis là tout seul à me tourmenter, à chercher la cause de ce changement! Si je retournais à Nice, ma femme viendrait m'y rejoindre. Dame! A l'étranger nous étions plus chez nous qu'ici! (Il sonne.) Voyez donc!... la maison est déserte!... personne!... Cela arrive tous les jours, maintenant! Je devrais y être fait... (Se levant.) Décidément, non, je ne m'y ferai pas! Madame est chez sa mère... naturellement!... Voilà huit jours qu'elle me boude,

ma belle-mère... et pourquoi?... Je devrais être l'homme le plus heureux... et il n'y en a pas de plus tourmenté que moi en ce moment!... Je me suis marié le 23 janvier de cette année, à midi, par un soleil qui aurait rajeuni des époux de la cinquantaine... puis, pour nous soustraire aux félicitations d'usage, nous partions le soir même pour Nice où nous avons passé deux mois de délices. En revenant à Paris, j'avais tout lieu d'espérer que mon bonheur durerait encore, ou du moins qu'il ne cesserait pas si tôt; mais depuis notre retour, depuis un mois... il m'est impossible de m'expliquer le changement qui s'est opéré dans le caractère de ma femme... A toutes mes questions, elle a toujours répondu: « Je n'ai rien, mon ami. » Mais ce « je n'ai rien » étant accompagné d'un grand soupir et quelquefois même d'une petite larme, ce « je n'ai rien » disait tout le contraire. En insistant je n'ai pu obtenir que cet aveu: « Henri, j'ai la migraine! » Cette réponse machiavélique me ferme la bouche... Que peut-elle donc désirer, ma Cécile?... car il est certain qu'elle désire quelque chose... Cœur qui soupire, dit le proverbe... si c'était... Oh! non!... ce ne serait pas raisonnable, elle n'aurait pas le droit de se plaindre encore... Car enfin... après trois mois de mariage, il n'y a pas de temps de perdu; non ce n'est pas cela... mes petites discussions avec sa mère, ne l'empêchent pas de la voir; alors, quoi? Des diamants... de la toilette, elle en a... à toutes les premières représentations, elle a l'occasion de le prouver... nous n'en manquons pas une... Nous recevons tous les vendredis... Notre position de fortune n'a pas lieu de nous inquiéter... je m'y perds!... Alors si elle ne veut pas me dire ce qui lui manque pour être heureuse, je vais être obligé d'enterrer la lune de miel, qui éclairait si bien ma vie.

SCÈNE II

HENRI, CÉCILE, entrant, ôtant son chapeau.

CÉCILE.

Tu es déjà rentré?... Tu n'as pas été longtemps.

HENRI.

Permets que je ne te fasse pas le même reproche.

CÉCILE.

Je suis allée chez maman. J'avais besoin de la voir aujourd'hui.

HENRI.

Je comprends cela.

CÉCILE.

Tu ne l'as pas vue depuis dimanche, toi.

HENRI.

Eh morbleu!... C'est sa faute! pourquoi ne vient-elle pas?

CÉCILE.

Tu t'es impatienté, je le vois, j'en suis la cause, je t'en demande pardon.

HENRI.

Je me suis creusé la tête à chercher ce qui pouvait avoir amené chez toi ce changement auquel je ne comprends rien, cet air soucieux que tu ne quittes plus depuis quelque temps, c'est contagieux, je t'en préviens; bientôt nous ne saurons plus rire. Marlet, le bijoutier, chez qui je suis passé tout à l'heure, m'a demandé si j'avais perdu quelqu'un, je lui ai répondu que : oui!

CÉCILE.

Comment?...

HENRI.

Je suis en deuil de ta gaîté, tout le monde le voit.

CÉCILE.

Je sais bien ce qui la ressusciterait.

HENRI.

Si cela dépend de moi, parle, dis ce qu'il faut que je fasse... M'as-tu découvert quelque nouveau défaut dont tu veuilles que je me corrige? Eh bien! nomme-le, ce vilain défaut que je lui déclare la guerre. Tu es fâchée d'avoir quitté Nice? Veux-tu que nous y retournions...? Dis oui... et nous partons ce soir, à l'instant même si tu le veux.

CÉCILE.

Et ton ami que tu attends de jour en jour?

HENRI.

Quel ami?

CÉCILE.

Ce M. Richard à qui tu as offert l'hospitalité.

HENRI.

L'hospitalité!... D'abord, je ne lui ai rien offert du tout. Au moment de notre mariage, il était à Paris, il m'accompagnait dans toutes mes courses, et en voyant terminer cette chambre que tu appelles la chambre verte, c'est au moins une chambre d'amis, disait-il, en la désignant, quand je viendrai à Paris, ce sera la mienne, n'est-ce pas?... Et moi de répondre: Certainement, mon cher, certainement. Il y a huit jours, il m'écrit qu'il arrive et qu'il se fait une joie d'habiter la chambre verte... Je l'aime beaucoup, Richard; c'est un véritable ami; mais de même qu'il est sans gêne, je ne me gênerai pas avec lui, s'il trouve la

maison fermée, il s'arrangera; voyons, partons-nous? Est-ce décidé?... Faut-il faire les malles? Mais dis donc quelque chose, je suis prêt à tout, moi, pour te voir sourire, pour entendre certaine phrase que tu disais à chaque instant là-bas!... Tu n'es plus la même, Cécile!... et si tu savais comme ça me tourmente! comme ça me rend malheureux!...

CÉCILE.

Mon Henri!

HENRI.

Dis-moi ce qui te rend triste?

CÉCILE.

Je ne peux pas le dire.

HENRI.

Tu as pleuré, il n'y a pas longtemps.

CÉCILE.

Je te jure...

HENRI.

Fi! que c'est vilain de si bien dissimuler à ton âge.

CÉCILE.

Eh bien! oui, c'est possible, je suis contrariée d'abord... je cherche partout quelque chose que j'avais égaré depuis plusieurs jours, un souvenir auquel je tiens beaucoup. J'espérais le retrouver chez maman aujourd'hui, mais elle était sortie, et cela m'a fait de la peine, j'en conviens... tu vois...

HENRI.

C'est là ce ce qui t'a fait pleurer?

CÉCILE.

Oui.

HENRI.

Parce que ta mère était sortie?

CÉCILE.

Oui.

HENRI.

Cela aurait dû te faire plaisir, au contraire. Ne m'as-tu pas dit qu'elle était souffrante? Si elle est sortie, c'est qu'elle va mieux.

CÉCILE.

Tu as raison.

HENRI.

Dis-moi donc la vérité, Cécile?

CÉCILE.

Henri!... j'ai un peu le mal de tête...

HENRI.

La migraine.

CÉCILE.

Que faisons-nous ce soir? Est-ce jour d'Opéra?

HENRI.

Non, c'est jeudi.

CÉCILE.

Veux-tu que nous allions voir un drame?

HENRI.

Pour nous égayer, n'est-ce pas?

CÉCILE.

Maman les adore, les drames.

HENRI.

Elle ne s'amuse que quand elle pleure, ta mère.

CÉCILE.

Au théâtre, mon ami.

HENRI.

Oh! un peu partout. Quand je pense qu'elle a trouvé le moyen de pleurer, dimanche dernier, en me soutenant que je t'aimais trop...

CÉCILE.

Si tu lui avais répondu avec douceur...

HENRI.

Avec douceur, avec douceur! Tu ne comprends donc pas que ces choses-là vous font bondir?

CÉCILE.

On bondit tout doucement!... et personne ne pleure, au moins.

HENRI.

Elle est étonnante, ta mère. Elle s'opposait à notre mariage parce que, disait-elle, je ne t'aimais pas assez, et maintenant que nous voilà mariés, elle trouve que je t'aime trop; où est la logique? D'abord, quand elle est montée, elle ne sait à qui s'en prendre.

CÉCILE, à part.

C'est à son cœur de mère qu'elle devrait s'en prendre, la pauvre chérie.

HENRI.

Enfin tu conviendras...

CÉCILE, haut.

Nul n'est parfait en ce monde, mon ami.

HENRI.

Parbleu! A qui le dis-tu?

CÉCILE.

Et si elle a tort, parfois, il faut lui pardonner.

HENRI.

Je ne lui en veux pas.

CÉCILE.

Tu es si bon, aime-la un peu, parce qu'elle m'aime beaucoup.

HENRI.

Mais je l'aime de tout mon cœur.

CÉCILE.

Vrai?

HENRI.

Est-ce que tu en doutes?

CÉCILE.

Non, mon cher Henri.

HENRI.

Je serais le plus heureux des hommes, moi, si tu voulais me dire...

CÉCILE.

Ami!...

HENRI.

Mais dans un bon ménage, la femme n'a pas de secret... (Cécile devient rêveuse.) Tu aimes mieux me faire de la peine, alors?...

CÉCILE.

Devine-le! Je l'aurais deviné à ta place!

HENRI.

Comment t'y prendrais-tu?

CÉCILE.

Mieux que toi.

HENRI.

Tu avoues donc que tu as quelque chose?

CÉCILE.

Mais il faut le deviner.

HENRI.

Il faut que je le devine?... Je ne pouvais pas prévoir. Eh bien! je vais chercher, j'aime mieux cela, la situation est franche, au moins. Combien me donnes-tu de temps pour trouver?

CÉCILE.

Tu n'as plus que jusqu'à ce soir! Demain il serait trop tard.

HENRI.

C'est comme dans les drames, ça me fait peur. Tu ne me refuseras pas quelques renseignements, si j'en ai besoin. Ce n'est rien de grave, au moins?

CÉCILE.

Mon cher Henri!

HENRI.

Est-ce quelque chose que tu n'as pas et que tu désires?

CÉCILE.

Oui.

HENRI.

Que tu désires ardemment?

CÉCILE.

Oh! oui!

HENRI.

Depuis longtemps?

CÉCILE.

Depuis que nous sommes mariés.

HENRI.

C'est-à-dire depuis que nous sommes revenus à Paris, car à Nice... tu étais gaie!...

CÉCILE.

Oui, c'est vrai, là-bas, j'étais un peu éblouie par tout ce que tu me faisais admirer. Je n'avais jamais quitté maman. — C'était mon premier voyage. — J'étais enivrée, ce beau pays réalisait si bien tous mes rêves de jeune fille, il me semblait que nous n'étions que deux sur la terre et que nous pourrions toujours vivre ainsi. Mais maintenant, je ne sais pas, j'ai comme des envies de pleurer, lorsque je rencontre certains amis à nous, lorsque je les vois en famille.

HENRI, à part.

En famille! Ah mon Dieu! c'est cela!... (Haut.) Mais, ma chère adorée, il y a plus de trois mois qu'ils sont mariés, ceux-là.

CÉCILE.

Qu'est-ce que cela fait.

HENRI.

Comment! ce que cela fait? Mais ça fait tout.

CÉCILE.

Cela prouve en leur faveur.

HENRI.

Assurément.

CÉCILE.

En faveur de leur caractère.

HENRI, à part.

C'est toute une éducation à faire. (Haut.) Ta mère te dira elle-même que tu es trop impatiente; il faut attendre. Lui en as-tu parlé?

CÉCILE.

Certainement.

HENRI.

Que t'a-t-elle répondu?

CÉCILE.

Que cela dépendait de toi...

HENRI.

Elle t'a dit...

CÉCILE.

Que tu devais bien savoir!...

HENRI.

Mais je ne sais rien du tout. A propos, il y a longtemps que je ne l'ai vue, elle me boude depuis dimanche.

CÉCILE.

Je ne pense pas.

HENRI.

Si au lieu d'entendre un drame ce soir, nous allions tous trois au bal de madame d'Estang pour nous égayer un peu? qu'en dis-tu?

CÉCILE.

Je n'ai personne pour m'arranger, Annette m'a demandé sa soirée; je la lui ai accordée.

HENRI.

Tu as eu tort.

CÉCILE.

Sa mère est malade.

HENRI.

Alors, tu as bien fait... Attends-donc, que je cherche?...

CÉCILE.

Encore?

HENRI.

C'est cela.

CÉCILE.

Je croyais que tu avais trouvé.

HENRI.

Quoi?...

CÉCILE.

Ce que je désire.

HENRI.

Non, je dis : Je cherche le moyen d'aller à ce bal puisque Annette...

CÉCILE.

Ah! pardon, je croyais...

HENRI.

Quant à ton désir, ma chère aimée, c'est une question de patience, ça viendra.

CÉCILE.

Alors, tu as deviné?

HENRI.

Mais certainement.

CÉCILE.

Nous verrons cela demain.

HENRI.

Comment, demain?

CÉCILE.

Ce soir même en revenant du bal!

HENRI.

Hum!

CÉCILE, regardant du côté de la chambre verte.

Si tu le veux, puisque tu es le maître!

HENRI, faisant mine de comprendre.

Ah! oui, oui! (A part.) Je n'y suis plus du tout.

CÉCILE.

Il n'a pas compris...

Elle va à la fenêtre du balcon et pousse un grand soupir.

HENRI, à part.

En avant le proverbe! (A Cécile qui salue à la fenêtre.) A qui dis-tu bonjour?

CÉCILE.

A madame d'Arville, qui passe avec son mari et sa mère.

HENRI, se rapprochant.

Tiens! oui... jolie toilette!... Comme elle porte bien le cachemire.

CÉCILE.

M. d'Arville ne lui refuse rien.

HENRI.

Il a raison. Elle est charmante, madame d'Arville, elle est gaie.

CÉCILE.

Elle doit être si heureuse!

HENRI.

Pourquoi?... Est-ce que par hasard, tu voudrais?...

CÉCILE, interdite.

Mais si tu ne veux pas!...

HENRI.

Ah! mon Dieu!... Tu désires!...

CÉCILE.

Rien.

HENRI.

Mais parle donc!... Tu n'as qu'à demander...

CÉCILE.

Oui... oui, je sais bien... mais... il faut être grande, n'est-ce pas, pour porter un cachemire long?

HENRI, à part.

C'est un cachemire. (Prenant son chapeau et se disposant à sortir.) Ah! les femmes! les enfants de femmes!...

CÉCILE.

Tu sors!...

HENRI.

Je reviens... (A part.) Je mettrai moins de temps à le lui offrir, qu'elle n'en a mis à me le demander.

Il sort.

SCÈNE III

CÉCILE, seule.

Pauvre Henri!... Je le rends très-malheureux, en ne lui disant pas franchement... Mais c'est impossible, il faut que cela vienne de lui, il le faut absolument pour qu'elle y consente, elle d'abord; et puis pour que cela dure!... Je pensais qu'il comprenait, puisqu'il me disait: « En as-tu parlé à ta mère?... » Mais pas du tout, il s'était embarqué dans je ne sais quelle idée... bientôt j'ai vu que nous ne nous comprenions ni l'un ni l'autre, et en voulant tout à l'heure le remettre sur la trace, j'ai failli le lui dire tout net!... Heureusement le cachemire de madame d'Arville m'est venu en aide. — C'est vrai, par moments, il me semble que c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Mais la réflexion me dit aussitôt, que si c'est moi qui le lui demande... il ne me refuserait pas, non. Oh! je connais son cœur et je sais comme il m'aime... Si je lui disais: « C'est ma gaîté

» que tu pleures, mon Henri ; c'est ce sourire qui t'accueil-
» lait là-bas, à chaque instant du jour, et qui t'ouvrait mon
» cœur; tu veux retrouver ce visage qui reflétait son âme
» épanouie; qui te criait avec transports : je suis heureuse
» d'être au monde!... Tu veux retrouver tout cela... Eh
» bien! ce passé il est là... (Montrant la chambre verte.) dans cette
» petite chambre verte, que je destinais à ma mère, et que
» tu vas offrir à un indifférent. Le jour où tu y installeras
» celle qui ne m'a jamais quittée... qui m'a appris à t'ai-
» mer... celle à qui je dois tout enfin! Le jour où je lui
» dirai : « Cette chambre est la tienne, reste-la, mère, tou-
» jours près de nous, ne refuse pas... c'est Henri qui te le
» demande, c'est lui-même qui t'en prie, — c'est lui qui le
» veut, chut!... chut!... il est le maître ici, il faut lui obéir,
» madame. Ah! voilà que vous pleurez!... et moi aussi...
» Tenez... mais c'est de joie, n'est-ce pas?... Oui, oui, c'est
» de joie!... » Oh! ce jour-là, mon Henri!... ta Cécile ressuscitera plus souriante, plus gaie et plus heureuse que jamais!... Je sais bien que si je lui disais cela ainsi, il le ferait, oui... Mais il le ferait pour moi... pour moi seule; et à la première contrariété, au premier nuage : « Tu l'as
» voulu, me dirait-il; je le savais bien que c'était impos-
» sible. » Et alors, ce bonheur de se voir tous les jours, à tout instant, de vivre tous les trois et de s'aimer comme quatre en attendant... ce rêve serait perdu, à jamais perdu? Oh! je le sens bien, il faut que cela vienne de lui, afin que cette première concession l'oblige à passer sur bien des petites choses... Oui; mais il n'a que jusqu'à ce soir pour deviner, puisqu'elle veut partir demain... Oh! j'espère bien que non!... Si encore elle était venue aujourd'hui, cette méchante mère, au lieu de m'écrire, ils se seraient embrassés!

SCÈNE IV

CÉCILE, HENRI.

Henri entre portant un carton sous son bras; il le dépose sur la table et regarde Cécile.

CÉCILE.

Que portes-tu donc là?

HENRI.

Devine à ton tour, car, pour ma part, j'espère que c'est fini.

CÉCILE.

Qu'est-ce que c'est?

HENRI.

Quelque chose que tu désires et que tu n'oses pas me demander.

CÉCILE.

Quoi donc?

HENRI.

Tu as déjà oublié... tout à l'heure... en voyant passer madame d'Arville?...

CÉCILE.

Ah! mon Dieu!... c'est un cachemire!... Mais... j'en ai un, mon ami...

HENRI.

Un carré... celui-ci est long. Tu en avais envie, et tu ne le disais pas, enfant!! Pour vous punir, madame, je l'ai pris magnifique, ça vous apprendra... (Déployant le cachemire.) Voyez!...

CÉCILE.

Quelle folie!

HENRI.

Est-il aussi beau que celui de madame d'Arville?

CÉCILE.

Il est plus beau.

HENRI.

Tu le trouves plus beau? Quel bonheur!

CÉCILE, à part.

Au point de vue de l'économie, je ferais peut-être mieux de lui dire tout de suite...

HENRI, revenant à elle et tenant toujours le cachemire.

M'as-tu assez tourmenté...!

CÉCILE.

Pauvre ami!

HENRI.

C'est ta mère qui est cause de tout.

CÉCILE.

Comment?

HENRI.

Eh oui, avec ses rages d'économie... c'est insupportable, à la fin : « Tu as envie d'un cachemire long, ma fille, oh! prends bien garde, c'est fort cher, et puis vous avez dépensé beaucoup... etc., etc!...

CÉCILE.

Je te répète...

HENRI.

Qu'as-tu besoin d'aller lui demander conseil quand tu désires quelque chose? Est-ce qu'elle me croit pauvre, par

hasard? J'en achèterai un autre demain! tu le lui porteras de ma part.

CÉCILE.

Elle en a deux.

HENRI.

Eh bien, elle en aura trois, et elle comprendra peut-être que tu peux désirer en avoir deux, toi.

CÉCILE.

Mais, mon ami...

HENRI.

Non, vraiment, ce n'est pas raisonnable, cela vaut-il la peine de te chagriner une seconde?

CÉCILE.

Mon Henri!

HENRI, faisant valoir le cachemire.

Et si tu ne le trouves pas assez beau, tu pourras le changer, c'est convenu.

CÉCILE.

Il est magnifique, mon Henri, mais... ce n'est pas cela!

HENRI.

Ce n'est pas?...

Elle fait signe que non.

CÉCILE.

Je ne sais comment te remercier; si tu le rendais bien vite, puisque ce n'est pas cela?...

HENRI.

Singulière façon de remercier, je l'ai porté moi-même pour qu'il arrive plus vite; sacrifie-toi, au moins, et accepte-le comme fiche de consolation, ça ne compte pas, je vais recommencer.

CÉCILE.

Et notre budget?...

HENRI.

Tant pis pour lui!... Il faut que je devine maintenant.

CÉCILE.

Écoute : ce que je désire ne s'achète pas... rien ne saurait le payer que ma tendresse et ma reconnaissance!

HENRI.

Voilà pourtant un renseignement qui devrait m'éclairer!...

CÉCILE.

Je serais si heureuse si tu pouvais trouver!

HENRI.

Vrai?... Ne me dis plus rien, je trouverai. (Cécile cherche dans le petit meuble.) Que cherches-tu donc dans ce meuble?...

CÉCILE.

Mon cher Henri, je vais être obligée de te le dire... car je n'ai plus d'espoir, c'est fini!

HENRI, à part.

Si c'était cette broche que j'ai donnée à Marlé pour l'entourer de diamants.

CÉCILE, à part.

Je n'y comprends rien.

HENRI.

Le portrait de sa mère... Eh oui!... elle croit l'avoir perdu!... C'est cela!... (Avec effusion.) Cécile, embrasse-moi, je sais ce que tu désires.

CÉCILE.

Tu as trouvé?

HENRI.

Je ne t'en parlais pas parce que je voulais t'en faire la surprise pour ta fête... Je voulais l'orner davantage. Mais comment n'ai-je pas deviné plus tôt. Mon Dieu! que les hommes sont bêtes; mais c'est évident, c'est vers le sentiment qu'il fallait diriger mes recherches. Un cachemire? Quelle absurdité! je te demande pardon, ma Cécile. Je vais réparer cela, elle sera ici dès ce soir.

CÉCILE.

Quel bonheur! Mais je t'en prie, mon Henri, ne fais pas de folies; elle était très-bien ainsi, je t'assure; tu sais que maman n'aime pas le luxe, elle aime sa fille, voilà tout... Ce n'est pas un crime... tu ne lui en veux pas... et tu l'aimes bien.

HENRI.

Je le prouve.

CÉCILE.

Certes... Ah! je suis bien tranquille, va! Quand tu la connaîtras mieux, tu verras comme tu l'aimeras. Ah! mon Henri, que je suis contente; c'est toi qui me la rends... elle ne me quittera plus jamais, n'est-ce pas? Dieu! que je suis heureuse, et que je t'aime!

HENRI.

Au fait, si j'allais la chercher tout de suite.

CÉCILE.

Tout de suite, pourvu qu'elle soit prête.

HENRI.

J'attendrai un peu, si elle n'est pas prête. (Allant prendre son chapeau, et à part.) Hier, il n'y avait que le chiffre à mettre sur l'écrin. (Haut.) Je ne reviens pas sans elle.

CÉCILE.

Ah! que tu es bon!

HENRI, à part.

C'est bien cela, la voilà redevenue gaie. (Il va pour sortir.) A tout à l'heure.

CÉCILE, l'arrêtant.

Ah! n'oublie pas que je n'ai rien demandé... C'est toi qui le veux... en femme soumise, je t'obéis.

HENRI.

Je prends tout sur moi.

CÉCILE, au comble de la joie

C'est cela. Henri! je suis fâchée d'avoir été triste.

HENRI.

Et moi, je suis heureux d'avoir deviné!

Il sort.

SCÈNE V

CÉCILE, seule.

Enfin! Mère chérie, tu l'emportes... (Allant à la chambre verte.) et comme ce sera commode pour nous voir. (Frappant à la porte.) Maman, es-tu chez toi?... (Ouvrant la porte.) Oh! chère petite chambre, comme je vais t'aimer à présent... Là-bas, rue d'Enghien, cela doit être si triste, toute seule depuis trois mois... Avant mon mariage, nous ne nous quittions jamais, toujours ensemble comme deux sœurs, nous étions bien heureuses!... Moi, je le suis encore davantage maintenant, mais elle, la pauvre amie, elle doit être plus triste, car elle est plus souvent seule. Mais maintenant c'est fini... (Elle tire une lettre de sa poche.) Ah! tu ne sais pas tout le chagrin que m'a fait cette lettre... J'avais bien compris toutes tes délicatesses, aussi je n'ai rien demandé, il a deviné, et je suis

bien sûre qu'en rentrant du bal ce soir, tu dormiras là, dans ta chambre... Oh ! dans sa chambre !... Moi, d'abord, quand je marierai ma fille, j'exigerai qu'elle habite ma maison... (Regardant la lettre.) Ah ! cette lettre, il ne faut pas qu'Henri la voie... (Allant mettre la lettre dans sa poche, puis s'arrêtant et se dirigeant vers le petit meuble.) Non... serrons-la ici, c'est plus prudent.

SCÈNE VI

CÉCILE, HENRI, rentrant.

HENRI.

Me voilà

CÉCILE.

Seul ?... Elle n'était pas rentrée ?

HENRI.

Comme j'arrivais, l'ouvrier la rapportait.

CÉCILE.

L'ouvrier !... (Henri met l'écrin sous les yeux de Cécile.) Mon médaillon ?... Ah ! je comprends, il parlait du portrait, et moi...

HENRI.

Eh bien ! voilà tout !

CÉCILE, embrassant le portrait.

Oh ! mon ami, que c'est beau ! et que je te remercie !

HENRI.

Enfin cette fois, c'est bien fini, j'espère ! Adieu, tristesse !

CÉCILE.

Donne-moi mon beau cachemire long. (Henri lui met le cache-

mire sur les épaules.) Veux-tu maintenant que j'aille chercher maman, elle dînera avec nous, et ce soir nous irons au bal de madame d'Estang, puis, si nous rentrons trop tard, dame... nous lui offrirons l'hospitalité... la chambre verte! Veux-tu?... dis?

HENRI.

Parfaitement.

CÉCILE.

Oh! qu'elle va être heureuse!

HENRI, au moment où Cécile va sortir.

Cécile?

CÉCILE, sur la porte.

Mon ami?

HENRI.

Tu ne me dis pas que j'ai deviné?

CÉCILE, après un petit effort.

Pas tout à fait.

HENRI.

Comment!...

CÉCILE, lui envoyant un baiser.

Mais courage, tu brûles.

Elle sort.

SCÈNE VII

HENRI, seul.

Alors, ce n'est pas cela, mais non, puisque je brûle. Ah! c'est désespérant, je ne cherche plus. J'ai remarqué que

toutes les fois qu'il était question de sa mère, Cécile me regardait avec des yeux qui semblaient dire : cherche par là, mon ami, cherche, c'est la source. Il y a de la belle-mère, là-dessous; je dois être en pleine jouissance de quelque affreux défaut qui crève les yeux à tout le monde, un défaut que je ne vois pas et que ma belle-mère a signalé à ma femme! Oh! les belles-mères! mais qu'est-ce qui lui manque à la mienne? Sa fille pour jouer à la poupée?... D'abord, pourquoi n'est-elle pas venue depuis dimanche? Pourquoi joue-t-elle ce rôle de victime vis-à-vis de moi? C'est dans ces dispositions-là qu'on se plaît à calomnier son gendre. On souligne ses défauts! On le rend malheureux, on l'énerve... On le rendrait méchant! (Frappant sur la cheminée et se regardant dans la glace.) Colère! si c'était défaut? C'est lui, je le vois dans la glace. « On bondit tout doucement. » C'est cela... « Ton mari me fait peur, je n'ose plus aller chez toi! » Ah! c'est ainsi... Eh bien! à partir d'aujourd'hui, je veux être doux comme un mouton. (Il cesse le cordon de sonnette. — Se voyant dans la glace.) J'ai l'air d'un tigre! Voyons... voyons... du calme... (Allant au petit meuble.) Je vais lui écrire, à ma belle-mère, je vais lui dire qu'elle peut bien rester chez elle! et que mes défauts... (Il cherche du papier pour écrire. — Voyant la lettre.) Son écriture!... (Retournant la lettre.) Une lettre adressée à Cécile. Elle ne s'est pas contentée de le lui dire, elle le lui a écrit... Je parie qu'il est là tout au long, ce défaut. Voilà pourquoi Cécile ne m'a pas montré cette lettre, c'est clair! Ah! ma foi, je lis, c'est mon droit : (Lisant :)

« Ma chère fille,

» Je te le répète, ne demande rien, je t'ai donné pour » époux l'homme que j'ai cru trouver le plus parfait, et » lorsqu'il comprendra que mon cœur de mère compte » maintenant deux enfants au lieu d'un, il m'appellera près » de toi, alors seulement ton rêve de me voir habiter cette » petite chambre verte... »

(Se levant et mettant la lettre dans sa poche.) J'ai compris!...

SCÈNE VIII

HENRI, CÉCILE.

CÉCILE, entrant comme une flèche.

Ton ami, M. Richard est au salon, il vient d'arriver, je l'ai rencontré à notre porte.

HENRI.

Richard?

CÉCILE.

On monte ses bagages, je crois. Si tu veux bien le recevoir.

HENRI.

Certainement! Ah! ce cher Richard. Vous vous êtes rencontrés?

CÉCILE.

Oui... va!

HENRI.

Oui, oui... je vais... l'installer.

CÉCILE.

L'installer...

HENRI.

Dînera-t-il avec nous?

CÉCILE.

Comme tu voudras.

HENRI.

Il me semble...

CÉCILE.

Assurément.

HENRI.

Mais, ta mère ne le connaît pas?

CÉCILE.

Ils feront connaissance à table!

HENRI, souriant.

Oui! Enfin, je vais voir ça.

Il sort.

SCÈNE IX

CÉCILE, seule.

Les hommes ne sentent rien, ne devinent rien! Un monsieur que je n'ai vu qu'une fois, le jour de mon mariage, et à la sacristie, encore, il va s'installer chez moi! Et me voilà forcée de lui faire bon accueil, si je ne veux pas déplaire à mon mari; oh! les maris! Et encore, il paraît que le mien est des meilleurs, à ce que dit maman! Mais ils ne comprennent donc que ce qui flatte leur vanité, nos toilettes, les cachemires, les diamants! Mais s'il s'agit d'un sentiment, d'une chose de cœur, qui nous rendrait la vie tout à fait heureuse, un sentiment, qu'un enfant devinerait... oui, un enfant. Mais ces messieurs, ils sont trop grands, ils ne devinent plus. Quant à cette chambre que je réservais pour ma mère, il peut y installer tous les amis qu'il voudra, ça m'est bien égal maintenant, mais pas avant que je n'aie enlevé tous mes travaux de jeune fille, mes broderies... ces petits coussins que j'avais faits pour elle, toutes mes tapisseries! Ce monsieur foulerait tout cela aux pieds! Oh! non! par exemple! non! Quand je devrais tout déménager moi-

même, je vais le faire; sois tranquille, chère mère, tu seras vengée! Je laisserai deux chaises dans cette chambre, ce sera bien assez bon pour lui.

Elle va pour sortir. — Henri entre en se frottant les mains.

SCÈNE X

CÉCILE, HENRI.

HENRI.

Voilà qui est fait!

CÉCILE, à part.

Trop tard!

HENRI.

Il est installé.

CÉCILE.

Dans la chambre verte?

HENRI.

Non, à l'hôtel en face!

CÉCILE.

Comment?

HENRI.

Oui, j'ai réfléchi, j'ai d'autres vues sur cette chambre verte, je viens d'en faire part à mon ami, qui du reste a compris cela tout de suite. Il viendra un de ces jours dîner avec nous, tu verras quel charmant garçon.

CÉCILE.

Mais, mon ami, je croyais qu'il dînait aujourd'hui.

HENRI.

Aujourd'hui il dîne à table d'hôte.

CÉCILE.

A table d'hôte?

HENRI.

On y dîne très-mal, mais ça ne fait rien; j'y ai dîné autrefois étant garçon.

CÉCILE.

Cependant, mon Henri, si cela devait te contrarier, nous pourrions...

HENRI.

Nous dînons aujourd'hui en famille, ta mère, toi et moi. Après dîner nous allons au bal. Et après le bal, dans notre appartement, nous installons belle-maman!

CÉCILE.

Que veux-tu dire?

HENRI.

Qu'à partir d'aujourd'hui la chambre verte est occupée.

CÉCILE.

Par qui?

HENRI.

Comment! tu ne devines pas?...

CÉCILE.

Non, dis-le toi-même!

HENRI.

Par ta mère! et c'est moi qui te le demande... (Tombant à genoux.) je te le demande à genoux!

CÉCILE.

Ah! mon Henri, je t'adore; tu as deviné cette fois.

HENRI, tirant la lettre de sa poche.

Pas même cette petite satisfaction!... Regarde!

Il lui montre la lettre.

CÉCILE.

Sa lettre!...

HENRI.

A l'avenir, ma Cécile, si tu vois poindre la plus petite querelle entre ta mère et moi, tu me montreras cette lettre, et j'aurai toujours tort...

CÉCILE, se jetant dans ses bras.

Henri! je suis heureuse d'être au monde!

HENRI, l'embrassant.

Bien vrai, mon cher bonheur! (On entend un coup de sonnette) Chut!... on a sonné.

CÉCILE.

C'est elle!

HENRI.

Courons lui ouvrir!...

FIN DE CE QUE VEUT MA FEMME

TROP PRESSÉ

MONOLOGUE

PAR

M. CHARLES DE SIVRY

PERSONNAGE

L'HOMME PRESSÉ..... .. M. COQUELIN CADET.

TROP PRESSÉ

A un ami imaginaire.

Mon cher ami, je vous quitte, mille pardons, mais je suis excessivement pressé. — (Fausse sortie.) — Au fait, je ne vous ai pas dit... la faute en est au général, il me racontait ses campagnes; moi, j'écoutais sans entendre, distraitement. « Voyez-vous, dit-il, je ramasse ma colonne par un mouvement tournant, je fais déployer en tirailleurs les hommes du 28e, tout allait pour le mieux. »... Alors ma fiancée passe, je prépare un mot gracieux, je m'incline tout en ayant l'air de suivre le général, ma tasse de chocolat m'échappe et se répand sur la robe bleue pâle de ma cousine. Confus, troublé, affolé, je lâche le général, et je m'enfuis en bousculant tout le monde, couvert de ridicule et de chocolat. — Voilà mon mariage compromis, c'est désolant... et un excellent mariage. Vous savez, ma cousine blonde avec qui j'ai valsé l'autre mercredi chez madame de Trois Etoiles? Enfin aujourd'hui je vais tâcher d'arranger les choses. Je suis sûr de rencontrer ces dames chez le grand pâtissier du boulevard; vous savez? où elles viennent tous les jours grignotter des gâteaux de deux à trois, (il tire sa montre.) il est 3 heures moins 10. Diable! je n'ai que le temps. Voyez comme on s'attarde à causer, je vous quitte, mille pardons, mais vous comprenez... (Fausse sortie.) — Au fait, je ne vous ai pas dit, le général m'est très-utile, et si j'obtiens ma nomination, mon ambassade, ce sera grâce à lui; sans ça, vous comprenez

que je n'aurais pas perdu mon temps à écouter ce récit de bataille. — Le temps est une chose si précieuse. — D'autant plus que (Riant.) vous savez, son fameux mouvement tournant, il a été enveloppé et coupé comme la galette... Ah! c'est vrai, ces petits gâteaux, je vais manquer ces dames. (Il tire sa montre.) 3 heures 5. — Sapristi! Bonsoir, mille pardons, à bientôt. (Fausse sortie.) — Ah! à propos, vous ne savez pas l'affreux malheur? Gaëtan, le beau Gaëtan, mon meilleur ami, le vôtre aussi, je crois. Désespéré, le pauvre garçon! Une brouille, la paille rompue avec la petite comtesse qui a les cheveux roses et pour une vétille, pour un rien. Ces amoureux, tous les mêmes! C'est une vraie passion, voilà près de trois mois que ça dure et c'est très-sérieux; il est véritablement épris, mais là; il est au lit avec la fièvre et des idées noires, 450 pulsations à la minute, tic, toc, tic, toc, (Il tire sa montre sans le regarder.) — (Regardant le cadran.) Grand Dieu! 3 heures un quart, le pâtissier que j'oubliais, j'ai manqué mon mariage! (Il remonte.) Voilà tout, j'irai ce soir aux Italiens. (Il redescend.) Ces dames ne manquent pas une représentation. Hein, comme le temps passe sans qu'on s'en doute? (Il remonte.) Je cours au ministère pour ma nomination, (Il redescend.) là au moins j'arriverai à temps... Eh! eh! tout juste, le général part régulièrement à 3 heures et demie. Je vous demande pardon, mon cher ami, mais je me sauve, vous comprenez, une affaire d'avenir, c'est très-sérieux. (Hélant un fiacre imaginaire.) Cocher! cocher!... Bon, il est pris! Bah! j'irai pédestrement en pressant le pas... bonsoir, à tantôt... (Fausse sortie.) Ah! mon Dieu! et ce pauvre Gaëtan qui a la fièvre : il faut absolument que je passe chez la petite comtesse aux cheveux roses, je le lui ai promis. Je lui dirai dans quel état elle l'a mis, son désespoir, ses regrets, elle m'écoutera, il faudra bien qu'elle m'écoute! (S'adressant à une comtesse imaginaire.) Madame, si vous l'aviez vu comme moi, ce matin, vous auriez eu pitié; c'est sa vie que je vous demande, sa vie, madame. Il m'a dit : « Si à 4 heures précises, tu n'es pas venu m'apporter une bonne parole, je saurai ce que ça veut dire, je me fais sauter la cervelle! »

(A l'ami imaginaire.) Et vous savez, mon cher, qu'il le fera comme il le dit. Je le connais, c'est une tête montée; si ce n'était pas un garçon sérieux; il se serait fait poëte lyrique. Aussi je lui apporterai son pardon dans du papier, dans du papier parfumé (Hélant un autre fiacre.) Cocher! cocher!... Ah çà, tous les cochers de Paris sont donc pris aujourd'hui? (Regardant sa montre.) 3 heures et demie, le général est parti! — Où le trouver? Vous avouerez que c'est jouer de malheur; il m'aura attendu, puis furieux de ne pas me voir, il sera parti! Où le trouver, bon Dieu! Aussi, c'est votre faute; vous me retenez là à causer sur le trottoir depuis une heure, quand j'ai tant de courses importantes à faire!... Oh! je ne vous en veux pas; je sais bien, on s'attarde à causer et puis le temps passé « *fugit irreparabile tempus* » — Je vous quitte, je me sauve, mille pardons. Je cours chez la petite comtesse aux cheveux roses, il s'agit de sauver la vie d'un ami, car il n'y a pas à dire, s'il ne m'a pas vu à 4 heures, à 4 heures 5 il se tue — il le fera comme il le dit! Oh! les femmes! bonsoir. (Fausse sortie.) — Je n'ai pas besoin de vous recommander le plus absolu silence sur toute cette affaire, car je ne vous ai pas dit... Oh! je peux vous confier ça, vous êtes un caveau de famille pour la discrétion... Eh bien, la petite comtesse aux cheveux roses est la ~~femme~~ du général! ~~Tous les mêmes, les maris~~! (Subitement.) Tiens, mais au fait, c'est juste, je vais chez lui. Je présente mes hommages à la comtesse, à qui je glisse en deux mots ce que vous savez . . . . . .
Oh! il est sourd comme un pot, l'abus du canon, il n'entendra rien; et à lui je crie dans l'oreille gauche, la bonne, mes excuses, ma nomination, etc., etc. Je fais aussi d'une pierre deux coups. Après, je cours chez ce pauvre Gaëtan. La bonne nouvelle, — car je ne peux que lui en apporter une excellente, comme diplomate on peut compter sur moi, — la bonne nouvelle, dis-je, le remet sur pied, nous sortons retenir nos fauteuils aux Italiens et nous allons dîner au Cercle... Et dire qu'on croit généralement

les hommes du monde inoccupés, on nous suppose oisifs, injustice de la foule! Enfin, maintenant tout s'arrange au mieux, et ce soir aux Italiens, j'aurai raccommodé mon mariage, séduit le général, et sauvé la vie à mon meilleur ami. (*Il regarde sa montre.*) Grand Dieu! Quatre heures... il est mort!

FIN DE TROP PRESSÉ

LE COIN

MONOLOGUE

PAR

M. ARMAND SILVESTRE

LE COIN

A Coquelin Cadet

Je suis célibataire... célibataire et bien élevé. — Si j'ajoute cela, c'est pour ne pas vous laisser croire que ce soient mes mauvaises façons qui m'aient interdit l'entrée du temple de l'Hymen... non! Mon respect m'a suffi; je me connais et je me suis trouvé indigne : voilà tout! Je me console de la solitude inhérente à mon état (ça se dit toujours) en voyageant. Un homme seul qui ne laisse rien sur ses talons, qui porte tout avec soi comme le sage, n'a rien de mieux à faire qu'à courir le monde. C'est même un devoir pour lui et s'il y manquait, il serait bien vite montré au doigt par tous les directeurs des grandes compagnies de chemins de fer et de paquebots.

Je passe donc la moitié de ma vie à me mettre en route et l'autre à revenir. Ce sera ainsi jusqu'à mon dernier voyage pour lequel je prendrais bien inutilement un billet d'aller et retour. Seulement, jusque-là, comme j'aime fort mes aises, je m'arrange pour pérégriner toujours aussi confortablement que possible. Ainsi il me faut toujours une casquette de soie, — vous savez : la soie détourne la foudre que le mouvement du chemin de fer pourrait solliciter, — ma gourde de cordial, mon petit pâté de gibier dans ma sacoche, un bon roman comme on en fait maintenant avec des des-

criptions de Paris, pour m'endormir, mais surtout, oh mais avant tout, quand je dois passer la nuit, il me faut mon coin.

Ce n'est pas uniquement, croyez-le bien, parce qu'on y est mieux assis qu'aux autres places qui coûtent le même prix, et qu'il est toujours doux de profiter d'un injustice, ni parce qu'on y est mieux calé que contre les oreilles de crin du milieu de la voiture. Non! Je ne suis pas une âme sans poésie et c'est pour moi un grand plaisir de voir le paysage courir comme s'il voulait toujours aller se mettre à la queue du train. Je ne suis pas insensible aux beautés de la nature, et quand un rayon de lune mêle quelque fantastique à ces réalités, je me sens tout comme un autre poussé à une mélancolie pleine de charme. Je vous en préviens donc : si jamais vous me rencontrez dans une salle d'attente, — et je vous engage même à me bien regarder pour me reconnaître, — je suis toujours prêt à vous bousculer impitoyablement pour arriver bon premier dans mon compartiment. J'ai même un truc pour cela : — j'approche traîtreusement une chaise de la porte vitrée et, quand celle-ci s'ouvre bruyamment, je pousse la chaise derrière moi dans les jambes de mes contemporains. Je vous recommande ce procédé qui est souverain; seulement il n'y a pas à l'employer si vous me voyez là. Je prendrais plutôt un fauteuil ou même un canapé pour avoir les devants.

Je venais de réussir pour la centième fois mon petit tour, en partant hier pour Grenoble. Brrrr... la chaise avait roulé derrière moi au milieu de malédictions épouvantables et, sans m'inquiéter de ces vaines clameurs, je m'étais précipité à ma place préférée, le coin à droite, dans le sens du mouvement. J'avais immédiatement roulé une cigarette pour effrayer les dames, obstrué tous les coussins de ma valise, de ma couverture, de mon chapeau, de mon parapluie et, heureux effet de ma ruse! chaque voyageur qui s'était glissé jusqu'à la portière avait reculé devant ces barricades. L'homme d'équipe avait bruyamment abaissé le loquet inférieur, la cloche sonnait aux retardataires, j'étais sauvé! O nuit in-

comparable de contemplation et de rêverie! Une lune superbe! Un train express! Comme les arbres affolés allaient fuir sous les étoiles!

Tout à coup, j'entends un misérable employé dire juste sous ma fenêtre :

— Par ici, monsieur et madame, par ici, il y a de la place.

Mon loquet fut violé et un couple essoufflé se rua dans ma thébaïde.

La femme me parut charmante, l'homme affreux; c'est dans l'ordre des choses et, sans m'appesantir sur cette antithèse, je les laissai avec indifférence s'installer à l'autre bout du compartiment. Madame s'étendit à gauche, monsieur s'étala à droite et mit ses pantoufles sans m'en demander la permission, ce qui me parut léger. Mais je ne me vengeai pas en tirant les miennes de ma couverture, parce que, je vous l'ai dit plus haut, je suis bien élevé. Je me contentai d'avoir pitié de la pauvre créature condamnée à vivre avec un tel rustre. Ces gens étaient d'ailleurs silencieux et je me décidai à ne plus regarder de leur côté pour me faire au moins l'illusion de la solitude. O nuit charmante encore de méditation et d'extase! Il me sembla cependant qu'un petit nuage avait passé sur la lune et que le froid allait donner des rhumatismes aux arbres.

— Par ici, monsieur et madame, par ici, il y a encore de la place, mais dépêchez-vous!.

Encore sous ma fenêtre et toujours ce misérable employé!

Cric, crac, la portière s'ouvre encore et un second couple, plus essoufflé encore que le premier, jaillit jusque sous mon nez. La femme était jolie, l'homme épouvantable! C'est la règle et puis qu'est-ce que ça me faisait! Une lutte effroyable, titanesque s'engageait dans mon cerveau entre mes sentiments bien connus de délicatesse et l'amour de mes aises. Une tempête sous une casquette de soie! Car, avec cette netteté de vision que donnent les circonstances critiques, j'a-

vais parcouru d'un seul tour, le cercle des hypothèses qui me condamnaient au sacrifice.

Car suivez avec moi, je vous prie : si je gardais mon coin, ma nouvelle voisine, pour avoir le sien, était orcée de me faire vis-à-vis, et son mari, pour la défendre allait s'asseoir à côté d'elle, ce qui la privait absolument du plaisir de s'étendre; ou elle abandonnait cette place privilégiée à son affreux conjoint pour subir, de l'autre côté, une oppression égale; ou elle s'asseyait près de moi et je voyais ce drôle s'abandonner aux délices d'un sybaritisme insolent, mollement couché comme Tityre, pendant qu'elle et moi!... Oh! non! infliger de tels supplices à un sexe que j'ai tant respecté, jamais! L'amour de mes aises roulait dans la poussière. Mes sentiments de délicatesse bien connus avaient vaincu. En moins de temps qu'il ne m'en a fallu pour vous raconter cette bataille, j'avais cédé mon coin et l'homme épouvantable était assis à ma gauche, sans même m'avoir dit merci.

Aussi sans gêne que le premier! Il fit une façon de toilette de nuit devant moi sans m'adresser la moindre excuse. La jolie femme ne m'en fit pas non plus, ~~mais, hélas! elle ne s'était pas déshabillée,~~ elle! Je ne me faisais pas d'illusions, ma nuit était perdue. La lune avait disparu dans un nuage et les arbres avaient la goutte. Une seule fois je tentai de regarder par la portière, en tournant la tête comme ça; — mais le profil de mon odieux voisin se mêla si ridiculement aux lignes du paysage que je reculai épouvanté. Imaginez-vous que de hautes futaies semblaient s'élancer de son crâne (pure hypothèse, vous savez); que ses sourcils balayaient l'azur du ciel devant eux et qu'à un moment où la lune subitement dégagée était découpée par son nez, je crus voir le corbeau de la fable tenant dans son bec un fromage de lumière. J'aurais regardé un peu plus longtemps que je serais devenu fou.

De désespoir, je me retournai vers mes premiers bourreaux à l'autre extrémité du wagon. Ceux-là ne gênaient

pas ma vue, allongés qu'ils étaient dans des poses inégalement gracieuses, madame comme une fleur fauchée, monsieur comme un potiron. Mais ils avaient eu l'attention délicate de baisser les rideaux de leur côté pour m'agrandir les horizons. C'était complet. Il me restait pour toute ressource la série des torticolis qu'on contracte en tentant de dormir le long des oreilles de crin qui ne simulent des coins que pour les gens naïfs. Je l'abordai franchement et m'enveloppai d'une bonne courbature pour le lendemain. — Mais au moins, pensais-je, si ces deux rustauds ont feint de ne pas apercevoir la galanterie exquise de mon procédé, s'ils se sont bien gardés, les jaloux! de le faire remarquer à leurs femmes, celles-ci me rendent intérieurement justice et le parallèle qui s'établit, dans leur cerveau, entre ma personne et celles de leurs malotrus d'époux ne saurait être que flatteur pour moi. J'ai le dos brisé, mais ma conscience n'a pas fléchi. Aïe, c'est en voulant me retourner... Mais il est doux de souffrir pour une moitié du genre humain si incomparablement plus belle que l'autre... Ouf!... c'est dans les reins.. mais quel délicieux martyre! Faisons semblant de dormir tout en souffrant pour mieux respecter leur sommeil. O voluptés du sacrifice! Tiens, la jolie femme qui me fait vis-à-vis est réveillée : elle s'approche de son mari, mon abominable voisin... elle lui parle tout bas, elle me désigne du regard. C'est canaille, mais j'écoute.

« — Pauvre chéri! demande donc à cet imbécile-là, s'il descendra bientôt que tu puisses t'étendre! »

Et maintenant, célibataires mes frères, cédez votre coin, si ça vous amuse. Moi je me marie, uniquement pour vous le prendre et vous faire traiter d'imbéciles par ma femme après.

FIN DU COIN

LE BRACELET

SAYNÈTE

PAR

M. ERNEST HAMM

PERSONNAGES

CAMILLE, veuve. (20 ans.)
BLANCHE. (25 ans.)
JEAN.

LE BRACELET

Un salon chez Camille. — Canapé, chaises; table à côté du canapé, etc.

SCÈNE I

CAMILLE, seule, assise sur le canapé.

Déjà deux heures! Et Maurice qui n'est pas là! Lui qui depuis trois mois ne manque pas de venir me faire sa cour en attendant notre mariage! Notre mariage! Qui m'eût dit que je me remarierais jamais quand, il y a deux ans, je devins veuve de cet excellent M. de Lussay, un homme si bon, un peu vieux, un peu absorbé dans ses livres de jurisprudence, mais si bon! ... Ah! Maurice, il faut que je vous aime bien! Voyons! que pourrais-je bien faire en l'attendant? (Elle prend un journal.) Ce journal! La politique! toujours la politique!... Faits divers. « Avis aux personnes qui quittent leur appartement. » Tiens, ça m'intéresse, moi qui ai donné congé pour le 15 prochain. La femme doit suivre son mari et j'irai demeurer (A demi-voix.) avec lui! (Lisant.) « qui quittent leur appartement. Une habile voleuse, sous prétexte de visiter les logements à louer, s'introduit dans les maisons et ne craint pas d'y opérer des razzias qui

font amèrement regretter aux trop confiants locataires de l'avoir reçue. Cette femme dangereuse, sur laquelle la police n'a pas encore pu mettre la main, est grande, blonde élancée. Elle a les yeux bleus et un air assez distingué qui prévient tout d'abord en sa faveur et l'aide à faire ses nombreuses dupes. » Ah ! mon Dieu ! Et moi qui ai justement mis l'écriteau, *à louer* ce matin. Je n'oserai plus laisser voir l'appartement à personne maintenant. Pourvu que cette femme n'arrive pas ici ! Quelle folie ! Il y a des milliers d'appartements à louer à Paris en ce moment. C'est ce Maurice avec sa lenteur qui me met en tête ces idées absurdes ! Que fait-il ? Je voudrais le voir, ne fût-ce que pour le remercier du joli bracelet de turquoises qu'il m'a envoyé ce matin et de la lettre charmante qui l'accompagnait. (Elle tire une lettre de sa poche et lit.) « Ma chère Camille, permettez-moi de vous envoyer ce présent modeste en témoignage d'affection. J'envoie le semblable à ma sœur qui sera bien heureuse de vous connaître et de vous aimer dès qu'elle sera arrivée de Bordeaux. En attendant, pareilles toutes les deux par la grâce et les qualités du cœur, vous le serez également par ce bijou dont les deux exemplaires feront de vous deux sœurs par anticipation. » Sa sœur ! Je brûle de la voir. Si elle lui ressemble surtout, je sens que je l'aimerai à la folie. (A Jean qui entre.) Qu'est-ce que c'est ?

SCÈNE II

CAMILLE, JEAN.

JEAN.

Madame, c'est une dame qui vient pour visiter l'appartement.

CAMILLE.

Une dame? pour l'appartement? Et comment est-elle, cette dame?

JEAN.

Peuh! ni grande, ni petite, ni grasse, ni maigre.

CAMILLE.

Je crois que vous ne voulez pas vous compromettre, Jean. (A part.) Je suis folle avec mes idées. C'est égal. (Haut.) Faites entrer cette dame et, vous m'entendez bien, ne la quittez pas un instant. Je reviens. Je vais me mettre en état de la recevoir.

JEAN.

Bien, madame!

Camille sort.

SCÈNE III

JEAN, BLANCHE.

JEAN, à la cantonade.

Entrez, madame. (Entrée de Blanche.) Si madame veut attendre ici un instant, ma maîtresse va venir de suite.

BLANCHE.

C'est bien, laissez-moi. (Jean ne bouge pas.) C'est gentil ici, ça dispose en faveur de celle qui l'habite. C'est égal, c'est peut-être un peu risqué, ce que je fais là. A mon arrivée de Bordeaux, venir sous prétexte de louer un appartement libre voir et étudier incognito la fiancée de mon frère. Si Maurice savait cela. Mais bah! il ne le saura pas. Quand elle et moi nous serons amies intimes, elle me gardera le secret. (A Jean.) Vous pouvez me laisser, mon ami.

JEAN.

Bien, madame.

Il ne bouge pas.

BLANCHE.

Il paraît qu'il est sourd ou qu'il veut me tenir compagnie. Enfin! (A Jean.) Votre maîtresse habite seule ici?

JEAN.

Oui, madame!

BLANCHE, à part.

Tiens! il n'est pas sourd. (Haut.) Et elle y reçoit beaucoup de monde?

JEAN, à part.

Qu'est-ce que ça peut lui faire? (Haut.) Mais ni peu, ni beaucoup. Du reste, voici madame.

SCÈNE IV

BLANCHE, CAMILLE, JEAN.

CAMILLE, bas à Jean.

Eh bien! vous ne l'avez pas quittée un instant?

JEAN, de même.

Non, madame! Elle me demandait même des renseignements sur vous, si vous sortez seule souvent, s'il vient beaucoup de monde ici.

CAMILLE.

Tiens! quelle idée! Laissez-nous. (Jean sort. — A part.) Voilà qui est singulier.

SCÈNE V

CAMILLE, BLANCHE.

BLANCHE.

Excusez-moi, madame, de vous déranger ainsi.

CAMILLE.

Mais du tout, madame, vous ne me dérangez pas. Et puis, quand on quitte un appartement, il est assez naturel... (A part.) Elle est blonde !

BLANCHE, à part.

Comme elle me regarde ! elle n'est pas mal, d'ailleurs !

CAMILLE.

Il est assez naturel !... (A part.) Blonde et élancée !

Elle prend en cachette le journal et compare le signalement à celui de Blanche.

BLANCHE.

Tiens ! elle lit le journal, maintenant, (Haut.) Mais, madame, ne vous dérangez pas, et si vous voulez me donner quelques indications, je saurai bien visiter cet appartement toute seule.

CAMILLE, à part.

Toute seule, c'est cela; elle veut être libre ! C'est elle, plus de doute ! Ah ! mais j'ai peur, moi ! (Haut.) Mon Dieu ! madame, à vous dire vrai, je crois qu'il vaudrait mieux pour vous ne rien visiter ici.

BLANCHE, surprise.

Pourquoi cela ?

CAMILLE.

Parce que je suis sûre que cet appartement ne vous con-

viendrait pas, mais pas du tout! (A part.) Comme elle regarde autour d'elle!

BLANCHE, à part.

Elle a des idées singulières (Haut.) Mais...

CAMILLE.

Vouillez m'excuser, madame. J'ai quelque chose à faire et je ne saurais rester.

BLANCHE.

Voilà qui est particulier! (Haut.) Mais enfin, cet appartement, je voudrais...

CAMILLE, un peu irritée.

Encore une fois, je vous affirme qu'il ne vous conviendra pas du tout.

BLANCHE, à part.

Quel caractère! C'est là, cette femme que Maurice me dépeignait si charmante et si douce!

CAMILLE, à part.

Elle ne s'en ira donc pas!

BLANCHE.

Mais j'ai, je pense, le droit de visiter.

CAMILLE.

Eh! madame, si on ouvrait ses portes toutes grandes à toutes les personnes qui se présentent sous prétexte de visiter les appartements...

BLANCHE.

Que voulez-vous dire?

CAMILLE.

Rien. Mais je sais combien on est exposé à Paris à recevoir des visites dangereuses de gens de toute sorte.

BLANCHE, avec colère.

Madame!

CAMILLE.

Madame!

BLANCHE, à part.

Mais elle est folle! Et Maurice qui voulait... Oh! mais non! je saurai bien l'en empêcher. (Haut.) Madame, je me retire! puissiez-vous ne jamais vous repentir de la façon dont vous vous êtes permis de me recevoir!...

CAMILLE, à part.

Oui, oui!

BLANCHE, s'approchant.

Adieu, madame, vous entendez bien, adieu!

CAMILLE, regardant sa main.

Ah! mon Dieu!

BLANCHE.

Quoi donc?

CAMILLE, à part.

Ce bracelet de turquoises, à son bras, c'est le mien, celui que Maurice m'a envoyé. Elle aurait eu l'adresse de le... voler!... oh!...

BLANCHE.

Est-ce qu'elle se trouve mal?

CAMILLE, ouvrant son écrin.

Ce serait trop fort!... Mais non! le mien qui est là. 'est un bracelet tout semblable! Quelle idée! (Regardant Blanche.) Cette taille, ces yeux, ce son de voix, toute cette ressemblance que je ne m'expliquais pas.

BLANCHE, fausse sortie.

Adieu!

CAMILLE.

C'est sa sœur!... Qu'est-ce que j'ai fait là avec mes sottes conjectures! Me voilà bien maintenant! (La rappelant.) Madame, encore un mot?

BLANCHE.

Eh! que pouvez-vous me dire de plus?

CAMILLE, à part.

Mais quelle raison de venir ici incognito? Ah! je devine! Une épreuve probablement. Oh! mais il faut que je me venge! (A Blanche.) Madame, vous m'avez trouvée tout à l'heure bien peu courtoise. Veuillez m'excuser. Une mauvaise disposition, de faux renseignements qui m'avaient abusée... je vous exprime ici tous mes regrets.

BLANCHE.

C'est bien heureux!

CAMILLE.

Et puis, faut-il le dire? (A part.) A nous deux maintenant! (Haut.) Je venais de me déterminer à garder cet appartement, ce qui fait que votre visite...

BLANCHE.

Ah! vous gardez...

CAMILLE.

Oui. Il y a quelques heures encore, je devais me remarier, mais...

BLANCHE.

Mais?...

CAMILLE, souriant.

Mais tout cela ne vous intéresse guère, madame.

BLANCHE, s'asseyant.

Mais si! je vous assure. Continuez donc, je vous prie. Vous deviez, disiez-vous, vous remarier?

CAMILLE.

Quand j'ai reçu des renseignements confidentiels qui m'ont donné beaucoup à réfléchir!

BLANCHE.

Vraiment!

CAMILLE.

Mon futur m'avait habilement caché ses défauts!

BLANCHE, à part.

Maurice! des défauts!

CAMILLE.

Il m'avait caché qu'il était joueur, mais joueur à passer la nuit à une table de baccarat, dissipé, ne sachant pas rester chez lui un instant!

BLANCHE, à part.

Maurice. Lui! le plus rangé des hommes!

CAMILLE, à part.

Elle est attentive, je crois! (Haut.) Et sa famille? Car il a une famille; d'abord une sœur!

BLANCHE.

Qu'avez-vous à reprocher à sa sœur?

CAMILLE.

Une sœur mariée à un magistrat de... de Marseille ou de Bordeaux.

BLANCHE, étourdiment.

De Bordeaux.

CAMILLE, jouant la surprise.

Tiens! vous la connaissez?

BLANCHE, troublée.

Non! du tout, je dis de Bordeaux... au hasard...

CAMILLE.

Cette sœur est, paraît-il, coquette, légère, futile, aimant avant tout le plaisir !

BLANCHE, se levant.

Madame!

CAMILLE.

Mais vous la connaissez donc ?

BLANCHE, se contenant.

Non ! du tout ! Continuez, je vous prie !...

CAMILLE.

Oh ! ma foi ! je vous ai tout dit !

BLANCHE.

C'est bien heureux !

CAMILLE.

Et voilà pourquoi je garderai mon appartement !

BLANCHE, haut d'elle même.

Vraiment, madame ! Et pourrez-vous me donner un dernier renseignement ?

CAMILLE.

Lequel, madame ?

BLANCHE.

Le nom de la personne qui vous a fait ces jolis rapports sur mon frère et sur moi !

CAMILLE.

Votre frère ! vous ! Que voulez-vous dire ?

BLANCHE.

Je veux dire que je suis la sœur de Maurice et que je suis bien contente d'avoir pu connaître et apprécier la femme dont il voulait faire la sienne, que c'est vraiment heureux

pour vous, que vous ne vouliez plus de lui, car moi je ne veux plus de vous et, moi vivante, ce mariage ne se fera pas.

CAMILLE, éclatant de rire.

Ah ! madame, vous êtes donc tombée dans le piége!.

BLANCHE.

Comment? Que signifie?

CAMILLE.

Cela signifie qu'il y a une heure que je vous ai reconnue. qu'il y a une heure que je me venge de votre visite incognito et que je m'amuse, enfin!

BLANCHE.

Vous m'avez reconnue, dites-vous? Comment cela?

CAMILLE, ouvrant son écrin.

Ce bracelet semblable au vôtre! — Maurice ne vous avait donc pas dit...

BLANCHE.

Si, mais je l'avais oublié. Oh ! madame, comment réparer... Mais votre accueil au premier abord n'était guère encourageant.

CAMILLE, embarrassée.

Cela, je l'avoue, c'est l'effet des sottes terreurs que m'avait données ce journal. Tenez!

Elle lui donne le journal.

BLANCHE, lisant.

Je comprends! Et maintenant, vous me pardonnez ma supercherie?

CAMILLE.

Comme vous ma réception... cavalière?

BLANCHE, l'embrassant.

Chère amie... et dire que sans ce bracelet...

SCÈNE VI

LES MÊMES, JEAN.

CAMILLE.

Qu'est-ce que c'est, Jean ?

JEAN, bas à Camille.

Madame, c'est monsieur Maurice.

CAMILLE.

Vous pouvez parler haut. (A Blanche.) C'est Maurice.. Que va-t-il dire en vous voyant ici?

BLANCHE.

Bah! il dira ce qu'il voudra. Nous sommes fortes à nous deux maintenant. (A Jean.) Faites entrer!

FIN DU BRACELET

LA

CHASTE SUZANNE

MONOLOGUE

PAR

M. JULES DE MARTHOLD

PERSONNAGE

ELLE..... Mlle LODY.

LA

CHASTE SUZANNE

A Mademoiselle Alice Lody.

Une chambre. — A gauche, une table avec des livres et de quoi écrire.

SCÈNE UNIQUE.

ELLE

Était assise, les coudes sur la table, la tête dans les mains et se bouchant les oreilles, répète, tout bas et très-vite, avec la frénésie de quelqu'un qui ne peut arriver à retenir quelque chose par cœur.

« *Alors les deux vieillards conçurent pour elle une pas-*
» *sion criminelle. — Alors les deux vieillards conçurent*
» *pour elle une passion criminelle. — Alors les deux vieil-*
» *lards conçurent pour elle une passion criminelle. — Alors*
» *les deux vieillards conçurent pour elle...* » (Elle s'arrête court. — Un temps où elle réfléchit, puis, naturelle.) Une passion criminelle...

Une passion criminelle?... Qu'est-ce que c'est que ça...? Qu'est-ce que c'est (Appuyant sur le mot.) *encore* que ça.., car je n'y comprends rien, à cette leçon... Et moi, quand je ne comprends pas quelque chose... d'abord, il m'est impossible de le retenir... et puis.. et puis, ça me met en colère!... (Avec dépit.) Voyons donc, voyons donc...? (Elle lit tout bas des lèvres, très-attentivement pendant assez longtemps, puis s'arrêtant.) Eh bien! non; non, j'ai beau lire et relire le tout à la filée,.. plus je lis... moins je comprends... (Se levant, emportant son livre.) Ah! cette leçon...! Ce qu'elle m'agace! (Après un temps où elle a lu des yeux, puis furieuse) Non, mais.., qu'est-ce que ça veut dire, je vous le demande? (Elle lit haut, très-lentement, avec une nuance colère et pédagogique.) « *Il y* » *avait à Babylone un Juif fort riche* » — Fort riche, bien entendu... un Juif! — « *appelé Joachim.* » — Joachim, c'est un nom polonais... (N'osant se faire à elle-même la plaisanterie et en souriant.) Alors.., alors... c'était le Juif polonais... — « *Suzanne, son épouse, qui avait été parfaitement élevée...* » — Au couvent, sans doute — « *parfaitement élevée comme* » *le prouve la vertu qu'elle fit paraître dans la suite, était* » *d'une grande beauté...* » — Eh bien! voilà où je commence à ne plus comprendre... D'abord, je l'ai lue, la suite, et je n'ai pas vu quelle vertu elle avait fait paraître; du tout, du tout... Et puis, belle et vertueuse.., qu'est-ce qui a bien pu lui arriver... de désagréable? — Enfin! continuons...! — « *Or, deux vieillards, juges du peuple et amis de son mari,* » *l'ayant vue, s'en éprirent...* » — S'en éprirent... Qu'est-ce que ça veut dire?... Eprendre.., verbe... Verbe quoi? Actif ou passif...? Moi, j'ai idée que ce doit être un verbe actif, s'éprendre. — Ah! non! S'éprendre..., c'est un verbe pronominal, un verbe... réfléchi... S'éprendre... je n'en vois pas bien le sens... — Au fait, est-ce que je n'ai pas mon dictionnaire...? (Elle va à la table et commence à chercher.) Ah! les dictionnaires! On ne saura jamais combien ça sert! —

Voyons. (Cherchant.) S'éprendre... Eprendre... E-P-R — E-P-R — « Epouvanter. » — « Epoux. » — E-P-R-E — E-N... — Eprendre, voilà. (Lisant.) « *S'éprendre, verbe pronominal.* » *Se passionner.* » — Ah! voilà ce que ça veut dire? Eh bien! qu'est-ce que ça signifie, se passionner...? — Oh! ces dictionnaires! On ne saura jamais... à quoi ça ne sert pas! — (Ayant quitté le dictionnaire et repris l'Ancien Testament.) « *Or, Su-* » *zanne avait coutume de se promener dans son jardin,* » *et un jour que la chaleur était grande, elle voulut se bai-* » *gner.* » — Prendre son bain dans un jardin, quelle drôle d'idée... Enfin, dans ce temps-là...! Ça devait être de drôles de gens, ces anciens. — « *Alors, les deux vieillards* » *conçurent pour elle une passion criminelle...* » — Ah! ma phrase... c'est là que j'en suis... — « Une passion criminelle » — et je comprends de moins en moins, c'est désespérant! — S'éprendre, c'est se passionner..; voyons ce que c'est que ça, se passionner... Encore un verbe... C'est toujours des verbes... (Elle cherche. — Lisant après avoir cherché.) « *Passionner, verbe actif pronominal, s'intéresser forte-* » *ment.* » — En ce cas, ce sont des amis... Pourquoi passion « *criminelle* », alors? (Lisant.) « *Passion, substantif fémi-* » *nin. Mouvement de l'âme; affection violente; amour, ma-* » *ladie.* » — Comment ça, maladie? — « *Souffrance de* » *Jésus-Christ.* » — Eh bien! oui, *la passion;* au fait, c'est vrai... (Récitant par cœur.) « En ce temps-là Jésus dit à ses dis- » ciples, c'est dans deux jours que se fera la Pâque. » — Eh bien! oui, eh bien! oui... — Eh bien, non; je ne suis pas plus avancée qu'avant. (Rageant.) Aâh...! — J'ai bien demandé à maman, ce matin, ce que tout ça voulait dire... Elle m'a répondu... Elle m'a répondu : « Petite sotte, c'est cependant bien facile à comprendre. » — Facile, non ce n'est pas facile..., du tout, même. Ça l'est peut-être pour maman, mais pour moi, dame..., j'avoue... que c'est comme

si on me parlait... hébreu! — C'est la première fois qu'il m'arrive de comprendre aussi peu que ça... Aussi, ce que je l'ai en grippe, cette chasteté de Suzanne... — Chasteté...? chasteté...? Eh bien! voilà, voilà...! Voilà encore un mot... Mais pourtant, je l'ai déjà vu quelque part, il me semble... Chasteté, je connais ça, oui... Je me rappelle même que.., comme je ne savais pas ce que ça signifiait, je l'ai cherché, dans le dictionnaire... Seulement, depuis, j'ai oublié... Chasteté?... Quand donc, où donc...? Au fait, c'est encore dans l'Ancien Testament, je ne me trompe pas, non.... (Elle feuillette le livre.) Chasteté... chasteté...« Chasteté de Joseph. » — Eh bien! Joseph, c'est un homme... et... Suzanne, c'est une femme... Alors, la chasteté, c'est donc... des deux genres...? (Cherchant dans le dictionnaire.) « *Chasteté, substantif féminin.* » — Ah! c'est féminin. — « *état chaste.* » (Elle hausse les épaules, impatientée.) « *Chaste, adjectif; — pur, modeste.* » — Modeste, modeste, ça, je sais... c'est de ne pas interrompre les grandes personnes au milieu de la conversation... Maman me recommande toujours d'être modeste, jamais elle ne m'a dit d'être chaste... ou alors..., c'est que je n'y ai pas fait attention. — Voyons donc si l'histoire de Joseph pourrait m'aider à comprendre celle de Suzanne. — Joseph... a été condamné pour avoir laissé son manteau chez la femme du ministre... — à une soirée, probablement. — Comme ils vous condamnaient pour peu de chose, ces Hébreux...! — Une fois, j'ai perdu un mantelet, maman m'a grondée, un peu, c'est vrai, mais ç'a été tout... On m'en a racheté un autre — Et Suzanne, elle, on l'accuse... parce que... Ma foi, pourquoi..., de quoi l'accuse-t-on? — On ne le dit pas... Il n'est pas question de manteau puis... puisqu'elle est au bain. — Et, quand cette histoire-là est arrivée... et que Daniel a défendu Suzanne... et prouvé son innocence... — C'était un avocat, comme papa — il n'avait que douze ans.., dit le

livre... — Et moi j'en ai quatorze, bientôt... C'est que Daniel était plus avancé que moi... ou alors, que c'est mal raconté là-dedans... car enfin, je ne suis pas plus bête qu'une autre... — Enfin! allons toujours! (Reprenant sa lecture.) « *Ils saisirent le moment où Suzanne allait se mettre* » *au bain et la menacèrent de la calomnier si elle ne* » *consentait pas à leurs désirs...* » — Leurs désirs... — au pluriel. Ces gens-là voulaient plusieurs choses... — Mais qu'est-ce qu'ils voulaient? — Si c'était de l'argent, ils choisissaient mal leur moment... Quand on est dans l'eau, on n'a pas son porte-monnaie sur soi. — (Lisant.) « *Elle leur* » *répondit qu'elle préférait souffrir tout le mal qu'ils vou-* » *laient lui faire...* » — Le mal qu'ils voulaient lui faire...? Ça se contredit tout le temps!... Tout à l'heure, ils s'intéressaient *fortement* à elle... — Dame! d'après le sens du dictionnaire — et maintenant... Ils ne voulaient cependant pas la couper par morceaux... — (Reprenant sa lecture.) « *qu'ils* » *voulaient lui faire que commettre un pareil crime...* » — Allons! bon!! C'est elle, à présent, qui parle de commettre un crime? Et il n'y a pas : « un crime, » il y a : « un *pareil* crime. » — Pareil...? Pareil à quoi, puisqu'on n'a encore parlé de rien...? — Dieu! que c'est donc ennuyeux quand on ne comprend pas! Je me fais l'effet de quelqu'un qui serait condamné à enfiler une aiguille sans lumière... (Faisant dans le vide le geste d'enfiler une aiguille.) Impossible de trouver... (Reprenant sa lecture.) — « *La honte et le dépit de se voir méprisés* » *succédèrent à la passion de ces vieillards...* » — Encore la passion! — « *Ils poussèrent de grands cris...* » — Alors je me suis trompée, ce n'étaient pas des voleurs... ni des assassins... Qu'est-ce que c'était? — « *Les domestiques accoururent et* » *quand ils entendirent l'accusation des deux vieillards, ils* » *rougirent...* » — Qui ça, rougir? Les domestiques... Ça rougit donc des domestiques...? — « *Car jamais rien de*

» *semblable n'avait été dit de Suzanne.* » — Rien de semblable... à quoi? On met des notes en bas des pages, dans ces cas-là..., pour expliquer... si on veut qu'on comprenne... Ou si on veut qu'on ne comprenne pas..., eh bien! on le dit! — « *Cependant les vieillards commandèrent que le len* » *demain on fît paraître Suzanne devant le peuple pour* » *être jugée.* » — Mais puisqu'elle n'a rien fait, à la fin! on n'a pas à la juger... (Fermant le livre.) — Et c'est tout... Tout pour aujourd'hui. — Ah! ma foi, tant mieux! — Le jugement, comme dit papa, est remis à huitaine. (Fermant le livre et s'installant pour écrire.) Maintenant, je vais faire mon analyse logique... Ah! j'aime mieux ça, au moins... au moins, je comprendrai!

FIN DE LA CHASTE SUZANNE.

TABLE

		Pages
LE RHUMATISME.....	MM. CHARLES MONSELET....	2
LE CODICILLE.....	PAUL FERRIER.....	9
AUTREFOIS.....	CHARLES CROS.....	39
LA CONVERSION DE LA VEUVE.....	PONTSEVREZ.....	45
UNE AFFAIRE D'HONNEUR.....	CHARLES DE SIVRY....	67
DE FIL EN AIGUILLE.....	EUGÈNE ADENIS.....	73
PAR LA POSTE.....	CHARLES MONSELET....	91
LE MANUSCRIT.....	PIERRE GIFFARD.....	97
LE JEUNE HOMME BLÊME.....	PIROUETTE.....	115
LE CHAPEAU BLEU.....	LÉON DUVAUCHEL.....	121
L'HOMME RAISONNABLE.....	CHARLES CROS.....	143
L'ACCORDEUR.....	Mlle NINA DE VILLARD.....	151
L'INNOCENTE.....	M. CHÉRY-MONTIGNY.....	157

		Pages
LES CONSCIENCES.....	MM. CHAUVIN.....	183
CE QUE VEUT MA FEMME.....	H. LAFONTAINE.....	197
TROP PRESSÉ.....	CHARLES DE SIVRY....	229
LE COIN.....	ARMAND SILVESTRE	235
LE BRACELET.....	ERNEST HAMM.....	243
LA CHASTE SUZANNE.....	JULES DE MARTHOLD...	257

FIN DE LA TABLE.

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny